



The *Great* Canadian  
Catholic Hospital History Project

Documenting the legacy and contribution of the  
Congregations of Religious Women in Canada,  
their mission in health care, and the founding and operation of Catholic hospitals.

---



Projet de la *Grande* Histoire  
des hôpitaux catholiques au Canada

Retracer l'héritage et la contribution des  
congrégations de religieuses au Canada,  
leur mission en matière de soins de santé ainsi que la fondation et l'exploitation des hôpitaux catholiques.

---

**En feuilletant les chroniques de  
l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe  
et des  
maisons qui en dépendent  
1840-1940**

Source: Library of the  
Catholic Health Alliance of Canada

Copyright: Public Domain

Digitized: March 2015



S.-HYACINTHE

PORTLAND

SHERBROOKE

PROVIDENCE

Charité

MANCHESTER

KEEWATIN

en

Feuilleton

les

Chroniques

340

1940

DE L'HOTEL-DIEU DE S.-HYACINTHE

COLLÈGE SAINT-MAURICE  
PRÉSENTATION-DE-MARIE  
Saint-Hyacinthe

—

BIBLIOTHÈQUE

NUMÉRO

RAYON

Sept. 1940  
renv. au Collège  
"Société des  
Étudiants du Collège  
S. Joseph - Dioc. de Saint-Hyacinthe"

L'auteur de cet ouvrage,  
la vénérable Sœur Angèle,  
a ainsi pendant deux ans:  
1935-1936 et 1936-1937,  
les cours de "Mgr Em. Charlier",  
Vice-recteur de l'Université de  
Montréal  
et a été élue à titre classique  
"Première en Littérature française"  
Sœur Angèle, en conséquence,  
a emporté le Prix concédé  
par l'Université au C.S.M.  
La Médaille du  
Gouvernement français

juin 1937



Il est bon, il est excellent d'incliner  
le présent devant le passé, afin  
d'instruire et de fortifier  
l'avenir.



**EVOCATION**  
**DE QUELQUES SOUVENIRS**  
**PAR LE NOVICIAT**

**24 SEPTEMBRE 1940**

## “ CONSERVEZ LE DEPOT ”

*MENUET (Symphonie en Mi bémol)*      *W. A. Mozart*

### 1ère SCENE

A Montréal, le 6 mai 1840 départ des Fondatrices  
pour Saint-Hyacinthe.



ELOGE DE L'APOSTOLAT



### 2e SCENE

L'arrivée à Saint-Hyacinthe



LE MAGNIFICAT DES JUBILAIRES



### 3e SCENE

A l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe au soir du Centenaire  
Visite des Mères Thuot et Jauron



LE CHANT DU CENTENAIRE

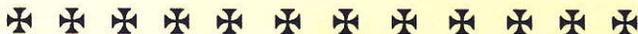


### TABLEAU

Illustration du mot d'ordre pour demain

DEO GRATIAS !

*ROMANCE (Concerto en Re mineur)*      *W. A. Mozart*



SOUVENIR DU 1ER CENTENAIRE  
DE LA FONDATION DE L'HOTEL-  
DIEU DE SAINT-HYACINTHE.

**UN SIÈCLE D'HISTOIRE**

**NIHIL OBSTAT :**

**Can. J.-B.-O. ARCHAMBAULT,**

**censor librorum.**

**15a die Martii, 1940.**

---

**IMPRIMATUR :**

**† FABIANUS-ZOELLUS,**

**Epus, Sti Hyacinthi.**

**19a die Martii, 1940.**

Conformément au décret du pape Urbain VIII, l'auteur déclare que, en donnant à quelques personnages de cette histoire le qualificatif de saint, elle n'a aucunement voulu prévenir les décisions du Saint-Siège.

1840



1940

DOCUMENTS MASKOUTAINS

No 12

*271.012*

# EN FEUILLETANT les CHRONIQUES

DE

L'HOTEL-DIEU DE S.-HYACINTHE

ET DES

MAISONS QUI EN DEPENDENT

SOCIETE D'HISTOIRE REGIONALE

DE SAINT-HYACINTHE

---

1940

A SA SAINTETE LE PAPE PIE XII,  
SOUVERAIN PONTIFE ET VICAIRE  
DE JESUS-CHRIST GLORIEUSEMENT  
REGNANT, L'HOTEL-DIEU DE SAINT-  
HYACINTHE OFFRE AVEC HUMILITE  
ET VENERATION L'HOMMAGE DE  
SON INALTERABLE FIDELITE A LA  
SAINTE EGLISE, DE SA FILIALE  
OBEISSANCE AU SIEGE APOSTOLI-  
QUE, ET DE SON RELIGIEUX ATTA-  
CHEMENT A L'AUGUSTE PERSONNE  
DU PERE COMMUN DES FIDELES.



*La Sainteté Pie XII*



+ Fabien-Froël Dezelles  
Evêque de Saint-Hyacinthe.

POUR LA GLOIRE DE DIEU, POUR  
L'HONNEUR DE LA SAINTE EGLISE,  
POUR LA LOUANGE DE LA VENERABLE  
MERE D'YOUVILLE ET DE SES ŒU-  
VRES, POUR DIRE LES ACTIONS DE  
GRACES DE L'HOTEL-DIEU, APRES  
UN SIECLE D'EXISTENCE, CES  
PAGES ONT ETE ECRITES. . . .

LES SŒURS GRISES DE S.-HYACIN-  
THE EN FONT HOMMAGE DE VENE-  
RATION ET DE FILIALE GRATITUDE  
À SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR  
F.-Z. DECELLES, EVEQUE DE SAINT-  
HYACINTHE, SUPERIEUR ECCLE-  
SIASTIQUE DE L'INSTITUT. . . .

---

---

*Il a été tiré de cet ouvrage  
3000 exemplaires sur papier Ecaille  
d'œuf, dont 50 exemplaires hors  
commerce numérotés de 1 à 50.*

---

---

## Avant-propos

*Pour présenter un personnage au public, il faut le connaître, puis décliner son nom avec ses titres et qualités, ce qui n'exige que de la mémoire. Quand il s'agit de parler au lecteur d'un ouvrage d'esprit, c'est une toute autre affaire: on est réduit à ne s'appuyer que sur son propre jugement; la tâche est beaucoup plus périlleuse. Je le sens au moment de commencer cet avant-propos du tableau historique qu'on va lire. Mais s'il y a péril, douceur aussi n'est pas absente de l'occasion qui m'est offerte de combler le vœu filial des dignes requérantes.*

*Nos Soeurs de la Charité de la Maison-Mère de Saint-Hyacinthe, s'empressant à mes désirs, ont rédigé l'histoire de leur Institut au milieu de nous pour illustrer, ensoleiller d'une joie de famille les fêtes de leur centenaire. C'est l'appel des morts par les vivants, afin que tous participent chacun à sa manière au rendez-vous, aux actions de grâces et aux réjouissances spirituelles et fraternelles. Les Religieuses, qui ne cherchent d'ordinaire pas le plaisir pour lui-même, encore moins une vaine gloriole, ont cru remplir par cette évocation du passé un devoir de piété reconnaissante. Et tous ceux et celles qui y ont droit, à des degrés divers, se sont présentés en foule.*

*Et voici tout d'abord le très charitable, et parfois un peu tenace dans le bien, Messire Edouard Crevier, curé de Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, celui que l'ancien clergé appelait toujours le grand-vicaire Crevier, curé vigilant et prévoyant qui juge l'heure venue d'appeler des Religieuses pour prendre soin des pauvres et des malades de sa paroisse. C'était douze ans avant l'arrivée du premier Evêque de Saint-Hyacinthe. Le saint prêtre pouvait dire de la fondation de notre Hôtel-Dieu le mot*

du poète: tota nostra est, elle m'appartient tout entière. Voici encore les quatre Soeurs Grises, missionnaires-fondatrices, qui se détachent comme des rameaux vigoureux du tronc primitif, sous les yeux et avec la bénédiction de monseigneur Bourget; elles laisseront pour toujours dans la mission de Saint-Hyacinthe un attrait familial de respect et de confiance affectueuse envers les Soeurs Grises de Montréal. A leur suite, voici que s'alignent durant un siècle de progrès tant de religieuses anonymes, tant d'héroïnes obscures dont les noms restent ensevelis dans le linceul de leur charité passée; vous avez sous les yeux une sorte de "soldat inconnu" qui lutte et qui meurt au service des infirmités humaines. A genoux! mes Soeurs, devant cette phalange de vos anciennes qui défilent sous votre regard attendri! Ne croyez-vous pas voir comme moi des milliers d'infirmes, de déshérités, de vieillards, d'orphelins qui s'approchent d'elles tenant en mains des feuilles vertes que l'amour a cueillies? Ils veulent tresser des couronnes à leurs bienfaitrices, à leurs mères selon la grâce. Votre chroniqueuse l'a ressuscitée, cette foule glorieuse qui a passé en faisant le bien; elle a composé ce magnifique tableau vivant qu'en cette année du centenaire la population de Saint-Hyacinthe voudra contempler dans les sentiments de la plus vive gratitude.

Ces pages sont écrites sans prétention littéraire aucune, plutôt par modestie que par impuissance. Pas de mots tapageurs ou ultra modernes, pas de néologismes à la mode. La narratrice compulse avec scrupule les annales de la Communauté dans un langage simple, clair, à phrases courtes; elle laisse parler les faits: ils sont assez prenants par eux-mêmes. S'il lui arrive de tracer quelques silhouettes des Mères générales ou d'autres ouvrières plus éminentes, elle se garde bien d'en laisser voir la moindre difformité; le trait ne s'enfonce jamais bien avant; non pas que sa plume soit émoussée, ni que l'auteur ne puisse en diriger la pointe au bon endroit, mais la charité a toujours la main douce. Il résulte de cette

manière délicate et discrète que les figures qu'un récit trop sommaire fait passer sous nos yeux sont extrêmement honnêtes, sympathiques, édifiantes; nous pouvons les regarder avec profit, sans danger d'y surprendre quelques travers ni la moindre incorrection. C'est par ce pinceau que je voudrais voir peindre ma vie! Et cela est conforme à nos Saintes Lettres. Interroga majores tuos, et dicent: interrogez vos prédécesseurs, et ils vous enseigneront de belles leçons d'expériences. A l'école des Mères fondatrices, des anciennes les plus vertueuses, des amis et des aumôniers, des supérieurs ecclésiastiques, il s'est noué des traditions d'abnégation, d'attache à la vie cachée et à l'effacement, d'amour surnaturel des pauvres, d'abandon à la Providence, qui servent de beaux exemples à la génération actuelle et aux autres qui suivront. Quelle fortune inappréciable pour une famille religieuse! Et c'est ce qui nous permet de marquer d'une seconde note ce modeste travail, que j'appellerais une oeuvre de fructueuse édification.

Il en existe, à mon humble avis, une troisième qui dépasse les deux autres. Les sages Religieuses ont voulu rapporter à Dieu tout le mérite de leurs progrès et du bien qu'elles ont accompli depuis tant d'années, et cela, avec combien de raison le trouverons-nous, si nous voulons y réfléchir et si nous avons le temps d'exposer le fondement doctrinal de cette très heureuse disposition.

Evidemment, depuis le voyage en carrosse des quatre fondatrices de Saint-Charles à Saint-Hyacinthe jusqu'au dernier clou planté dans l'une quelconque de leurs maisons, nous pouvons renfermer dans cet espace immense un nombre incalculable de travaux et d'actes de vertu; mais à qui en revient la gloire? N'est-ce pas à l'Auteur de tout bien et de tout don gratuit? Le vouloir et le parfaire de toutes nos actions ne sont-ils pas entre les mains de Dieu? N'est-ce pas Lui qui donne l'accroissement à toutes nos correspondances à la grâce? Nos Soeurs, fortes en

*catéchisme spirituel, ne l'ignorent point. C'est pourquoi la conteuse anonyme termine son récit par ces mots: "L'on peut additionner les milliers de pauvres, de malades et d'orphelins secourus par l'Institut au cours de ce premier siècle d'existence. Et ces chiffres sont une louange à la divine Providence, laquelle opère vraiment de grandes merveilles par les plus humbles instruments". L'auteur ne pouvait finir sur une doxologie plus appropriée son hymne d'action de grâces à la Providence, divine veilleuse de jour et de nuit à tous nos besoins.*

*Nos Soeurs Grises ont donc été bien inspirées de préparer pour le public cette trop brève histoire de leur Institut. Ceux qui savent goûteront le plaisir de revoir des faits, des lieux, des noms familiers, et peut-être, chemin faisant, de faire la chasse aux quelques inexactitudes qui auraient pu leur échapper; ceux qui ne savent pas ou guère apprendront une foule de détails édifiants sur les manifestations de la Charité. depuis cent ans, dans le diocèse de Saint-Hyacinthe et par-delà ses frontières.*

† *FABIEN-ZOEL,*

*év. de Saint-Hyacinthe.*

*Séminaire de Saint-Hyacinthe, ce 11 avril 1940.*

*Très Révérende Mère Sainte-Hélène,  
Supérieure Générale des " Sœurs Grises ",  
Saint-Hyacinthe.*

*Très Révérende Mère,*

*Je viens de lire avec un très vif intérêt le récit d'UN SIECLE DE L'HOTEL-DIEU DE SAINT-HYACINTHE. C'est là un document intéressant au plus haut point la ville et tout le diocèse de Saint-Hyacinthe. Le dévouement souvent héroïque de nos chères " Sœurs Grises " nous en avons tous été les témoins émus et les bénéficiaires reconnaissants.*

*La publication de ce document historique serait une belle contribution à nos " Documents Maskoutains ", si vous vouliez bien, très révérende Mère, honorer notre Société d'Histoire Régionale de cette collaboration à nos humbles efforts.*

*Je vous prie, révérende Mère, de croire à mes sentiments de profonde vénération et à l'assurance de mon humble et sincère amitié en N. S.,*

*Chanoine J.-B.-O. ARCHAMBAULT,  
supérieur*

*La Communauté s'est rendue d'autant plus volontiers à ce désir de monsieur le Supérieur du Séminaire que tout l'honneur est pour elle; et son livre-souvenir est heureux de se ranger dans la série des " Documents Maskoutains ".*

SALUT, O VENERABLE MERE D'YOU-  
VILLE, SŒUR DE CHARITE IDEALE,  
NOTRE MODELE, NOTRE JOIE ET  
NOTRE GLOIRE, SALUT! HUMBLES  
ENFANTS DE TA GRANDE FAMILLE,  
NOUS ELEVONS NOS YEUX ET NOS  
CŒURS VERS TOI. COMME EN TES  
JOURS D'ICI-BAS, LES MALHEUREUX  
ABONDENT EN NOTRE VALLEE DE  
LARMES ; DAIGNE ABAISSER SUR  
EUX TES REGARDS COMPATIS-  
SANTS. ET A NOUS, TES FILLES,  
MONTRE-NOUS DE MIEUX EN  
MIEUX LE CHRIST QUI SOUFFRE  
ET QUI GEMIT DANS LES PAUVRES.

O BONNE,  
O TENDRE, O GENEREUSE MERE!



*Vénérable Mère d'Youville*  
(1701-1771)



*Très révérende Mère Ste-Hélène*  
*1<sup>re</sup> supérieure générale*

# Avis au lecteur



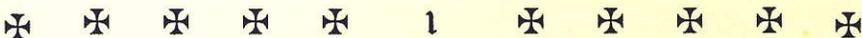
VOICI, non pas l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, mais un travail hâtif qui pourra tout au plus éveiller quelque curiosité et faire désirer que cette histoire s'écrive un jour.

Voici la gerbe de quelques faits, les plus saillants qui ont marqué le siècle d'existence que compte en 1940 une institution et une communauté de charité. Chacun d'eux pourrait fournir à une plume habile la matière d'un chapitre où seraient illustrés des dévouements, très obscurs souvent, mais si utiles et si sanctifiants!

Voici... une vue à vol d'oiseau d'une oeuvre désirée par la population du diocèse de Saint-Hyacin-

the, soutenue et aimée par elle à travers les vicissitudes de tout un siècle. Que de détails admirables, que de noms inoubliables restent dans l'ombre! Seuls les grandes lignes, les grands traits apparaissent en feuilletant les chroniques...

Que les Soeurs Grises de Montréal, Mères vénérées et bien-aimées de celles de Saint-Hyacinthe; que tout le clergé du diocèse, protecteur jamais lassé de l'Institution; que les Dames de Charité, les bienfaiteurs et les amis de l'Hôtel-Dieu accueillent ce petit livre qui, n'ayant pu enchâsser tous leurs noms dans ses pages, leur paie ici un tribut collectif d'affectueuse reconnaissance.





✠ ✠ ✠

# La Fondation

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 3 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

✠ ✠ ✠

LE LIEU D'ATTENTE — LE REVE D'UN  
CURE — LES FONDATRICES — L'ARRIVEE  
— LES PREMIERS JOURS — LES OEUVRES  
— LES RESSOURCES — ESQUISSE PSYCHO-  
LOGIQUE DE MERE THUOT — LA DEVOTION  
A LA CROIX — ADMINISTRATION DE MERE  
PINSONNAULT.

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 4 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

# Le lieu d'attente



**S** AINT-HYACINTHE en 1840! Pour voir avec quelque netteté, à travers le brouillard d'un siècle, ce qu'est alors cette petite ville, il faut rajeunir ses yeux, oublier la fièvre du temps présent, soustraire les oeuvres de quelques générations et ne pas même soupçonner les progrès de nos jours. Alors, sur une grande terrasse naturelle formée par le rétrécissement de la rivière Yamaska, apparaît une agglomération de quelque cent cinquante maisons peuplées d'un millier d'habitants. C'est le petit Maska d'autrefois, c'est le village de Saint-Hyacinthe, en passe de devenir une ville déjà intéressante et belle.

Comme tous les villages canadiens, il a son clocher d'argent qui domine tous les alentours. Il a son manoir seigneurial, maison massive en pierres des champs qui a grand air et bon accueil. Il a ce que bien d'autres lui envient : deux belles maisons d'enseignement, un collège classique fondé en 1811 qui fait déjà sa gloire ; et un cou-

vent pour les jeunes filles que les révérendes Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame dirigent depuis 1816. Pour la commodité des villageois et le profit des campagnes voisines, il a son marché central qui s'anime joyeusement à chaque fin de semaine. La loi trouve déjà à revendiquer ses droits de fois à autre, assez souvent pour qu'un Palais de justice soit érigé de même qu'une prison. Bref, Saint-Hyacinthe est déjà organisé en 1840 pour procurer à ses habitants la nourriture de l'âme et de l'esprit, une aisance et une sécurité relatives.

Ses habitants sont agriculteurs pour la plupart. C'est le cas du seigneur lui-même, monsieur Jean Dessaulles, dont la ferme s'étend de notre actuelle rue Girouard jusqu'au Petit-Rang, ce qui englobe tout le terrain où l'on voit aujourd'hui le parc, le Palais de justice, les édifices du chemin de fer Canadien National et toutes les concessions qui suivent. Plusieurs professionnels : médecins, notaires

publics, greffiers, donnent déjà la note intellectuelle, aristocratique, qui restera celle de la petite ville.

La difficulté des communications oblige la population à vivre de sa vie propre. Il n'y a pas encore de chemin de fer, à cette époque; pas de téléphone, pas de télégraphe; les routes elles-mêmes sont impraticables pendant plusieurs mois de l'année. Quant à la rivière Yamaska, elle n'est pas navigable à Saint-Hyacinthe. Une couple de fois la semaine, la poste apporte les grandes nouvelles; le

reste du temps, la vie ordinaire s'agrémente par les relations sociales qui unissent étroitement les familles entre elles.

Le bonheur semble régner en maître ici, un bonheur simple et facile. Mais hélas! déjà la plaie du paupérisme, ce mal du peuple, se fait sentir, ici et là. L'insurrection de 1837 a troublé les esprits et causé bien des pertes. Les nécessiteux et les misérables s'avèrent nombreux et la souffrance règne en plus d'une demeure.

# Le rêve d'un Curé



C'EST à Messire Antoine Girouard que la ville de Saint-Hyacinthe doit les deux centres d'enseignement dont elle se glorifie à juste titre. Alors que vers 1809 le bon curé doit écrire avec regret: "ma paroisse si vaste manque d'instruction... depuis quatre ans, les seigneurs tentent en vain d'avoir un maître", il peut, en 1832, en fermant les yeux à la terre, se féliciter d'avoir largement pourvu aux besoins de la population à cet égard. Son successeur, Messire Edouard Crevier, tout en soutenant les oeuvres de son devancier, découvre chez son peuple des besoins d'un autre ordre et qui ne sont pas moins urgents. Au cours de ses visites de paroisse, que de fois il s'est apitoyé sur le sort de telle mère de famille qu'une maladie de langueur consume; de tel infirme qui manque de soutien; de tel malade que des soins expérimentés rendraient à la santé! Survient-il un accident, une épidémie? La mort a beau jeu; les médecins ne peuvent tout faire

et, pour toute la province, il n'y a encore que deux hôpitaux, l'un à Québec, l'autre à Montréal. Et Messire Crevier rêve d'une institution nouvelle pour Saint-Hyacinthe.

N'est-elle pas déjà en germe dans cette belle Association de Dames de Charité qui prend naissance en 1828, alors que les pauvres sont devenus si nombreux qu'il faut songer à s'organiser pour les secourir? Que d'admirables dévouements à exploiter chez ces dames au coeur chrétien, qui secondent les initiatives de leur noble présidente, la Seigneuresse elle-même! Mais des mères de famille, des épouses dévouées, des maîtresses de maison averties, peuvent-elles, autrement que par occasion, se consacrer aux oeuvres de charité? Non, pour les malades et pour les pauvres, ce sont les soins de quelques religieuses qu'il faut. Et Messire Crevier rêve d'un hôtel-Dieu où sa charité pourrait à toute heure du jour et de la nuit faire entrer l'un de ces membres souf-

frants du Christ sur lequel s'apitoie son large et tendre coeur.

Et à mesure que les jours passent, que les mêmes nécessités se présentent, le rêve du bon curé se précise. Il en cause avec ses confrères; il en parle à son évêque, Monseigneur I. Bourget; il consulte souvent le bon Dieu; là surtout il rencontre toute la sympathie dont il a besoin, et quand les hommes semblent trouver son projet hasardeux et chimérique, il s'en va répétant: "J'attends tout de la Providence; je sais que je n'espère jamais en vain".

Dès 1835, persuadé que l'oeuvre qu'il projette est nécessaire, il commence à faire construire une maison; il y dépense, entre autres revenus, 60,000 francs d'héritage qu'il vient de recevoir; et cependant l'édifice qu'il prépare n'aura rien d'un palais. Tout au plus pourrait-il tenter quelques âmes généreuses avides de goûter à la pauvreté de Nazareth. Mais à mesure que les travaux avancent, le coeur de Messire Crevier tressaille d'aise; son rêve touche à la réalité: il aura son Hôtel-Dieu.

# Les Fondatrices



MESSIRE Crevier voit s'achever sa maison de charité. Il lui reste à trouver des âmes de bonne volonté pour prendre la direction de l'oeuvre qu'il veut y établir. Le vénérable curé qui a enfin gagné l'entière approbation de son évêque, mesure toutes les âmes à la sienne, laquelle est toute charité et désintéressement, altérée et affamée de sacrifice. Avec une imperturbable confiance, il va frapper à la porte des quelques familles religieuses du pays demandant des Soeurs pour sa fondation. Mais c'est presque la misère qu'il va offrir ainsi, et il ne la dissimule pas, au contraire; pour lui, elle constitue un attrait plutôt qu'un obstacle.

Le projet n'en paraît pas moins irréalisable à plusieurs. Un jour c'est à l'Hôpital Général de Montréal qu'il expose son désir. Dans cette maison une petite communauté canadienne existe depuis 1738. Filles de la Vénérable Mère d'Youville, la sainte Chantal de notre pays, les Soeurs Grises ont

déjà à leur crédit de belles traditions de bienfaisance et de charité. Mais la flamme de leur zèle s'est jusqu'ici concentrée au seul foyer de la fondation. Bien plus, depuis quelques années, leur vie est devenue presque claustrale; elles ne sortent que rarement de leur maison et en voiture fermée. Serait-ce la retraite du cénacle précédant la grande expansion apostolique de la Pentecôte?

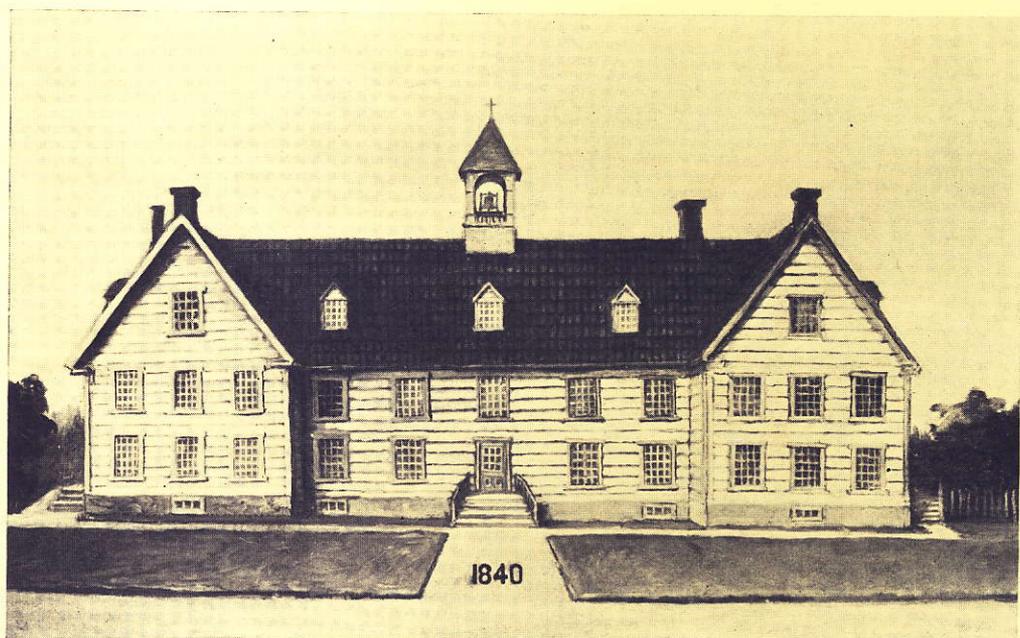
Les propositions de Messire Crevier étonnent d'abord, même les Soeurs Grises qui ont déjà la réputation de ne refuser jamais rien. Une neuvaine de prières est ordonnée dans la Communauté à la suite de laquelle le Conseil d'administration reçoit la conviction intime que la divine Providence elle-même leur a préparé ce nouveau champ d'action. Quatre sujets qui s'y consacreront de plein gré seront donnés à cette première fondation.

Soeur Marie-Michel Archange Thuot, assistante de la supérieure, s'offre la toute première pour cette

mission nouvelle. Trois jeunes professes qu'elle a jadis formées à la vie religieuse, manifestent spontanément leur désir de la suivre. Ce sont les Soeurs Tharsile Guyon, Honorine Pinsonnault, et Emilie Jauron. Généreusement, Mère Beaubien sacrifie ces sujets d'espoir et les présente à Monseigneur Bourget comme les pierres vivantes de la fondation. Un problème reste à résoudre: la nouvelle institution sera-t-elle autonome ou devra-t-elle rester dépendante de l'Hôpital Général? Après avoir

pesé toutes choses, le bon évêque se prononce pour l'autonomie, et Dieu sait combien cette décision accentue pour toutes l'amertume du sacrifice.

C'est avec larmes que les quatre élues signent l'acte de renonciation à tous les droits qu'elles pouvaient avoir dans la Communauté, "à laquelle elles reconnaissent ne plus appartenir par aucun titre, sinon par la charité et l'union de prières et par la reconnaissance qu'elles lui doivent."



Le premier Hôtel-Dieu (la maison jaune)

Registre Des loix, Deliberations religieuses  
et autres actes officiels de l'Hôpital ou Hôtel-Dieu  
de St. Hyacinthe, dans le District de Montreal et du  
Bas-Canada, établi et constitué au dit lieu le huit de  
Mai, mil huit cent quarante: le dit Registre contenant  
cent un feuillets, cotés et paraphés, depuis le premier  
jusqu'au dernier, par moi, Supérieure du dit Hôpital  
à Saint Hyacinthe d'Yamaska ce 9 mai 1840

Marie Michel Thuot Supérieure



*Madame Jean Dessaulles*  
*Seigneuresse*  
*Fondatrice et première Présidente des*  
*Dames de Charité.*



*Madame H.-D. S.-Jacques,*  
*petite-fille de Madame Dessaulles,*  
*Présidente actuelle*  
*des Dames de Charité*

# L'arrivée



LE 6 mai 1840, des adieux touchants s'échangent à l'Hôpital Général entre celles qui partent pour aller ouvrir un sillon nouveau et celles qui demeurent au vieux foyer. Comme il apparaît clairement aux unes et aux autres que l'amour divin est tout-puissant pour qu'en son nom il devienne possible de briser de tels liens!

Pour venir de Montréal à Saint-Hyacinthe à cette époque et en cette saison de l'année, c'est tout une affaire. Il faut prendre le bateau, le QUEEN, et descendre le Saint-Laurent jusqu'à Berthier; là, vers 6 heures du soir, s'embarquer sur le SAINT-LOUIS, remonter le Richelieu jusqu'à Saint-Charles, où les soeurs arrivent vers 7 heures du matin. C'est le 7 mai; il reste douze milles à faire en voiture pour atteindre Saint-Hyacinthe. Messire Crevier, qui s'affaire aux préparatifs de la réception, a dépêché à la rencontre des soeurs Messire Godefroy Marchessault, économiste au collège. Sept voitures

sont là pour recevoir la petite caravane, car les Fondatrices ne sont pas seules: trois jeunes filles, futures postulantes, les accompagnent ainsi que deux filles de service et un domestique. Les voyageuses occupent les premières voitures, laissant les autres pour le bagage. Et la dernière étape s'effectue, non sans peine car les routes sont impraticables. Ce n'est que vers le soir que Saint-Hyacinthe est atteint. Leur arrivée est signalée de loin. Alors, les quatre cloches de la ville s'ébranlent en carillons joyeux; les élèves du couvent et leurs maîtresses forment une haie le long de la route; les collégiens se groupent dans leur cour de jeu, laquelle avoisine l'Hôtel-Dieu naissant, et du haut de la tour du collège, la fanfare de l'institution exécute ses plus beaux morceaux. Les prêtres présents à Saint-Hyacinthe, les notables de la ville sont là, entourant Messire Crevier qui rayonne de bonheur et d'allégresse. Enfin, le plus cher de ses vœux va se réaliser!

C'est au milieu de cette bienveillance évidente que les Fondatrices mettent pied à terre. Les larmes ruissellent sur leurs figures tant leurs coeurs sont oppressés par des sentiments divers. Mais graves et dignes, elles dominent leur émotion, saluent le vénérable Curé qui les a appelées et tous ceux qui les accueillent. Elles vont entrer dans la maison qui leur a été préparée, mais sur le seuil se trouve un pauvre idiot, vêtu de hillons, qui racle un violon aux cordes distendues. Elles s'inclinent vers ce déshérité et vénèrent en lui le Christ qu'elles viennent ici servir. Une seule pièce de la maison est un peu meublée; on y fait asseoir

les soeurs, on les entoure en silence, et là, au nom de tous, Messire Crevier leur souhaite la bienvenue. Il y a tant de sincérité et tant d'espoir dans ses accents que de nouveau l'émotion de l'heure fait jaillir les larmes.

Et quand chacun s'apprête à rentrer chez soi, madame Jean Dessaulles s'attarde, radieuse et si bonne! Grâce à elle, les soeurs auront, ce premier soir, du pain sur leur table et tout ce qu'il faut pour refaire un peu leurs forces. Ce geste va se perpétuer: durant un siècle la famille Dessaulles ne cessera de donner à l'Hôtel-Dieu une effective bienveillance.

# Les premiers jours



**B**RISEES par les fatigues du voyage et par les émotions de l'arrivée, les Fondatrices n'ont pas songé, au soir du 7 mai, à légaliser leur situation. Mais le lendemain, dès la matinée, Messire Crevier vient dire au nom de Monseigneur Bourget, quels sont les desseins de Dieu sur cette "Congrégation qui fera la gloire de la religion et procurera de puissants secours à l'humanité souffrante." Le long mandement d'érection s'achève par cette clause: "En accordant au nouvel Institut une existence canonique au nom de l'Eglise, nous lui donnons, de la part de Dieu, toutes les bénédictions spirituelles et temporelles qui accompagnent toujours les oeuvres de charité, quand elles se font purement pour sa gloire et le service du prochain. Nous la recommandons à la bienfaisance du clergé et des fidèles de notre diocèse comme une oeuvre éminemment catholique et très glorieuse à notre sainte religion."

Messire Crevier préside ensuite l'élection des officières de la petite Communauté. Soeur Thuot est nommée supérieure; soeur Guyon, assistante; soeur Pinsonnault, maîtresse des novices. A soeur Jauron qui reste sans charge et sans titre, Messire Crevier annonce qu'elle aura le soin des pauvres, des malades et de bien d'autres choses sans doute. Le bon curé ne se doute guère alors que cette femme modeste et simple supportera un jour tout le poids de la fondation.

Et la vie de la petite famille religieuse s'organise. Monseigneur Bourget a permis aux Fondatrices d'avoir une chapelle; c'est le premier appartement qu'elles aménagent. Un autel est bâti à la hâte; rubans, fleurs artificielles et mouseline sont mis à contribution pour le décor du petit sanctuaire et, dès le 11 mai, Messire Crevier procède à sa bénédiction, et y dit la première messe. J.-C. Fabre, élève au collège, en est le servant,

et Messire J.-S. Raymond,<sup>1</sup> donne à cette occasion le sermon de circonstance, belle pièce d'éloquence au goût du temps, religieusement conservée dans les archives de la maison.

Le même jour a lieu la bénédiction de la cloche par monsieur l'abbé J.-C. Prince, directeur au collège. Monsieur Antoine Dessaulles, fils aîné de madame Dessaulles et seigneur du lieu, en est le parrain, cependant que mademoiselle Elmire Debartzch, fille du seigneur de Saint-Charles, en est la marraine. En l'honneur de cette dernière, la cloche reçoit le nom de Marie-Elmire.

A l'occasion de cette double

cérémonie, madame Jean Dessaulles donne en son nom, comme en celui de son fils, un lopin de terre,<sup>2</sup> une pièce de ruban et pour 10 £ de grain. Mademoiselle Debartzch, elle, donne une pièce de toile. Et Monseigneur Bourget, heureux de témoigner sa bienveillance à la fondation, donne l'argent des dispenses du district, soit environ 25 £ par année.

A partir du 17 mai, la messe est dite d'une façon régulière dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu et les Saintes-Espèces y sont conservées. Aussi, les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe vont-elles pouvoir dire: "Avec Jésus, tout est doux..."

(1) Il était alors professeur de belles-lettres au collège.

(2) Ce lopin de terre constitue aujourd'hui la cour des orphelins.

# Les oeuvres



DU mois de mai au mois de juillet 1840, les Soeurs de l'Hôtel-Dieu s'emploient à terminer et à meubler la maison, à exécuter quelques travaux propres à leur procurer des ressources et à visiter les pauvres et les malades que leur désigne Messire Crevier. C'est le 9 juillet qu'elles reçoivent leur première malade, mademoiselle Julie Crevier, soeur de monsieur le Curé, laquelle passe quelques semaines à l'hôpital afin de se rétablir; puis elle retourne dans sa famille. D'autres patientes la suivent bientôt, et de ces jours date l'oeuvre de l'hospitalisation des malades à l'Hôtel-Dieu.

Celle des pauvres ne va pas tarder. Le 16 septembre, une première malheureuse vient, à regret et bien timidement, demander un abri et du pain. Le lendemain, c'est la force constabulaire du temps qui amène avec grand'peine une pauvre loque humaine, blessée dans son corps et dans son âme. Renfermée habituellement dans un mutisme farouche, la pau-

vre créature écume de rage et de fureur au seul nom de Dieu, et elle semble possédée du démon. Trois semaines de patience, de charité, de prières et de pénitence auront raison de ce pénible état d'âme et, en elle aussi, la Vierge Marie triomphera de son antique ennemi. Quand Messire Crevier est appelé pour administrer les derniers sacrements à cette malade pacifiée, résignée et si confiante en la divine miséricorde, il a peine à reconnaître la malheureuse qui, depuis des années, faisait la désolation de sa paroisse. Alors il pleure de joie surnaturelle, et, à la suite de sainte Thérèse la grande, il s'écrie: "Quand je n'aurais établi cet hôpital que pour sauver cette âme, je me trouverais bien récompensé de mes peines."

Quelques dames pensionnaires sollicitent aussi la faveur d'habiter l'Hôtel-Dieu. Ce sont des personnes âgées, affamées de piété et de silence. Aussi souvent qu'il leur est possible, elles partagent les exercices de la Communauté, tra-

vailent pour les pauvres et pratiquent la mortification et la simplicité d'une façon admirable. Quelques-unes d'entre elles édifient ainsi pendant plusieurs années.

L'Hôtel-Dieu devient encore le lieu de refuge des collégiens malades. Quarante-sept d'entre eux y font un séjour plus ou moins long de septembre 1840 à janvier 1841. Le jeune Frédéric Jenks, fils d'un médecin protestant d'Albany, y vient aussi, mais pour y mourir, après avoir abjuré l'erreur et reçu tous les secours de l'Eglise catholique.

Tout cela fait connaître et apprécier l'hospitalière demeure. Elle est la maison de tous, elle s'ouvre à n'importe quel besoin.

A l'automne de 1840, une grande mission est prêchée à la paroisse. Les fidèles accourent de plusieurs lieues pour la suivre; mais il y a deux, trois instructions par jour; impossible d'en profiter sans s'installer à la ville. Mais qui logera tant de monde? Les Soeurs Grises accueillent tous ceux qui se présentent. A l'heure des repas, quelques portions chaudes sont ajoutées au maigre menu des hôtes de passage et, le soir venu, à défaut de lit, on distribue des couvertures à tous. Et la retraite produit d'excellents fruits.

A la fin de 1840, l'Hôtel-Dieu compte un personnel régulier de 15 âmes.

# Les ressources



EN quittant leur berceau religieux, les Fondatrices de l'Hôtel-Dieu ont apporté quelques biens, surtout en nature, et il est touchant de lire la liste des objets qui leur sont offerts, soit par leurs soeurs en religion, soit par des bienfaiteurs et des amis. D'autre part, Messire Crevier a vu à leur procurer quelques revenus. Ils s'élèveront à 100 £ environ par année au jugement de Messire F.-X. Demers, qui a été chargé par l'évêque d'apprécier les ressources offertes à la fondation. Et il ajoute: "La somme nous paraît suffisante pour soutenir deux malades et les religieuses qui commenceront l'établissement". Or, à la fin de 1840, le personnel de l'Hôtel-Dieu se chiffre à 15. C'est dire que les revenus assurés sont très insuffisants pour les dépenses. Les Soeurs n'ont pas attendu cette constatation pour se procurer des secours. C'est entendu: avant tout, elles comptent sur la divine Providence. C'est son oeuvre qu'elles viennent faire à Saint-

Hyacinthe; pourrait-elle les abandonner? Les voilà donc assurées de vivre; mais elles aideront la Providence par un travail assidu et persévérant. Et dès les premiers temps de la fondation, elles ouvrent des ateliers pour la fabrication des cierges, des hosties, des chapeaux, des vêtements ecclésiastiques. Elles acceptent de faire la lessive pour les collégiens, et au cours des mauvaises saisons, la majeure partie de leurs appartements sont tendus de cordes où le linge sèche à loisir. Tout se fait à la force des bras et à la sueur du visage; les instruments de travail comme les méthodes d'exécution sont des plus primitifs; on ne sait pas alors ce que c'est que se ménager, et le travail est la vraie pénitence que l'on accepte vaillamment à grandes journées.

Nonobstant tout le courage déployé et l'ardeur dépensée, les recettes sont encore insuffisantes; alors les ressources nécessaires viendront des bienfaiteurs, mains visibles de la Providence. Le pre-

mier bienfaiteur de l'Hôtel-Dieu, c'est le Fondateur. Il donne partout, il donne à tous, mais quand il s'agit des Soeurs Grises, il donnera son propre pain s'il le faut pour les secourir. Il faut lui cacher les besoins moins pressants pour laisser quelque répit à sa bienfaisance. Madame Dessaulles et les Dames de Charité sont aussi à l'affût de toute nécessité, profitant de toutes les circonstances pour offrir quelques présents de grain ou de beurre, sans paraître vouloir faire l'aumône. Les Messieurs du collège font aussi large part de leur maigre revenu à la petite Communauté. Le vin de messe et

l'huile de la lampe du sanctuaire sont offerts par eux, et, quand viennent les jours de marché, quelques livres de bonne viande prennent, par leur soin, le chemin de l'Hôtel-Dieu. Les Dames de la Congrégation font preuve d'une générosité presque héroïque, vu leur peu de moyens. "Leur dévouement ne devra jamais être oublié par les soeurs de cette maison", dit la chroniqueuse. Enfin les Messieurs de Saint-Sulpice, monsieur Buckley, marchand de Saint-Hyacinthe, messieurs les docteurs Thomas Bouthillier et Magloire Turcot sont les bienfaiteurs infatigables de la première heure.

# Dans l'intimité



L'ON appelle souvent "âge d'or" la première période d'une fondation. L'idéal poursuivi étant neuf et bien présent, les âmes le contemplant avec enthousiasme et mettent à le copier une générosité qui triomphe de tous les obstacles. Sur les bases de l'édifice se burinent alors des traits vigoureux, dont les vestiges servent de stimulant aux générations subséquentes.

En jetant un coup d'oeil investigateur dans l'intimité de la vie primitive des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe, en remontant à l'origine de certaines coutumes ou traditions, l'on fait, à ce sujet, d'étonnantes découvertes. Pourquoi, par exemple, jusqu'en ces dernières années, les Soeurs Grises ne mettent-elles pas de serviette au déjeuner? Et les soeurs anciennes répondent: "Dans les premiers temps, la maison était pauvre et les ressources limitées; or, pour le déjeuner, du pain de maïs était mis sur la table avec un pot d'eau. Chacune se servait et man-

geait à la hâte, sans s'asseoir, et sans prendre le temps d'ouvrir sa serviette, d'ailleurs inutile dans l'occasion." Cependant les chères soeurs de cette époque héroïque ne songent pas à écrire dans les chroniques: "Nous jeûnons, chaque jour, au pain et à l'eau..."

En ce temps-là, le bon Messire Crevier achète une livre de beurre chaque semaine. Il en fait deux parts: l'une est pour la cure, l'autre pour ses chères filles de l'Hôtel-Dieu et leurs pauvres malades. Or, si l'on songe que dès la première année le personnel de la maison se chiffre à 15, on peut croire que l'usage de ce douceur est parcimonieusement mesuré.

En allant à la cueillette des herbes médicinales, la pharmacienne recherche aussi le thé des bois, et c'est la boisson d'hiver. Les pauvres auront du café d'orge et les malades, du lait; mais les soeurs doivent se contenter de ce qui ne coûte qu'un peu de sueur et de souci. En 1841, la supérieure de

l'Hôpital Général de Montréal, Mère Beaubien, vient rendre visite à ses filles de Saint-Hyacinthe. Son coeur de Mère se serre à la vue de leur dénuement et de leurs privations de toutes sortes, et de retour dans sa maison, elle envoie vingt quintaux de belle farine de blé à la petite communauté de l'Hôtel-Dieu.

Que dire maintenant du logement? La maison a été bâtie avec du bois vert et d'une pauvre qualité. C'est le jugement de Messire F.-X. Demers. En séchant, les cloisons se disjoignent, et il fait froid dans le premier Hôtel-Dieu; si froid que l'on ferme le plus de pièces possible, pour se loger péniblement, mais un peu plus chaudement dans les autres. Et, même

alors, il faut casser la glace sur les seaux d'eau le matin...

Bref, quand on aura dit qu'aucune trace de peinture n'apparaît dans l'intérieur de cette maison, que des couchettes vides de leur paille tiennent lieu d'armoires, que des caisses remplacent les chaises et qu'à défaut de tout, les soeurs s'assoient sur leurs talons à la salle de communauté, et que, quinze ans après la fondation, la Supérieure Générale écrivant à ses soeurs se sert de dos d'enveloppes comme papier à lettres, cela semble suffire à prouver que la pénitence fait partie intégrante de la vie ordinaire, et que les austérités familières aux âmes ferventes sont généreusement pratiquées dans le secret de la petite communauté.

# Mère Thuot

(1840-1845)

VOICI la première supérieure de l'établissement, celle sur qui reposent les grandes responsabilités de la fondation. Le bon Dieu l'a choisie lui-même; d'avance, il a préparé son instrument. Il en a fait une femme de foi d'abord et avant tout. Vivre pour Dieu et pour les grandes réalités surnaturelles, c'est tout le programme de Mère Thuot. Elle le dira elle-même un jour, à l'occasion d'un travail qu'elle exécute et qui semble surhumain à ses soeurs: "Avec les pensées de la foi, nous volons jusqu'au ciel, et nous oublions les peines passagères de l'exil".

Elle a 53 ans à l'époque de la fondation. Elle est religieuse depuis trente-sept ans et les fonctions remplies à l'Hôpital Général lui ont donné l'expérience des personnes et des oeuvres. Elle a servi les pauvres, elle a été pharmacienne; lors de l'épidémie de typhus qui décima, en 1825, à Montréal, toute une colonie d'Irlandais, elle a, pendant des semaines, porté secours aux malheureux

pestiférés. Atteinte elle-même du terrible mal, elle côtoie les rives de l'éternité; mais Dieu la guérit, car sa mission ici-bas n'est pas finie. Elle devient peu après maîtresse des novices, puis assistante de la supérieure. C'est ce poste qu'elle quitte pour venir à Saint-Hyacinthe, échangeant la sécurité d'une maison déjà séculaire contre les incertitudes et les soucis d'une fondation. Dieu le veut! et c'est assez pour Mère Thuot. La voici tout à sa nouvelle tâche. Elle doit organiser la vie intérieure de la nouvelle communauté, implanter au coeur du petit Institut cette charité large, compréhensive, miséricordieuse qui doit le caractériser, apprendre à ses soeurs le secret de guérir les coeurs en soignant les corps, et celui de rendre les âmes meilleures en adoucissant les amertumes de la vie.

Tous les regards sont tournés vers elle: amis et bienfaiteurs louent sa sagesse, sa bienveillance et son extraordinaire distinction; ses soeurs la vénèrent et la suivent

d'autant plus volontiers dans le chemin abrupt du renoncement qu'elle y marche elle-même avec une générosité indéfectible. Quant aux malades et aux pauvres, ils la bénissent et la réclament et le jour et la nuit. C'est elle qui accueille ceux qui viennent à l'Hôtel-Dieu malgré eux, le coeur aigri par la misère et les infirmités. Le respect, l'humble dévouement et la religieuse affection qui les entourent font vite tomber les préventions; aussi, il n'y aura bientôt plus qu'un seul mot pour désigner la supérieure; pour tous, elle est "la bonne Mère".

Elle court elle-même dans les

voies de la perfection; rien ne la rebute, et, à ses soeurs de Montréal qui la visitent et qui s'étonnent de sa sérénité, nonobstant l'état précaire de la fondation, elle dit avec simplicité: "La pensée que Dieu tirera sa gloire de nos sacrifices en appelant beaucoup d'âmes à se sanctifier dans cette maison est de nature à adoucir ce que nous y rencontrons d'amer et de difficile".

Et le temps passe; il y aura cinq ans demain qu'elle se donne ainsi. La victime est prête, et le Seigneur l'attend pour l'holocauste.

# O Crux Ave!



**P**AUVRETE, travail, charité! voilà trois mots qui se burlent sur chaque jour des premières années de l'Hôtel-Dieu. Mais à ce pain quotidien qui ne laisse pas d'être un peu rude s'ajoute, entre autres douceurs spirituelles, celle que procure une dévotion singulière à la Croix du Sauveur.

C'est là un héritage de famille. Lorsqu'en 1747 la Vénérable Mère d'Youville prenait la direction de l'Hôpital Général des Frères Charon, elle l'avait trouvée bien vivante au milieu de tant de ruines. Son âme, bien faite pour comprendre cette dévotion, l'avait reçue comme le plus précieux des legs et l'avait donnée à sa petite société. Et suivant son désir, les fêtes de la Sainte Croix seront les grandes fêtes des Soeurs Grises; chaque semaine, le vendredi, la relique de la vraie Croix sera exposée à l'adoration des soeurs et de leur personnel, et chaque jour, à l'issue de la messe conventuelle, un cri cinq fois répété, traduira les sentiments de tous les

coeurs: O Crux Ave, spes unica!

Cette austère dévotion qui s'est épanouie à Montréal, est transplantée à Saint-Hyacinthe. Elle y trouve un terrain non moins propice à sa croissance. Il est donné à la petite famille religieuse d'honorer la croix et de la faire mieux connaître et mieux aimer. Dès le 21 février 1841, le chemin de la croix est érigé dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu; c'est, dans la petite ville, un privilège unique que l'église paroissiale elle-même n'a pas encore reçu. Aussi, les indulgences qui y sont attachées, après n'avoir été d'abord accordées qu'au personnel de la maison, sont-elles bientôt accessibles à tous les pieux fidèles qui fréquentent la chapelle. Ainsi le permet Monseigneur I. Bourget, de vénérée mémoire.

La première fête de l'Exaltation de la Sainte Croix est célébrée avec toute la solennité possible. Trop peu nombreuses pour chanter la messe, les soeurs vont faire le sacrifice de cette tradition, si chère-

re à leur berceau religieux, lorsque informés de leurs regrets, les Messieurs du collège envoient quelques élèves qui s'acquittent avec grande piété du chant de la messe et des vêpres. Vive la Croix!

Mais la croix est un arbre vivant qui grandit chaque jour; ses rameaux croissent drus et robustes à l'Hôtel-Dieu: c'est la gêne de la pauvreté; c'est la souffrance d'une maison si froide que certains appartements sont déclarés inhabitables; c'est la difficulté du recrutement: les premières postulantes, rebutées par la vie rude qu'on y mène, retournent à leurs foyers.

Enfin, une jeune professe vient de s'unir par des vœux à la petite Communauté; mais Dieu va la cueillir dans sa vingtième année. La grande épreuve pourtant, la voici: à la veille même des élections quinquennales, Mère Thuot est soudainement frappée de paralysie et réduite à une impuissance absolue: "Mais son action nous est indispensable!" pensent ses filles en larmes. Oui, bien sûr, mais elle sera différente, et pendant cinq autres années, "la bonne Mère" portera la Croix plus admirablement encore qu'elle n'a supporté le travail.

# Mère Pinsonnault

(1845-1854)

DES mains défaillantes de Mère Thuot, Mère Honorine Pinsonnault reçoit le flambeau de l'autorité. Deuxième supérieure de l'Hôtel-Dieu, elle le régira pendant neuf années consécutives.

Fille d'un riche marchand de Montréal, elle a connu les délicatesses d'une éducation urbaine; mais son âme forte n'y a rien perdu. Tout au plus, cette formation première lui ménage-t-elle l'occasion de sacrifices plus intimes et plus nombreux. Elle compte à peine quelques années de vie religieuse à l'époque de la fondation de l'Hôtel-Dieu. La beauté de la cause que présente Messire Crevier, l'affection filiale qu'elle professe pour Mère Thuot, et par-dessus tout, son grand esprit de zèle, gagnent son adhésion au projet. Elle partage les labeurs et les mérites des premières années et rend à l'Institut naissant un service signalé en lui formant, à la mâle et virile manière, des sujets de choix pour l'avenir.

Dieu l'appelle maintenant au

premier plan. Elle y fait excellente figure et sous sa conduite l'Hôtel-Dieu va élargir ses horizons. Elle fait les démarches nécessaires, et obtient que la maison soit incorporée; elle coopère avec les Dames de Charité et inaugure l'oeuvre du bazar qui se perpétue jusqu'à nos jours. Grâce à l'érection du chemin de fer reliant Saint-Hyacinthe à Longueuil, les voyages à Montréal deviennent plus faciles; les relations avec la Maison Mère se font fréquentes et utiles surtout pour le petit Institut qui a tant besoin de lumières et de soutien. Celui-ci trouve pourtant occasion d'atténuer sa dette de reconnaissance, et en 1850, il donne à la maison de Montréal un de ses sujets<sup>1</sup> d'avenir pour la mission de la Rivière Rouge qui va s'ouvrir.

La visite des pauvres à domicile est de plus en plus pratiquée, et de consolantes conversions encouragent celles qui assument cette

(1) Ce fut sœur Justine Dupuy, dite sœur Fisette, décédée à Saint-Boniface, le 17 septembre 1914.

tâche. La si clairvoyante charité de Messire Crevier leur signale, à l'occasion, les besoins les plus urgents. Un jour, c'est quarante petites filles pauvres que les soeurs se chargent d'habiller, afin qu'elles puissent aller en classe; et le soir, les aiguilles courent tard dans l'étoffe pour que les désirs du Fondateur soient plus tôt réalisés. Hélas! il va bientôt s'éloigner, le bon Père; Saint-Hyacinthe étant érigé en évêché, il laisse en 1852 la paroisse à son évêque, Monsieur J.-C. Prince, et, en fils obéissant, il devient curé à Marieville.

La vie continue de s'intensifier chez les Soeurs Grises. Aujourd'hui, elles adoptent un pauvre enfant sourd-muet que la mort vient de rendre orphelin. Demain, elles cèdent leur chapelle pour les offices paroissiaux, car le feu vient de détruire la cathédrale tempo-

raire érigée dans le vieux collège. Un peu plus tard, elles acceptent de prendre la direction d'une classe d'enfants pauvres dans le bas de la ville, et elles fondent l'École des Saints-Anges qui devient, avec le temps, l'Académie Prince. Elles seront encore sacristines à la cathédrale et servantes à l'évêché.<sup>1</sup> Aussi, reconnaissante au ciel pour tant de secours reçus et tant de moyens fournis pour opérer quelque bien, Mère Pinsonnault fait le voeu d'habiller, chaque année, trois pauvres, en l'honneur de Jésus, Marie, Joseph, et ce, à perpétuité. Voilà quelque chose de l'oeuvre extérieure de la deuxième supérieure de l'Hôtel-Dieu.

---

(1) Les premières sacristines furent soeurs Goddu et Neveu en 1853; les dernières, soeurs Doucet et Herméline Boulanger, remplacées en 1931 par les révérendes Soeurs de Sainte-Marthe.

✠ ✠ ✠

# La lutte pour la vie

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 27 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

✠ ✠ ✠

SEPARATION DEFINITIVE D'AVEC MONT-  
REAL — DEPART DE DEUX FONDATRICES —  
ADMINISTRATION DE MERE JAURON —  
RECONSTRUCTION — LES SOEURS GRISES,  
INSTITUTRICES A SAINT-HYACINTHE —  
PREMIERES FONDATIONS — ADMINISTRA-  
TION DE MERE MARIE ROBIDOUX — CON-  
SECRATION DE L'EGLISE.

# L'épreuve



**C**E n'est pas la mort de Mère Thuot que l'on peut désigner ainsi. Non, cette mort, survenue le 4 mars 1850, reste douloureuse, certes, mais elle met fin à un long martyre, et elle marque l'entrée dans la Patrie d'une âme prédestinée. La croix qui va fondre sur l'Hôtel-Dieu est plus imprévue, plus intime et plus angoissante. Elle éclate comme un coup de foudre dans un ciel clair. Relatons ce douloureux épisode.

Après avoir fondé l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe en 1840, l'Hôpital Général de Montréal fournit en 1845 un second essaim en faveur d'Ottawa; un troisième pour Québec en 1849 et un quatrième en 1850 pour la Rivière Rouge. A l'exemple de la première, toutes ces fondations sont autonomes; mais la Maison Mère a vraiment sacrifié des sujets d'élite pour former ces divers ruchers, et elle en souffre cruellement. D'autre part, les premières difficultés des nouveaux Instituts se font très grandes à certains jours, et l'écho de

ces douleurs afflige et inquiète les coeurs maternels. N'aurait-il pas mieux valu établir des succursales plutôt que des maisons autonomes? C'est une question que l'on se pose sérieusement à Montréal vers 1849, et après échange de correspondance avec les diverses fondations, l'on en vient à décider de faire une tentative loyale d'union. Les grandes directions partent de la Maison Mère; les filiales les accueillent et les adoptent généreusement; chaque année, la supérieure de Montréal vient à Saint-Hyacinthe, y passe quelques jours, indique les modifications nécessaires pour que la vie de la petite communauté soit identique à celle de Montréal. A l'Hôtel-Dieu, les coeurs sont contents; le lierre est heureux de rencontrer l'appui du chêne.

La période d'essai doit durer jusqu'à l'automne de 1854. A Saint-Hyacinthe, on croit qu'alors la nouvelle organisation deviendra définitive. Mais voilà qu'au printemps de cette année-là, une grave

lettre arrive de Montréal. Des difficultés insurmontables ont surgi: les chefs ecclésiastiques des diverses maisons ont eu leur mot à dire dans cette affaire, et chacun d'eux, ayant des besoins particuliers à pourvoir, aime à garder la régie de la petite communauté qu'il a appelée ou accueillie. La question financière présente d'autre part d'épineuses complications. L'échange des sujets entre les diverses maisons apparaît surtout onéreux et pénible au plus haut point. Bref, le projet si beau est jugé irréalisable; la Maison Mère en fait le sacrifice et en donne avis à toutes les maisons-filles, ouvrant tout de même, à cette heure douloureuse, ses portes bien grandes à celles de ses soeurs qui, parties en qualité de fondatrices, désirent revenir

mourir à leur berceau religieux.

A Saint-Hyacinthe, elles sont trois qui restent des ouvrières de la première heure. Soeur Guyon qui s'est tant dépensée pour l'Hôtel-Dieu n'a cependant jamais pu s'y attacher. Aussi profite-t-elle de la maternelle invitation pour retourner à l'Hôpital Général. La Communauté souffre, mais non sans consolation, car il lui reste Mère Pinsonnault, celle qui, comme maîtresse des novices et supérieure de la maison, trouve vraiment un coeur de fille en chacune des soeurs. Aussi, lorsqu'elle annonce sa décision de partir, c'est la stupeur, puis une désolation sans nom qui se répand dans la maison. Le petit édifice spirituel s'ébranle jusqu'en ses fondements.

# Mère Jauron

(1854-1865)

**A** PRES le départ de Mère Pinsonnault, les yeux des quinze soeurs professes de l'Institut se tournent vers soeur Jauron, la seule des fondatrices de l'Hôtel-Dieu qui demeure. Partira-t-elle aussi? — Non, et le 2 novembre 1854, elle est élue troisième supérieure. Elle prend sur elle les destinées futures de la Communauté naissante, menacée à cette heure, dans son existence même. Monseigneur Prince, qui a suivi d'un oeil averti la phase historique qui vient d'être racontée, dit de Mère Jauron, au lendemain de cette heure douloureuse: "Cette femme mourra martyre à son poste plutôt que de l'abandonner".

Qu'est-elle donc cette Mère que Dieu appelle à jouer un grand rôle dans l'histoire de l'Hôtel-Dieu? C'est une humble et douce de coeur d'abord, une de celles que Dieu assiste sans cesse, car jamais elles ne songent à lui ravir quelque chose de sa gloire. Faisant bon marché des dons reçus, d'une instruction distinguée, de vues per-

sonnelles très sages, Mère Jauron, la plus jeune d'ailleurs des quatre fondatrices, la plus vaillante aussi au point de vue santé, remplit depuis quatorze ans les tâches les plus modestes de la maison. Mais à l'heure voulue, Dieu exalte les humbles.

Mère Jauron, c'est ensuite une âme brûlante de charité et de zèle. Elle aime Dieu et les pauvres jusqu'à l'héroïsme. Aucune difficulté ne la rebute: exigences, injures, contagion, mauvaise foi, elle brave tout avec une audace qu'on ne lui soupçonnerait pas lorsqu'elle voit une âme en péril ou la gloire de Dieu menacée.

Mère Jauron, c'est aussi la règle vivante. Silence, recueillement, modestie, pauvreté, charité mutuelle, esprit de famille, sérénité religieuse, elle est fidèle à tout cela sans parler des obligations fondamentales de la vie religieuse déterminées par les voeux.

Mère Jauron, c'est une véritable enfant de l'Eglise, qui souffre alors dans la personne de son Souverain

Pontife, Pie IX. Elle offre et fait offrir pour Sa Sainteté des prières multipliées et des pénitences particulières. L'Eglise, elle l'honore aussi dans la personne de son évêque qu'elle consulte en tout et à qui elle obéit filialement; dans les prêtres qu'elle respecte et fait aimer avec un esprit de foi toujours en éveil. Et pour Messire Crevier, le bon curé-fondateur, elle professe une reconnaissance et une vénération indéfectibles.

Mère Jauron enfin, c'est une belle intelligence et un grand

coeur, que la grâce a encore ennobli en les surnaturalisant. Ses facultés, comme ses vertus, sont en plein épanouissement. La voilà prête à remplir la mission que Dieu lui réserve. Elle ne faillira pas à la tâche, toute délicate qu'elle apparaisse, et, dépositaire et conservatrice de l'esprit religieux apporté de la communauté-mère, elle l'implantera profondément au coeur de la communauté-fille. C'est à Mère Jauron que l'Hôtel-Dieu doit sa survivance et ses meilleures traditions.

# Une rude étape



C'EST celle qu'entreprend Mère Jauron en 1854. Analysons un peu la tâche qui lui incombe : la maison est déjà insuffisante aux besoins des oeuvres, et quoiqu'elle n'ait pas encore vingt ans, déjà elle tombe en ruines. On la reconstruira. La Communauté est pauvre ; jusqu'à date, elle a eu peine à boucler son budget ; on mendiera. Des pauvres, des invalides, des incurables sollicitent leur admission, mais la salle qui leur est destinée déborde. On les acceptera, on les logera dans tous les lieux possibles, sans tenir compte de la gêne et de l'incommodité. Des enfants, orphelins ou abandonnés ont besoin d'assistance ; on les recueillera, leur réservant des places de choix dans les salles d'hommes et de femmes d'ici à ce que la Providence permette qu'on fasse mieux. Tout cela exige des hospitalières des sacrifices, de l'abnégation et un dévouement infatigable ; mais l'Hôtel-Dieu ne refuse pas de faire le bien.

L'école acceptée dans le bas de

la ville exige deux, puis quatre religieuses institutrices. Les enfants sont difficiles, insubordonnés, qu'importe ! Doucement la réforme s'accomplit et les soeurs constatent qu'elles ne perdent pas leur peine. C'est aussi le consolant témoignage que rendent et les parents de ce quartier, et les prêtres de la ville. Si bien qu'une autre école, sise à la Providence cette fois, est offerte aux Soeurs Grises. Les hésitations sont grandes, mais pour la gloire de Dieu, les soeurs acceptent d'aller se dépenser dans cette maison froide, insalubre, située à plus de vingt arpents de l'Hôtel-Dieu.

Pendant que les soeurs se dévouent ainsi, une nouvelle maison, attenante à l'ancienne, s'élève. C'est le fruit des sacrifices réitérés des prêtres du diocèse et de leurs ouailles. On a tracé les plans d'une vaste construction, mais seule une aile est d'abord entreprise et achevée. A mesure que les ressources le permettront, l'édifice se continuera. Le 8 décembre 1859, on

procède à la bénédiction de cette partie nouvelle. Monseigneur Prince est là; et c'est lui qui appelle la bienveillance du Ciel sur cette demeure.

C'est un des derniers témoignages de dévouement qu'il pourra donner à l'Hôtel-Dieu. Déjà la maladie l'accable, et trop tôt hélas! elle va le terrasser. C'est chez les Soeurs Grises qu'il vient mourir le 5 mai 1860; et c'est à elles que son coeur est légué. Précieuse relique de celui dont on résume la mémoire dans ce mot serti comme un joyau: "La vertu l'éleva à la hauteur de son nom."

C'est le deuxième grand deuil que porte en peu de temps la jeu-

ne Communauté, car hier, soit le 6 août 1857, c'est sur le tombeau de madame Jean Dessaulles que la reconnaissance lui a fait dire: "Cette noble femme, aussi zélée qu'influente, fut pour nous l'image sensible de la douce, discrète et infatigable Providence."

Mais la mort, toute cruelle qu'elle soit, n'arrête pas les oeuvres que Dieu bénit. Le zèle de Mère Jauron va connaître des heures heureuses entre toutes, et c'est d'abord la fondation de deux maisons dépendantes de l'Hôtel-Dieu: celles de Sorel en 1862, et de l'Ouvroir Sainte-Genève en 1864.

# Un beau soir



C'EST celui du règne de Mère Jauron. Le bon Dieu accumule pour ainsi dire les bénédictions sur son oeuvre. Après la réussite des fondations de 1862 et de 1864, c'est le jubilé d'argent de l'Hôtel-Dieu. La vaillante Mère a vécu cette première étape que quelques pages suffisent à raconter, mais qui a coûté tant de sueurs et tant de larmes. Elle veut qu'elle soit commémorée dans la piété et l'action de grâces.

Le 8 mai 1865, Monseigneur J. Larocque, 2e évêque de Saint-Hyacinthe, dit la messe dans la petite chapelle et y prononce une de ces suaves instructions dont il est coutumier. Il aime tant cette jeune Communauté dont il fut jadis le confesseur et dont il est maintenant le supérieur ecclésiastique. "Je demande au bon Dieu, dit-il à Mère Jauron, de donner à tous les évêques qui me succéderont à Saint-Hyacinthe, tout le zèle et tous les bons sentiments que je voudrais avoir moi-même pour votre chère Communauté, et cela

vingt-cinq fois vingt-cinq ans!"

Ce jour-là même on commence les fondations d'une nouvelle partie de la maison projetée, et par les soins de Mère Jauron, des invocations à saint Joseph, qui a tant protégé et secouru la maison au cours de la première étape, sont écrites et déposées un peu partout entre les pierres. Chaque partie de la maison a la sienne, éloquente à souhait. Pour la chambre des supérieures, il est dit: Saint Joseph, donnez, par votre puissante intercession, grâces, forces et courage à toutes les supérieures! — Pour la salle de communauté: Saint Joseph, intercédez pour que toutes les soeurs soient remplies de charité pour le prochain! — Pour celle des pauvres: Saint Joseph, intercédez pour que tous les malades vivent et meurent dans la grâce! — Pour celle des enfants, orphelins et autres: Priez, saint Joseph, pour que tous les enfants aiment, connaissent et servent Dieu! — Pour la procure: Saint Joseph, donnez votre bénédiction

pour toutes les affaires qui se font ici! — Pour la dépense: Saint Joseph, ne laissez les soeurs et surtout les pauvres manquer du nécessaire! — Pour les ateliers: Saint Joseph, soyez notre maître dans tous nos travaux! Et Mère Jauron qui, au dire de Monseigneur Prince, "avait vraiment l'esprit du bon Dieu", en fait sceller quelque chose dans les fondations de la nouvelle maison avant d'en céder à d'autres mains la construction et l'achèvement. Le 3 septembre de cette même année 1865, la pierre angulaire de l'église de l'Hôtel-Dieu est bénite par Monseigneur J. Larocque. Cette fois, c'est Messire E. Crevier qui dit la parole d'édification et elle déborde de son coeur brûlant de charité. Le clergé du diocèse est là, presque au complet, de même que la po-

pulation de la ville. C'est vraiment une fête de famille et chacun se réjouit de voir s'agrandir l'Hôtel-Dieu.

Il reste à Mère Jauron à terminer les négociations et les préparatifs d'une nouvelle fondation à Sainte-Marie-de-Monnoir, à l'ombre du clocher que garde Messire Crevier, le vénéré fondateur. Ce sera l'Hospice Sainte-Croix. Tout est bientôt prêt pour la bénédiction, mais alors l'humble Mère n'est plus à l'honneur; le 2 octobre 1865, déposant le manteau de l'autorité sur les robustes épaules de Mère Marie Robidoux, Mère Jauron, déjà menacée de paralysie, commence l'exercice d'un autre apostolat: celui de la souffrance. Elle attendra vingt ans avant de chanter son *Nunc dimittis*.

# Mère Marie

(1865-1870)

LA quatrième supérieure de l'Hôtel-Dieu, Mère Marie Robidoux, est née à Saint-Philippe de Laprairie. Elle est la troisième professe de l'Institut; elle a 52 ans d'âge. Ame ardente, généreuse et droite, on la peut qualifier d'un mot: c'est un coeur d'or.

Dans les oeuvres hâtivement entreprises, elle met de l'ordre et de la méthode. Clairvoyante, elle a vite deviné les besoins des personnes et des choses et elle y pourvoit avec la même dextérité. Il lui faut pousser les travaux de reconstruction, puis les suspendre, car il est un mot d'ordre inviolable en ce temps-là: il ne faut pas encourir de dettes!

Mais les gestes généreux se multiplient, et peu à peu, la maison s'achève. Le 5 novembre 1867, l'église est en état de recevoir la consécration. C'est un édifice de 150 pieds de longueur sur 35 de largeur, à trois étages, avec galeries et avant-choeurs. Monseigneur Charles Larocque préside la cérémonie et monsieur P.-L. Billaudèle,

p.s.s. donne le sermon de circonstance. Cette fois encore, cette grande et belle fête est celle de la population de tout Saint-Hyacinthe qui a été à la peine, au sacrifice. Elle est aussi à la joie.

Jusqu'à date, les soeurs défuntes ont été inhumées dans un petit caveau situé au-dessous de la première chapelle. Dans le sous-sol de l'église neuve, un endroit a été désigné pour la même destination et, en 1870, par les soins de Mère Marie qui partage généreusement le pénible travail, les corps qui reposaient dans l'ancien caveau sont exhumés et placés au nouveau, après un service solennel.

Et l'on démolit peu à peu la vieille maison; à mesure que quelques salles s'achèvent dans la "maison de pierres", elles sont prises d'assaut par une catégorie du personnel. Quand les vieilles dames déménagent à leur tour, il reste dans leur ancienne demeure cinq petites orphelines: c'est le début de l'Orphelinat.

Si la maison se dilate, c'est pour

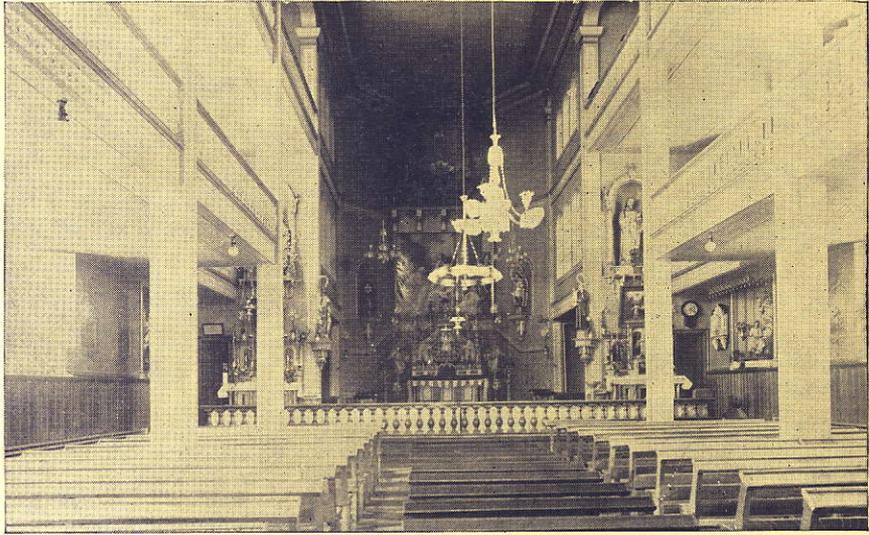
abriter une Communauté qui grandit, et des oeuvres qui prospèrent. En 1870, alors que Mère Marie, après cinq ans d'incessants labeurs et de judicieux dévouement, va céder la direction de la Communauté à Mère Goddu, 49 soeurs professes sont à l'Hôtel-Dieu, 18 dans les missions, en comptant celles de la Rivière Rouge, car en 1866, les soeurs Brunelle et Michon ont suivi l'exemple de soeur Fisette et se sont jointes aux chères Mères de Montréal pour une nouvelle mission au Nord-Ouest. Outre les soeurs professes, se trouvent 8 novices et 8 postulantes. Quant aux hospitalisés, ils se ré-

partissent comme suit: 10 pensionnaires, 13 invalides à la salle des hommes, 18 à la salle des femmes, 5 orphelines, 4 orphelins, une institutrice et 15 serviteurs, hommes et femmes. A l'Ecole des Saints-Anges, 120 petites filles reçoivent l'éducation, et 110 petits garçons à la succursale de l'Académie Girouard, école dont la Communauté a accepté la direction en 1868.

Il se trouve que l'arbre planté à Saint-Hyacinthe en 1840 est déjà grand, et que les enfants de Dieu, comme les oiseaux du ciel, trouvent bon gîte à son ombre.



2e Hôtel-Dieu  
et incendiée en 1917



Chapelle consacrée  
en 1867  
et incendiée en 1917

En bas et au verso, signatures-  
autographes des hôtes d'hon-  
neur lors de la consécration  
de la chapelle.

*J. L. Desautels V. G.* + *Jos. E. de Germanicopolis.*  
*J. Dupuy Ptre* & *S. Billaud V. G.*  
*E. Duchesne Ptre* & *P. Lavoie P. & F.*  
*H. L. Girouard Ptre* & *J. Neymuel V. G.*  
*B. J. Pelain Ptre* & *A. E. Dupres Ptre*  
*W. F. Furoreud* & *J. E. Levesque Ptre*



✠ ✠ ✠

# L'expansion

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 39 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠



ADMINISTRATION DE MERE GODDU —  
FONDATION A S.-VENANT DE HEREFORD —  
INCORPORATION DE L'ORPHELINAT DE  
L'HOTEL-DIEU — EXPLOITATION DE LA  
METAIRIE SAINT-JOSEPH — FONDATION DE  
L'HOSPICE DU SACRE-COEUR à SHERBROO-  
KE — MORT DE MONSEIGNEUR C. LAROC-  
QUE — SACRE DE MONSEIGNEUR L.-Z.  
MOREAU — FONDATION DE L'HOSPICE  
SAINT-LOUIS A SAINT-DENIS, DE L'HOSPI-  
CE SAINTE-ELISABETH A FARNHAM —  
INCENDIE DE 1876 A S.-HYACINTHE — UNE  
FRATERNITE DE TERTIAIRES A L'HOTEL-  
DIEU — FONDATION D'UNE MAISON A S.-  
JOHNSBURY, VT, A LEWISTON, Me — MORT  
DE MONSIEUR L'ABBE E. DUROCHER — UN  
CHAPELAIN RESIDANT — UN ORGUE, DON  
DE MONSIEUR E. BRODEUR — RELATIONS  
AVEC LES COMMUNAUTES VOISINES.

# Mère Goddu

(1870-1880)

LE 3 octobre 1870, Mère Delphine Goddu prend en mains l'administration de l'Hôtel-Dieu. Originaire de Sainte-Marie-de-Monnoir, entrée en religion à 16 ans, elle est la deuxième professe de l'Institut, et s'est déjà signalée à son service, soit comme hospitalière, soit comme maîtresse des novices, soit comme fondatrice et première supérieure de l'Hospice Sainte-Croix de Marieville. Sa famille religieuse s'incline avec joie sous son obédience, reconnaissant en elle la femme supérieure qui va canaliser les énergies et donner à l'Institut une expansion considérable tout en fortifiant sa constitution intime.

La Communauté est mûre d'ailleurs pour ce déploiement de zèle. Chaque appel en faveur des âmes émeut les coeurs et les sacrifices n'effraient personne, au contraire. En 1871, c'est le curé et les paroissiens de Saint-Venant de Hereford qui réclament des soeurs, d'abord pour instruire les enfants, puis soigner les malades à défaut

de médecin. Ces oeuvres sont entreprises, et si elles vivent peu de temps, elles vivent généreusement. En 1873, c'est la Maison Mère de Montréal qui fait un nouvel appel à l'Hôtel-Dieu en faveur de la fondation qu'elle projette au lointain Mackenzie. Ne pourrait-elle pas de nouveau compter sur la collaboration de quelques sujets? Cette fois encore le désir équivaut à un ordre: les soeurs Senay et Leblanc se lèvent et, courageusement, vont mettre leurs pas dans ceux des apôtres du Nord: les Oblats de Marie-Immaculée et les premières Soeurs Grises.

Pendant ce temps, les oeuvres de l'Hôtel-Dieu prospèrent. En 1874, l'Orphelinat est devenu assez considérable pour qu'une incorporation légale soit, en sa faveur, demandée et obtenue. On songe déjà à ajouter toute une aile à la maison afin d'y installer l'oeuvre; mais le manque de ressources paralyse pour longtemps cette initiative.

La Communauté a pourtant

quelques biens, entre autres une belle terre à la Providence, don de Messire Crevier pour une fondation future. Mais cette terre affermée rapporte peu; l'oeil du maître manque pour pousser, soutenir les travaux d'exploitation nécessaires. Sur le conseil de monsieur L. Sarazin, une nouvelle terre contiguë à la première est achetée à des conditions avantageuses; elle est déjà pourvue d'une bonne maison. Quelques soeurs iront y demeurer, y travailler. C'est l'origine de la Métairie Saint-Joseph. Ce projet est à peine exécuté qu'une épidémie de picote se déclare dans la ville. Les malades

arrivent nombreux à l'Hôtel-Dieu: ce sont des prêtres, des collégiens, de simples particuliers même. Dans la crainte d'exposer le nombreux personnel, les soeurs dirigent les patients vers la Métairie, et elles vont les y soigner jusqu'à complète guérison.

Cette heure un peu sombre est celle que Dieu choisit pour manifester sa volonté en faveur d'une nouvelle mission. Les Soeurs Grises sont appelées à Sherbrooke. On leur promet beaucoup de bien à faire. Cela suffit, et cette fois, c'est au Sacré Coeur que Mère Goddu dédie ce nouveau centre d'apostolat.

# Douleurs et joies



AU début de 1875, une maladie grave étreint Monseigneur Charles Larocque. Il quitte la cure de Beloeil<sup>1</sup> et vient à l'Hôtel-Dieu pour essayer de se guérir. C'est le 31 mai. Mère Goddu accueille le distingué malade avec toute la délicatesse de son coeur. Presque insensiblement la souffrance va miner les forces du prélat qui se sent frappé à mort et se prépare comme un saint à rendre ses comptes à Dieu. Les soeurs ne le quittent ni le jour ni la nuit, jusqu'au matin du 15 juillet, jour où le vénéré patient passe du temps à l'éternité. Alors un grand deuil enveloppe l'Hôtel-Dieu comme d'ailleurs tout le diocèse.

Quelques semaines plus tard, soit au mois d'août 1875, une joie vraiment céleste descend au coeur de la maison quand, par les soins de monsieur le chanoine M. Archambault, curé à Saint-Hugues,

(1) Mgr Charles Larocque désireux de rétablir les finances de l'évêché alors très compromises, quitte la ville épiscopale en 1868 pour prendre la direction de la cure de Beloeil. Il y demeure durant tout son épiscopat.

une chapelle dédiée à Notre Dame de Lourdes est érigée dans l'église de l'Hôtel-Dieu. Le bon prêtre attribue à Marie sa guérison d'une grave maladie, et en reconnaissance, il lui élève un autel dans ce lieu où elle sera tant aimée et vénérée. Au 3e étage de l'église, face à la nef, un peu en arrière du maître-autel, une excavation a été pratiquée, un rocher simulé, et une statue de la Vierge, belle et attirante, y a été placée. C'est au pied de ce décor très connu et toujours aimé que se dresse le bel autel votif où tant de messes vont être dites sous le regard de l'Immaculée. C'est un beau jour pour les Soeurs Grises que celui-là!

La Providence leur en ménage d'autres non moins doux, et c'est d'abord celui qui leur apprend l'élevation de Monseigneur L.-Z. Moreau à l'épiscopat et sa nomination au siège de Saint-Hyacinthe, et celui qui voit se dérouler les cérémonies de la consécration épiscopale de ce saint prêtre si dévoué aux personnes et aux oeuvres de

l'Hôtel-Dieu. On en est au 16 janvier 1876, et c'est la première fois à Saint-Hyacinthe qu'à lieu le sacre d'un évêque. Sa Grâce Monseigneur Taschereau, archevêque de Québec, est l'évêque consécrateur, et Nos Seigneurs Fabre et Taché, les évêques assistants. Six autres évêques sont présents, et tout le clergé est là, entourant ce chef bien-aimé que vient de lui donner l'Eglise. L'Hôtel-Dieu hospitalise avec joie un grand nombre de ces messieurs, et 26 messes sont dites à l'église le jour du sacre. Une grande salle de la maison sert de lieu de réunion après la cérémonie et le banquet y est servi par les Dames de Charité.

Presque au lendemain de ce jour heureux, Monseigneur A.

O'Donnell, curé à Saint-Denis-sur-Richelieu, vient à l'Hôtel-Dieu négociant avec Mère Goddu la fondation d'un hôpital dans sa paroisse. La maison est achetée, quelques ressources assurées, des pauvres attendus sans tarder; bref, il faut acquiescer et c'est ce que fait la bonne Mère après avoir pris l'avis des administratrices. Un mois plus tard, c'est monsieur Véronneau, curé à Farnham, qui plaide avec autant d'éloquence que son confrère, la cause de ses pauvres. Cette nouvelle mission est acceptée, car Mère Goddu ne sait pas se défier de la Providence et elle compte sur elle pour lui fournir et les sujets et les ressources nécessaires à tant d'entreprises.



# Toujours prêt!



ON le voit: l'Hôtel-Dieu est la maison de tous, des petits et des grands; en n'importe quelle nécessité, on y accourt comme au chez soi. Un triste événement va en donner une preuve nouvelle.

Le 3 septembre 1876, un immense incendie consume, en quelques heures, 600 habitations particulières, et la plupart des industries, magasins, banques de la ville. L'École des Saints-Anges, l'Académie Girouard et sa succursale sont aussi la proie des flammes, et ce n'est que par miracle que l'Ouvroir Sainte-Genève y échappe. Dès l'annonce du malheur, Mère Goddu envoie ses soeurs au secours des malades et des infirmes, des petits enfants, pendant qu'elle accueille à l'Hôtel-Dieu ceux qui viennent y chercher un abri. Elle fait en sorte de les loger tous, fut-ce dans les appartements réservés à la Communauté. Cinquante personnes sont hospitalisées le soir même et vingt-six y demeurent pendant quelques semaines. En quatre jours, plus de sept cents

repas supplémentaires sont servis. Le pain manque un peu partout dans la ville, car les boulangeries sont brûlées. On vient en chercher à l'Hôtel-Dieu dont le four ne peut cuire que trente-cinq pains à la fois; mais on boulangé jour et nuit, et l'on peut ainsi répondre aux besoins d'un grand nombre. Cette épreuve trouve les Soeurs Grises prêtes à servir et à aider la population de Saint-Hyacinthe.

En ce temps-là de bonnes filles de tous âges vivent à l'Hôtel-Dieu, elles aident les Soeurs dans leurs différents travaux, les suppléent même pour certaines sorties ou démarches peu compatibles avec l'état religieux. S'étant données à la maison, elles travaillent sans salaire, et comptent sur la charité de la Communauté pour leur entretien présent et futur. La plupart sont très vertueuses et elles aspirent à participer aux mérites de la vie religieuse qu'elles voient de si près. Mère Goddu, prête à rendre justice comme à faire la charité, comprend leur désir, l'étudie, le sou-

met à Monseigneur Moreau qui le comble en 1877 en établissant pour elles à l'Hôtel-Dieu une Fraternité du Tiers-Ordre de saint François d'Assise.

Cette année-là même, le Canada reçoit son premier délégué apostolique, Monseigneur G. Conroy. Il est accueilli à Saint-Hyacinthe avec une pompe extraordinaire, tant est aimé et vénéré l'auguste Pontife qu'il représente. Hélas! il meurt bientôt le grand Pie IX qui a tant souffert pour la sainte Eglise, et il est pleuré à l'Hôtel-Dieu comme dans tout le monde catholique. La mort apporte d'ailleurs un autre deuil à cette maison en terrassant un de ses insignes bienfaiteurs, le bon docteur Magloire Turcot, médecin de la Communauté depuis trente-huit ans. Ils disparaissent à

tour de rôle les bons ouvriers de la première heure, et l'Institut qu'ils ont tant aidé à vivre et à croître se garde de les oublier.

Croître! c'est ce que la Congrégation ne cesse de faire. En 1877, une mission nouvelle est acceptée à Saint-Johnsbury, Vt, où l'éducation des enfants est en souffrance, comme dans toute la Nouvelle-Angleterre à cette époque. C'est ce qu'affirme en 1878 monsieur le curé P. Hévey, de Lewiston, Me, qui désire, lui aussi, avoir quelques Soeurs Grises pour ses écoles de petits canadiens. L'intrépide Mère Goddu trouvant son Institut prêt à de nouveaux sacrifices, acquiesce à cette demande. C'est, en huit ans, le septième fleuron qu'elle ajoute à la couronne de l'Hôtel-Dieu.

# Dernière gerbe



**S**UR les dernières années du supérieurat de Mère Goddu, glanons encore quelques épis parmi les plus beaux. C'est sous le règne de la vaillante Mère que s'inaugurent à l'Hôtel-Dieu les plus durables traditions. Jusque là, le service des pauvres a été confié à quelques hospitalières qui s'en acquittent avec coeur et saint zèle. Mais afin que l'esprit de charité, qui est le véritable esprit de l'Institut, imprègne plus efficacement la vie de tous les membres, la bonne Mère désire qu'il soit fait davantage. Monseigneur Moreau, supérieur ecclésiastique, ayant été consulté, prescrit que désormais toutes les soeurs qui ne sont pas au service immédiat des pauvres, devront chaque jour se charger de faire au moins un lit ou servir les pauvres à leur repas. Et depuis 1880, l'observance se pratique fidèlement et amoureusement.

Jusqu'à cette date aussi, l'Hôtel-Dieu n'a pas eu de chapelain proprement dit. Un prêtre du col-

lège<sup>1</sup> ou de la cure est nommé confesseur de la Communauté et il lui donne des instructions; mais les autres offices religieux n'ont pas de ministres attirés; la plupart du temps, l'un des prêtres en retraite à la maison se charge de cette deserte. Monsieur Eusèbe Durocher<sup>2</sup> est un de ceux qui font le service le plus volontiers. Régulier comme un moine, outre la messe du matin, il assiste les pauvres et les malades, fait du catéchisme aux orphelins, les prépare à la première communion et joint ainsi les bienfaits spirituels à ses grandes largesses temporelles. Mais la mort l'arrête en 1879 et la tâche qu'il a si généreusement assumée est en souffrance. Par ailleurs, à ce moment, c'est Monseigneur Joseph Larocque qui est confesseur de la Communauté et cela depuis quatorze ans. Dévoué comme un saint,

(1) Jusqu'en 1853, le collège occupait le site actuel de l'évêché, de sorte que exercer le ministère à l'Hôtel-Dieu n'était pas trop onéreux, du moins quant à la distance.

(2) Frère de Mère Marie-Rose, fondatrice des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

il a toutefois soixante-douze ans à cette époque ; on ne peut l'oublier. Puis il demeure au monastère du Précieux-Sang et la distance à parcourir est bien longue pour ses jambes affaiblies. Sans compter que les infirmités commencent à l'accabler. Mais il sert si bien les âmes religieuses que toutes celles de l'Hôtel-Dieu ne souhaitent qu'une chose : le garder longtemps encore pour confesseur et pour père. Mais Monseigneur Moreau a vu la situation sous tous ses aspects et sans ignorer quels grands sacrifices il va imposer de part et d'autre, il y met un terme en nommant à l'Hôtel-Dieu un chapelain résidant. C'est monsieur l'abbé J. Jodoin qui, le premier, occupe ce poste. En cette occasion, comme en tant d'autres, Mère Goddu apprend à ses filles la joie que l'on goûte à faire généreusement la volonté de Dieu.

Mais l'occasion va lui être fournie de leur partager une joie d'un autre ordre : celle de voir leur église s'enrichir d'un bel orgue, don de monsieur Eusèbe Brodeur<sup>1</sup> manufacturé par lui-même. C'est à l'été de 1880, et la bénédiction du bel instrument donne lieu à une bien jolie fête. Les voix et les coeurs chantent le *Quid retribuam Domino*, mais nul mieux que la Supérieure, laquelle après dix ans d'une laborieuse et très active administration, peut constater que le Seigneur a béni son oeuvre ; l'Institut compte maintenant dix maisons, 114 soeurs professes vivantes et le personnel de l'Hôtel-Dieu se chiffre à 264. Elle peut aspirer au repos ; elle a bien mérité de Dieu et de sa famille religieuse.

---

(1) Frère des soeurs Brodeur et Saint-Eusèbe de l'Hôtel-Dieu.

# Mise au point



SI en 1854, la petite Communauté de Saint-Hyacinthe doit se résigner à tracer son propre sillon, il n'en faut pas conclure que pour autant toute relation soit rompue avec la chère Maison Mère de Montréal. Les deux familles restent unies par le coeur et l'esprit, et de part et d'autre, l'on profite des moindres comme des grandes occasions pour se témoigner cette affection mutuelle.

Elle se fait condescendante et bienfaitante du côté de Montréal. A Saint-Hyacinthe, elle se nuance de piété filiale et d'admiration. Imiter les Mères de là-bas, les suivre en tout point, conserver l'esprit primitif, c'est le mot d'ordre de la jeune Communauté et sa préoccupation constante. Et quand une visite vient de la chère Maison Mère, c'est un événement heureux, soigneusement consigné dans les archives.

Les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe ont cependant des relations très étroites avec d'autres familles religieuses. Jusqu'en 1858,

elles fraternisent avec les révérendes Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui ont un couvent à Saint-Hyacinthe; à l'occasion de deuils par exemple, les deux familles s'unissent pour pleurer, prier et se consoler. Un jour même, le petit caveau funèbre de l'Hôtel-Dieu s'ouvre, hospitalier, à une fille de Mère Bourgeois, décédée loin du berceau religieux.

Mais en 1858, les Soeurs de la Congrégation esquissent un très beau geste d'abnégation religieuse. Elles quittent leur couvent de Saint-Hyacinthe, pour le laisser aux Soeurs de la Présentation de Marie, arrivées de France au Canada en 1853, et fixées à Sainte-Marie-de-Monnoir, en attendant qu'elles puissent établir leur Maison Provinciale en la ville épiscopale. Les nouvelles voisines sont affectueusement accueillies à l'Hôtel-Dieu; des liens de profonde amitié se nouent entre Mère Saint-Maurice, fondatrice de la Présentation canadienne et Mère Jauron; des échanges d'amabilités, des fusions

joyeuses s'établissent entre les deux familles religieuses, et cela dure tant que le nombre des sujets et la multiplicité des oeuvres n'imposent nécessairement un régime nouveau.

Les Communautés des Soeurs du Précieux-Sang et de Saint-Joseph, fondées, la première en 1861, la seconde en 1877, ne restent pas davantage étrangères à l'Hôtel-Dieu. Mère Catherine - Aurélie Caouette a maintes fois visité l'humble maison des pauvres, prié dans sa chapelle, causé avec les hospitalières, et lorsqu'elle va s'offrir à Dieu dans le cloître, elle prie Mère Jauron de l'accompagner

pour l'oblation. Quant à la fondatrice des révérendes Soeurs de Saint-Joseph, si on ne la connaît guère au moment de la fondation de sa Communauté, peu de temps après, atteinte d'une maladie grave, elle vient passer quelques jours à l'Hôtel-Dieu, où les Soeurs Grises lui prodiguent leurs soins et la guérissent, s'édifiant en retour de sa grande vertu.

Et c'est ainsi qu'en servant le même Dieu en des oeuvres identiques ou différentes, les âmes religieuses se rejoignent et s'aident mutuellement à croître en surnaturelle beauté.

✠ ✠ ✠

# Période d'affermissement

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 51 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠



ADMINISTRATION DE MERE MARCHESSAULT  
— CODIFICATION DES REGLES — MORT DE  
MESSIRE E. CREVIER — FONDATION A  
HOLYOKE — FONDATION DES SOEURS DE  
SAINTE-MARTHE PAR UNE TERTIAIRE DE  
L'HOTEL-DIEU, ELEONORE CHARON — TY-  
PHOIDE A S.-HYACINTHE — NOTICE BIO-  
GRAPHIQUE DE MESSIRE CREVIER — IN-  
TRODUCTION DE LA CAUSE DE MERE  
D'YOUVILLE — CINQUANTENAIRE DE VIE  
RELIGIEUSE DE VENEREE MERE JAURON —  
JUBILE D'OR DE MONSEIGNEUR LAROCQUE  
— ADMINISTRATION DE MERE ARCHAM-  
BAULT — EPIDEMIE DE VARIOLE — FON-  
DATION A MANCHESTER — FONDATION  
AUTONOME A NICOLET — MAISON D'HO-  
LYOKE, FERMEE — MORT DE MERE JAU-  
RON — MORT DE MONSEIGNEUR S. RAY-  
MOND — MORT DE MONSEIGNEUR J. LA-  
ROCQUE — DES MERES PINSONNAULT ET  
GUYON, A MONTREAL.

# Mère Marchessault

(1880-1885)

**A** L'ACTIVE, à l'entrepreneante, à l'intrépide Mère Goddu, succède en 1880 Mère Adéline Marchessault. Ame de prière, d'un grand esprit surnaturel et d'une culture distinguée, elle va, au cours de son administration, préparer les voies à une grande oeuvre, c'est-à-dire à la rédaction des Constitutions propres à l'Institut et à leur approbation par le Siège Apostolique. Avec ardeur et ténacité, la bonne Mère se met à l'oeuvre.

La Communauté observe encore et bien fidèlement les règles apportées de Montréal lors de la fondation et toutes les prescriptions qui s'y sont ajoutées depuis; mais la nécessité de codifier tout cela s'impose; Monseigneur Moreau, supérieur ecclésiastique de l'Institut, le constate et le demande. Il aide la supérieure dans ce travail, la conseille, fait lui-même les correspondances nécessaires, soit avec la Communauté-Mère, soit avec les autorités romaines. C'est un saint préoccupé de moyens de sanctification très sûrs et très adaptés à

la vie de ses filles très aimées, et il est touchant de voir de quelle sollicitude il les entoure.

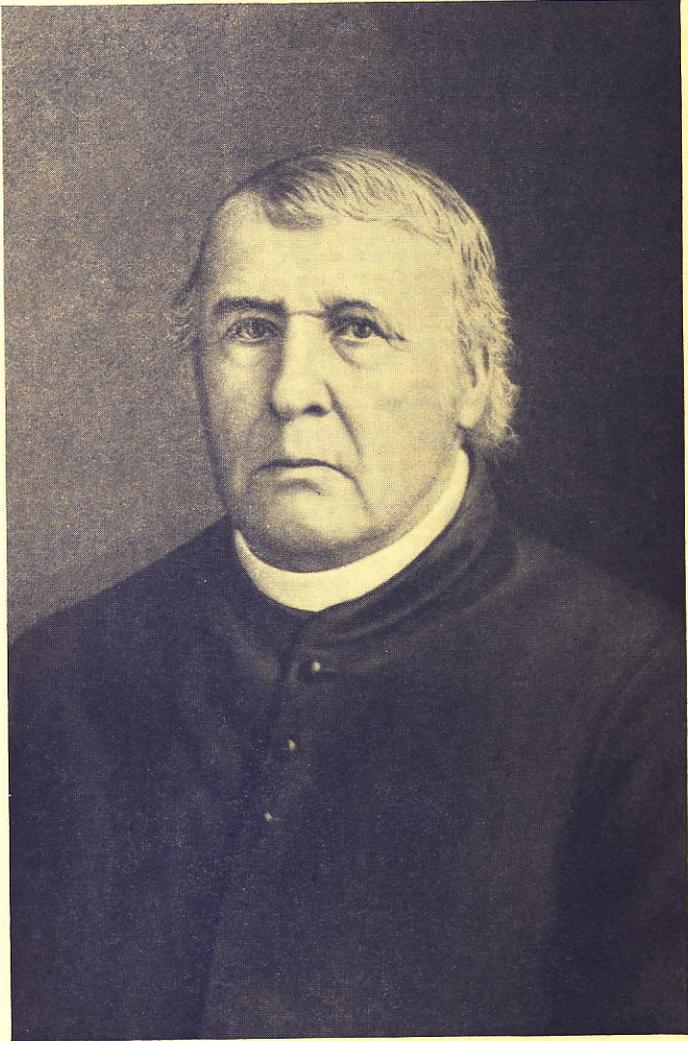
Entre temps la petite famille religieuse pleure la mort de son fondateur, qui s'éteint à l'Hospice Sainte-Croix en 1881. Le deuil qu'il laisse à l'Hôtel-Dieu est immense, car ce père y est vénéré comme un saint. Dans la lettre qui annonce sa mort aux chères soeurs des maisons locales, Mère Marchessault souhaite à ses filles et à toutes celles qui viendront à l'Hôtel-Dieu dans l'avenir, le surnaturel dévouement et la charité qui animaient le bon Messire Crevier.

La bonne Mère reçoit peu après comme venant de la main du Seigneur, une bénédiction d'abord... une croix ensuite. La bénédiction, c'est la fondation d'une maison à Holyoke. Sous la protection de monsieur le curé A.-B. Dufresne, frère du Vicaire Général de Sherbrooke, elle s'ouvre en 1881 sous les plus heureux auspices; 340 enfants attendent les soeurs et, selon toutes apparences, il se fera beau-

coup de bien en cet endroit.

Mais un sacrifice sensible va s'imposer à l'Hôtel-Dieu. Et c'est le départ d'une fervente tertiaire, Eléonore Charon, qui est appelée, en 1883, à fonder la Communauté des Soeurs de Sainte-Marthe, pour le service du séminaire. Plusieurs de ses compagnes vont la rejoindre, avides de partager ses mérites et ses labeurs. Cela désorganise un peu les offices de l'Hôtel-Dieu, mais "la charité n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts; au contraire, elle souffre tout, elle supporte tout"

et elle se réjouit de voir le bien s'opérer. Cette charité va s'exercer d'une façon extraordinaire lorsqu'en 1884 une épidémie de fièvres typhoïdes sévit à Saint-Hyacinthe; des salles entières de l'Hôtel-Dieu sont mises à la disposition des malades. Cela devient insuffisant. La ville construit un lazaret, et les Soeurs Grises vont s'y enfermer avec les contaminés. Sept d'entre elles paient le tribut à la maladie, deux y succombent, mais une fois encore, la vertu douce et virile triomphe de l'épreuve.



*Messire Edouard Crevier,  
Père, Fondateur et bienfaiteur insigne de l'Hôtel-Dieu.*

Père de M<sup>re</sup> Gaudin

J'ai terminé ma  
liste de paroisses, portant une liste  
de souscription qui m'a bien contenté  
Les anciens paroissiens m'ont vu à  
vui plaisir. La souscription n'a pas  
encore été additionnée au total  
de quelques familles qui m'ont de  
mandé quelques jours avant de me faire  
connaître le montant qu'elles destinent  
pour cette bonne œuvre de très grand pres-  
sent - Aussitôt de la semaine  
prochaine je connaîtrai le montant  
suscrit qui permettra de donner notre  
entreprise selon vos vues -  
L'avisier que j'ai en vue desirais recevoir  
immédiatement votre opinion pour faire  
les calculs - Je desirais donc que vous  
veniez à Ste Marie au que vous donniez  
vos instructions à une Sœur de Ste Marie  
Je vous résis à la hâte pour ne pas  
perdre l'oparte de demain matin  
Malgré les autres personnes  
occupations -

Notre très affectionné en J. C.

P. LAMBERT

Ste Marie le 2  
4 Juin 1880 }

# Messire E. Crevier

(1799-1881)

**E**SQUISSEONS ici la belle et grande figure du fondateur de l'Hôtel-Dieu. Au physique, Messire Edouard Crevier est des plus distingués. Sa haute stature, son large front, son regard intelligent et scrutateur, son fin sourire lui composent une physionomie qui inspire à la fois la vénération et la confiance. Au moral, c'est un fort, qui a su dominer sa vivacité naturelle et qui ne sait plus qu'être doux, patient et paisible en toutes occasions. C'est un humble de coeur qui fuit les honneurs, qui aime la pauvreté, qui la pratique en tout. Ses vêtements, sa chambre, l'aménagement de sa maison, tout ce qui l'entoure est si modeste qu'en le voyant on songe tout naturellement à ce que l'on sait du saint Curé d'Ars.

Messire Crevier, c'est encore un pieux et un méditatif. Son église n'a pas d'hôte plus assidu. Entre les heures consacrées à son ministère, on le trouve d'ordinaire au pied du tabernacle, abîmé dans l'adoration ou pleurant, avec la

Mère de Douleurs, sur Jésus crucifié. Et sa prière est puissante sur le coeur de Dieu; elle obtient de ces faveurs qui confinent aux prodiges et qui font comme toucher du doigt l'assistance divine. C'est aussi un apôtre qui ne nourrit qu'une ambition: procurer la gloire de Dieu en lui sauvant des âmes. Eloquent dans la chaire, onctueux au confessionnal, il court volontiers après la brebis perdue et fait presque tout le chemin du retour; il pleure de joie surnaturelle quand il a réconcilié un pécheur avec Dieu.

Mais la vraie pierre de touche de cette âme de prêtre, la source féconde et jaillissante de toutes ses oeuvres, c'est la charité. Messire Crevier connaît toutes les nuances de cette divine vertu: il est généreux; il donne tout ce qu'il a, et quand il n'a plus rien, il mendie pour donner encore. Il est bienveillant; il ne voit que la douleur et le besoin, et c'est pour les soulager, quelles que soient les causes du malheur. Il est magna-

nime; il va plus loin que le pardon, il recherche qui lui a fait tort, lui remet sa dette et le supplie de ne plus offenser Dieu. Il est compatissant, jusqu'à pleurer avec l'orphelin et l'infirme, jusqu'à vivre par choix de la vie du pauvre afin de souffrir avec lui.

Autre Vincent de Paul, il a la passion des misérables; il va vers eux comme d'instinct, et il souhaiterait les garder tous sous son toit. Du moins leur ouvre-t-il deux asiles: l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe et l'Hospice Sainte-Croix de Marieville, maisons pour lesquelles

il multiplie les largesses. Pendant près de cinquante ans, leurs annales enregistrent ses bienfaits cependant que les âmes s'édifient de ses exemples. Aussi, lorsque arrive la mort, les coeurs sont navrés; alors le grand mourant sait encore reconforter ceux qui se désolent de le voir partir, et, leur montrant le ciel, il leur y donne rendez-vous.

Né au Cap-de-la-Madeleine le 5 novembre 1799, prêtre en 1825, Messire Crevier meurt le 22 janvier 1881. Dieu ait son âme en sa sainte garde!

# Piété filiale



TROIS fois au cours de son administration, il est donné à la bonne Mère Marchessault de présider à la magnifique expression de ce sentiment si profondément enraciné au coeur de l'Hôtel-Dieu.

C'est à la Vénérable Mère d'Youville d'abord, qu'elle rend en 1884, au nom de son Institut, un filial hommage de vénération. A Montréal, alors, la confiance envers la fondatrice des Soeurs Grises grandit chaque jour. Monsieur Bonnissant, p.s.s. commence le premier procès informatif en vue d'introduire sa cause de béatification, et Mère Marchessault est appelée à rendre témoignage sur la vie, les vertus et la renommée de sainteté de la pieuse Mère. Avec quel coeur heureux et anxieux à la fois elle se rend à ce tribunal pour y dire d'abord, ce que les Fondatrices de l'Hôtel-Dieu ont tant de fois raconté à leurs soeurs; puis le culte filial qu'on lui garde à Saint-Hyacinthe; l'assistance spirituelle et temporelle qu'elle a

tant de fois accordée à cette petite famille qu'elle a vue à l'avance, semble-t-il, quand elle prédisait à une de ses jeunes parentes qu'elle irait mourir chez les Soeurs Grises. Et la bonne Mère Marchessault peut affirmer que la prophétie s'est réalisée. Madame Stubinger est venue mourir à Saint-Hyacinthe et chez les Soeurs Grises, filles authentiques de sa chère tante. Tout cela se fait avec un indicible bonheur et dans l'espoir de servir la glorification de madame d'Youville.

Cette même année 1884 ramène le 50e anniversaire d'entrée en religion de la vénérée Mère Jauron. Infirme depuis douze ans, incapable de parler et d'agir, la chère malade conserve ses admirables facultés, et vit pleinement son long chemin de croix. Ses forces s'épuisent, hélas! et craignant de la voir s'éteindre avant l'heure du cinquantenaire de sa profession, c'est la date jubilaire de son entrée en religion que l'on célèbre par une fête touchante. Monseigneur Mo-

reau la préside. Monseigneur J. Larocque, témoin des premiers jours de la fondation est là, infirme lui-même et vieillissant. De sa cellule de malade, la vénérée Mère a été transportée à la salle de communauté. La sérénité rayonne de tout son être. Elle écoute Mère Marchessault rappeler avec onction tout ce qu'elle a fait et souffert pour le cher Hôtel-Dieu. Elle entend le chef du diocèse la remercier de son labeur, de ses exemples, et recommander à la Communauté de l'entourer de tendresse et de vénération. Elle voit l'émotion de Monseigneur de Germanicopolis lorsqu'il évoque les souvenirs des temps héroïques qu'ils ont vécus tous deux et qui semblent déjà loin. Elle voit les larmes de ses soeurs, touchées de cette ma-

nifestation de religieuse sympathie. Et pourtant, la vénérable paralytique, elle, reste calme, digne et grande dans la joie comme dans l'épreuve. "Que ne pouvez-vous parler, vénérée Mère!" s'écrie Monseigneur Moreau en clôturant la séance. Et Monseigneur Larocque lui répond: "Son attitude, Monseigneur, est déjà une très éloquente parole."

En mars 1885, ce dernier prélat célèbre lui-même ses noces d'or sacerdotales. Se souvenant des trésors sans prix que l'Hôtel-Dieu doit à sa direction et à son enseignement spirituels, Mère Marchessault lui porte les félicitations et les voeux de l'Institut et l'assure que son souvenir s'y perpétuera d'âge en âge, et à jamais.

# Mère Archambault

(1885-1895)

**A** L'AUTOMNE de 1885, alors que le fléau de la variole envahit Saint-Hyacinthe, Mère Marchessault se voit au terme de son mandat comme supérieure. La bonne Mère n'a pu recueillir le fruit de son oeuvre : la refonte des Constitutions est encore à l'étude, mais ce travail apparaît nécessaire et urgent à tous les esprits, et des prières incessantes attirent sur cette oeuvre les lumières surnaturelles qu'elle devra refléter.

C'est avec allégresse que Mère Marchessault transmet à Mère Odile Archambault la garde et la défense de l'Institut. Ame prudente, religieuse exemplaire, économe avertie, cette dernière est vraiment la femme de l'heure, celle qui va souffrir, lutter et triompher de tant d'obstacles, dans le calme et la douceur d'un coeur tout à Dieu, et tout dévoué à la gloire de son nom. La terrible épidémie qui sévit un peu partout dans la province s'annonce à Saint-Hyacinthe dès le début de son administration. La population,

effrayée, a recours à des moyens de prévention. Un hôpital civique est hâtivement construit; les Soeurs Grises acceptent à l'avance d'aller y prodiguer leur dévouement. C'est la Maison Saint-Benoît. L'Hôtel-Dieu a déjà un lazaret pour ses propres besoins; c'est la Maison Saint-Isidore. Hélas! elles seront bientôt insuffisantes tant les malades vont se faire nombreux. Les premiers cas sont violents: en deux ou trois jours, la mort terrasse ses victimes et d'une façon si affreuse qu'il faut se hâter de les inhumer sans même procéder à l'ensevelissement. La contagion pénètre à l'Hôtel-Dieu. Enfants, tertiaires, novices, religieuses professes sont atteints. Tous les travaux qui ne sont pas d'absolue nécessité sont suspendus afin que plus de soeurs soient disponibles pour soigner les malades. Une seule religieuse succombe, mais 16 orphelins et orphelines de tous âges ne peuvent triompher du terrible mal. L'Hôtel-Dieu est séquestré . . . et quel courage il faut pour

soutenir la confiance de tout le peuple qui l'habite! Mère Archambault s'y emploie, secondée d'ailleurs par les médecins, et surtout par Monseigneur Moreau et par monsieur l'abbé P. Larocque, curé à la cathédrale. En quatre mois, 133 variolés viennent se faire traiter dans les deux maisons désignées plus haut, et 24 y succombent.

De ce nombre se trouve le révérend Père H.-A. Gadbois, o.p., curé à Notre-Dame. Depuis 1873, les Dominicains sont à Saint-Hyacinthe. Que de services d'ordre spirituel n'ont-ils pas rendus, soit

à l'Hôtel-Dieu, soit à la Métairie Saint-Joseph! Les Soeurs Grises saisissent toutes les occasions possibles de leur en témoigner reconnaissance; aussi avec quel coeur reçoivent-elles le Père Curé malade! Elles le logent à leur Maison Saint-Isidore, le soignent avec zèle, mais en vain; la mort va coucher prématurément dans la tombe ce bon ouvrier du Seigneur.

C'est au milieu de ces jours de douleurs et d'angoisses, que s'établit la mission de Manchester, laquelle avait été acceptée et préparée par Mère Marchessault.

# Sous le pressoir



L'ADMINISTRATION de Mère Archambault s'ouvre dans les larmes. Mais si l'épreuve est dure, elle est noble aussi et Dieu juge l'Hôtel-Dieu digne d'en être honoré. Il lui demande à cette heure sacrifice sur sacrifice.

"Il est des joies qui ressemblent d'abord à des peines..." Cette parole est confirmée dans la fondation de l'Hôtel-Dieu de Nicolet qui doit devenir une des gloires du diocèse voisin, et qui est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Mais en 1885, lorsque Monseigneur Gravel vient à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe demander quatre Soeurs Grises pour fonder dans sa petite ville épiscopale une maison autonome, une souffrance et un malaise étranges agitent tous les coeurs. Pourtant les maisons précédemment érigées furent acceptées avec joie et générosité? C'est qu'il y entre, cette fois, un élément de séparation. Ce n'est plus une efflorescence, mais une semence. Dieu le veut, cependant... c'est l'avis des supérieurs ma-

jeurs. Mère Archambault, la toute première, s'incline avec foi et sérénité devant cette expression de la volonté divine et les quatre chères soeurs qui s'éloignent pour ne plus revenir, sont enveloppées, jusqu'à la dernière heure, de sa meilleure tendresse.

Peu de temps après, la maison de Holyoke, fondée en 1881 et qui n'a donné, jusqu'à date, que des consolations, perd son fondateur et protecteur en la personne de monsieur l'abbé André Dufresne. L'oeuvre que les Soeurs Grises poursuivent en sa paroisse ne lui survivra pas. Moins de deux mois après la mort du vénéré curé, les 8 soeurs de la mission doivent revenir à l'Hôtel-Dieu, laissant aux religieuses de Sainte-Anne le millier d'enfants qu'elles instruisent depuis 7 ans.

La mort a aussi des coups à porter; celui, par exemple, qui ravit à l'Hôtel-Dieu, au soir de 1886, cette relique vivante qu'est la vénérée Mère Jauron. Après quatorze années de souffrances et d'inaction,

digne couronnement d'une carrière débordante de dévouement, cette grande vie s'achève. Et quand, le 3 janvier 1887, le cercueil de la très humble Mère est enfermé dans le caveau de la chère fondation, c'est une étape de la vie de l'Hôtel-Dieu qui se clôt, la vaillante étape des commencements, de la lutte pour la vie, et des essais pour une croissance toujours plus généreuse.

Cette année 1887 voit à son tour disparaître deux âmes soeurs, deux saints prêtres qui ont beaucoup aimé l'Hôtel-Dieu, et n'ont pas cessé de lui faire du bien. Ce sont les fondateurs de la Communauté des Soeurs du Précieux-Sang. Monseigneur S. Raymond est d'abord subitement frappé sous les yeux de son incomparable ami,

Monseigneur J. Larocque. (3 juillet 1887). Ce dernier ne lui survit que de quelques mois et expire à son tour, (18 novembre 1887) assisté par une de ses nièces, soeur Larocque, soeur grise de Saint-Hyacinthe.

Dans les années qui suivent, les dernières survivantes des quatre Fondatrices de l'Hôtel-Dieu, sont, elles aussi, appelées à recevoir leur récompense. Les soeurs Guyon et Pinsonnault, toujours chères à la Communauté de Saint-Hyacinthe, s'éteignent à leur berceau religieux et reposent côte à côte au caveau de l'Hôpital Général de Montréal, unies dans l'attente de la glorieuse survivance comme elles le furent ici-bas dans le labeur et l'épreuve.

✠ ✠ ✠

# L'essor

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 63 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠



MONSIEUR CHAFFERS, CHAPELAIN — SES  
OEUVRES — CINQUANTENAIRE DE LA FON-  
DATION — MERE D'YOUVILLE DECLAREE  
VENERABLE — BREF LAUDATIF DE ROME  
A LA COMMUNAUTE — JUBILE SACERDO-  
TAL DE LEON XIII — SACRE DE MONSEI-  
GNEUR M. DECELLES, — DE MONSEIGNEUR  
P. LAROCQUE — OUVERTURE DU JUVENAT  
— LES PREMIERS JUBILES D'OR DES  
SOEURS — ADMINISTRATION DE MERE  
SAINTE-MARTHE — APPROBATION DEFINI-  
TIVE DES CONSTITUTIONS — JUBILE SA-  
CERDOTAL DE MONSEIGNEUR MOREAU —  
UN CIMETIERE — INCENDIE DE LA METAI-  
RIE SAINT-JOSEPH — CONSTRUCTION DE  
LA METAIRIE SAINT-JOSEPH — ADMINIS-  
TRATION DE MERE CARPENTIER — FONDA-  
TION DE L'HOPITAL SAINT-CHARLES —  
MORT DE MONSEIGNEUR MOREAU — SE-  
COND INCENDIE A SAINT-HYACINTHE —  
MORT DE MONSEIGNEUR M. DECELLES —  
FONDATION A MANCHESTER, A BERLIN —  
ADMINISTRATION DE MERE DAVIGNON —  
RENOVATION LITURGIQUE — NOTICE BIO-  
GRAPHIQUE DE MONSIEUR CHAFFERS —  
UN REFUGE POUR LES ANORMAUX — UNE  
CRECHE ET UN NOUVEL HOPITAL A SHER-  
BROOKE.

# “Avance au large”



EN voyant la croix marquer son oeuvre, Mère Archambault se réjouit surnaturellement, car c'est le signe divin de tout ce qui dure. Déjà le geste austère se change en bénédiction, et l'Hôtel-Dieu reçoit l'assistance d'un incomparable artisan, dans la personne de monsieur James Chaffers qui en devient l'aumônier en 1889.

La question des Constitutions est plus que jamais d'actualité. Les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe ont espéré pendant quelque temps pouvoir suivre la Règle des Soeurs Grises de Montréal que le Saint-Siège vient d'approuver. Mais les démarches faites dans ce sens n'obtiennent pas le résultat désiré. Il faut une rédaction qui soit propre à l'Institut, encore qu'elle demeure calquée sur celle de la maison d'origine. Mais qui va se charger de ce travail extrêmement délicat et difficile? De l'avis même de Monseigneur Moreau, ce sera le nouveau chapelain, monsieur Chaffers. A la demande unanime des membres d'un Chapitre

Général extraordinaire, l'excellent prêtre, doué d'une sagesse et d'une intelligence peu communes, aborde la tâche. Monsieur Collin, p.s.s. homme éminent en science canonique, est par lui souvent consulté; et quand la rédaction lui semble achevée, il fait convoquer les administratrices afin qu'elles puissent à loisir l'étudier et la discuter à fond. Il entreprend ensuite de faire agréer ces nouvelles Constitutions par le Siège Apostolique, car c'est le désir de Monseigneur Moreau que la Congrégation devienne de juridiction romaine. C'est un gage de stabilité et de survivance dont il veut la voir bénéficier.

En attendant la réponse de Rome, monsieur Chaffers va pourvoir à d'autres besoins très urgents. En 1890, l'Hôtel-Dieu s'est agrandi d'une aile nouvelle, destinée aux orphelins. Pour ces enfants placés dans des conditions anormales d'éducation, il dresse un règlement à la fois souple et précis, et pour leurs hospitalières, un

directoire des plus précieux au point de vue pédagogique. Pour les pauvres, il entreprend un résumé de l'Appendice au Rituel, et il prépare aux novices un catéchisme des voeux.

Et c'est dans ce bel essor vers le mieux que se célèbre le cinquantième de la fondation. Monseigneur Moreau veut que les fêtes aient lieu dans son église-cathédrale, et Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal, pontifie à la messe d'action de grâces. Monsieur A. O'Donnell, curé à Saint-Denis-sur-Richelieu, donne

le sermon de circonstance, et presque tout le clergé du diocèse se réunit ensuite à l'Hôtel-Dieu, qui reconnaît en chacun de ces messieurs autant de bienfaiteurs.

Après 50 ans d'existence, l'Institut compte 11 maisons et 174 soeurs professes. Le seul Hôtel-Dieu hospitalise 231 personnes, vieillards, pensionnaires ou orphelins. La très pauvre maison de bois qui abritait la fondation a fait place à un édifice où les oeuvres s'épanouissent à l'aise. C'est le triomphe discret et bienfaisant de la charité.

# Heures d'allégresse



LES fêtes du cinquantenaire ouvrent une période de jours heureux, lesquels couronnent à la manière divine des années de souffrances et de labeur. Ces bonheurs s'échelonnent au cours du second terme d'administration de Mère Archambault, soit de 1890 à 1895.

C'est de Rome que viennent presque tous ces motifs d'allégresse. La première bonne nouvelle date de 1891, et elle apporte une grande joie aux Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe comme à celles de Montréal: Madame d'Youville, leur fondatrice, est déclarée vénérable, sa cause est introduite en cour ecclésiastique et c'est sous le nom de "femme forte" qu'elle est désignée à la vénération des peuples. Durant trois jours, l'action de grâces monte incessante dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu, où, par un privilège dû à la bienveillance du vénérable Ordinaire, le Saint Sacrement est exposé tout ce temps.

La deuxième béatitude émane du bref laudatif que reçoit la Com-

munauté en 1892. Enfin, ses Constitutions sont examinées, revisées et approuvées pour trois ans, et le Cardinal Préfet de la Congrégation des Religieux, félicitant l'Institut de l'obtention de l'approbation apostolique, "lui remet sa Règle, corrigée et modifiée par les mains de la sainte Eglise, et fait des vœux pour que cette congrégation fleurisse de plus en plus dans l'observance régulière et dans toutes les vertus religieuses."

Pour être moins intimes, les joies de 1893 ne sont pas sans douceur. Le grand pape Léon XIII célèbre cette année-là son jubilé sacerdotal, et reconnaissantes des grandes faveurs qui leur sont venues par ce saint Pontife, les Soeurs Grises de l'Hôtel-Dieu font leurs, ses profondes actions de grâces. N'est-il pas, pour elles, le **Pape de l'Approbation?** et son souvenir doit être à jamais dans tous les coeurs.

Au cours de cette même année, cette autorité souveraine désigne à l'épiscopat deux prêtres déjà tout dévoués à l'Hôtel-Dieu. C'est d'a-

bord Monseigneur M. Decelles que le Saint-Siège donne comme coadjuteur à Monseigneur Moreau. L'ami, le bienfaiteur devient un père, et la joie surabonde à l'Hôtel-Dieu. Vers la fin de l'année, c'est monsieur le curé de la cathédrale, l'abbé P. Larocque qui est appelé à devenir le deuxième évêque de Sherbrooke. L'Hôtel-Dieu perd alors l'infatigable dévouement de cet homme de Dieu, mais il conserve toute sa bienveillance, sentiment qu'il saura, à l'occasion, admirablement témoigner aux Soeurs Grises de son diocèse.

En 1893, une oeuvre riche de promesses, destinée qu'elle est à préparer des sujets pour le noviciat, est aussi mise sur pied à l'Hôtel-Dieu; c'est celle du Juvénat. Il

faut, de toute nécessité, travailler au recrutement des postulantes; l'Institut grandit sans cesse. Une maison nouvelle est encore acceptée à Lewiston: un orphelinat pour garçonnets qu'en l'honneur de l'évêque de Portland l'on désigne du nom d'Asile Healy.

Enfin, la bénédiction des longues vies est accordée à l'Hôtel-Dieu; c'est en 1893, que le poème des jubilés d'or de vie religieuse commence à s'écrire. Mère Marie et Mère Goddu en composent les premières strophes; soeur Dupuy ajoute la sienne en 1895; et ce sont, chaque fois, des solennités qui font du bien, tant au dedans qu'au dehors de cette maison que la divine Providence continue de protéger et de soutenir.

# Mère Sainte-Marthe

(1895-1900)

LE 10 octobre 1895, Mère Archambault cède l'administration de la Communauté à Mère Domithilde Ducharme, dite Sainte-Marthe. C'est la huitième supérieure de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Le courage et la force la caractérisent. Orpheline dès l'enfance, elle se réclame de la protection de monsieur le curé J. Crevier, frère du fondateur de l'Hôtel-Dieu. C'est dire qu'elle a de bonne heure appris à connaître cette maison, à en aimer l'esprit et les oeuvres. Elle se dévoue à son bonheur avec une ardeur inlassable depuis 21 ans, lorsque l'autorité lui est conférée.

Le bon Dieu lui rompt d'abord le pain délicieux de la joie et des bénédictions. Les démarches qu'elle entreprend pour obtenir l'approbation définitive des Constitutions sont couronnées de succès. En 1895, le précieux Décret qui l'annonce lui est adressé. La règle est alors imprimée, et lorsque le 21 décembre 1897, Monseigneur Moreau remet à chaque religieuse de

l'Hôtel-Dieu le code de loi qui détermine le secret de sa sanctification, Mère Sainte-Marthe vit un des plus beaux jours de son supériorat.

Le vénérable Ordinaire de Saint-Hyacinthe vient d'être lui-même cause de joie pour tout son diocèse. Le 19 décembre 1896 a marqué en effet le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de Monseigneur Moreau. Partout, il a été fêté, acclamé et glorifié. Les plus déshérités de sa grande famille diocésaine, les hospitalisés de l'Hôtel-Dieu, ont eu leurs moments d'allégresse et d'action de grâces. Fête inoubliable, fête touchante au plus haut point! vraiment digne de celui qui a été l'appui, le conseiller et le bienfaiteur de l'Institut pendant presque toute cette période de 50 ans.

Pour être plus humble, le jubilé d'or d'une quatrième ancienne, soeur Normand, apporte son pur rayon de bonheur. Puis c'est un prince de l'Eglise, Monseigneur Merry del Val, délégué apostolique au Canada, qui visite Saint-

Hyacinthe et s'arrête à l'Hôtel-Dieu. Il y laisse une ineffaçable impression de dignité et de noblesse ecclésiastiques. Plus tard, l'évêque revêtu de la pourpre cardinalice, deviendra le protecteur apostolique de cet Institut qu'il bénit avec tant de bienveillance en 1897.

En ces dernières années cependant, l'expansion de la Communauté subit un ralentissement qui peut étonner, mais qui s'explique facilement: des épidémies diverses: influenza, fièvres, ont ravi à la Communauté 67 soeurs professes

en moins de 10 ans; d'autre part, les maisons déjà fondées croissent rapidement et réclament des ouvrières plus nombreuses. Les sujets nouveaux suffisent à peine à combler les brèches faites par la mort et à satisfaire aux besoins des maisons déjà existantes. Mère Sainte-Marthe doit mortifier son ardeur conquérante et remettre à plus tard les belles fondations qui s'offrent en promettant beaucoup de bien à faire et une grande charité à déployer.

# Labeurs et douleurs



DEPUIS sa fondation, l'Hôtel-Dieu jouit du privilège de garder dans sa crypte les corps des religieuses décédées et ceux de quelques-uns de ses bienfaiteurs. Mais en 1896, le Bureau d'Hygiène s'insurge contre cette pratique et impose à la Communauté l'ouverture d'un cimetière. Un endroit élevé et facilement accessible est choisi sur la terre de la Métairie Saint-Joseph, et à l'automne de 1897, munie de l'autorisation civile et ecclésiastique, Mère Sainte-Marthe fait lever les corps qui reposent au caveau de l'Hôtel-Dieu. Ils sont au nombre de 102. Celui de Monseigneur Charles Larocque est définitivement inhumé dans la crypte de l'église-cathédrale; les autres sont conduits au nouveau cimetière récemment béni et où les attend depuis quelques mois la chère Mère Goddu décédée en cette même année. Car ce doit être une des grandes douleurs de Mère Sainte-Marthe de fermer les yeux à trois ex-supérieures générales, les Mères Goddu, Marie et Marches-

sault. Ouvrières de la première heure, entourées de vénération et de tendresse à l'Hôtel-Dieu, dont elles incarnent en quelque sorte tout le passé, ces chères Mères ne peuvent disparaître sans créer de bien grands deuils et sans faire saigner tous les coeurs.

Mais ce sont là d'inévitables épreuves. Il n'en est pas ainsi de celle qui s'abat sur la Communauté dans la nuit du 15 au 16 mai 1898, alors qu'un incendie ruine totalement la résidence de la Métairie Saint-Joseph. Douleur inexprimable! douze personnes, dont trois religieuses, périssent dans les flammes. Plusieurs autres sont amenées à l'Hôtel-Dieu, brûlées ou blessées. Au lendemain de cette nuit douloureuse, on fouille les décombres pour retrouver les cadavres des victimes, et l'on constate que la ruine de la résidence est complète. Elle est estimée à \$60,000.00. Quelques jours plus tard, l'inhumation de toutes les personnes qui ont péri dans les flammes a lieu au cimetière de la

communauté. Et l'on dit qu'après avoir accompli ce douloureux devoir, les Soeurs, l'âme brisée et le coeur défaillant, se réunissent comme instinctivement sur la fosse de la bonne Mère Goddu. Du haut du ciel, où elle voit leur détresse, n'aura-t-elle pas pitié de ses filles ?

Ce moment de défaillance est court. Une entreprise nécessaire et redoutée tout à la fois : la construction d'une aile nouvelle à l'Hôtel-Dieu, a été courageusement commencée par Mère Sainte-Marthe. La première pierre fut posée le 8 mai 1897, mais le travail doit se poursuivre et il sert de dérivatif à la peine. Au cours de 1898, les divers ateliers peuvent être ins-

tallés à la Maison Saint-Joseph, et le bazar se tient dans la salle qui lui sera désormais consacrée.

Ces activités et ces soucis font trêve pendant quelques instants pour la visite d'un nouvel envoyé du Pape, Monseigneur D. Falconio, lequel s'arrête longuement à l'Hôtel-Dieu en 1899. Fils de saint François, ami de la sainte pauvreté, c'est avec une bienveillance ineffable qu'il parcourt l'asile du pauvre, bénissant chacun de ceux qui y souffrent, allant consoler jusqu'aux malades des infirmeries, portant partout, au nom du Pape, la plus reconfortante des bénédictions.

# Mère Carpentier

(1900-1905)

C'EST une douce et pacifique figure que celle de la neuvième supérieure générale de l'Hôtel-Dieu, Mère Dina Carpentier, élue le 1er octobre 1900. Elle doit gouverner à une époque particulièrement difficile; l'Hôtel-Dieu est un peu comme ces adolescents qui ont grandi trop tôt, et dont il faut contenir les ardeurs, pour les empêcher de s'étioler à jamais. Conserver les maisons déjà fondées, pourvoir à leurs besoins quant aux sujets et quant aux oeuvres, c'est ce à quoi va se dépenser, suavement mais fermement, la vertueuse Mère.

Avec le vaste local qu'il occupe depuis 1890, l'Orphelinat a pris une belle extension; il devient nécessaire en 1900 de confier son administration intime à une directrice qui aura sur les salles et les classes une autorité générale; c'est à soeur Davignon qu'échoit ce rôle de première importance. Depuis 1895, la Communauté est en possession de l'ancienne église-cathédrale, vendue en 1880 à monsieur

Eusèbe Brodeur qui y établit une facture d'orgues. C'est une grande maison en briques qui longe la rue Sainte-Anne jusqu'à la rue Des-saulles. Les Soeurs Grises la divisent d'abord en logis qu'elles essaient de louer; puis elles la transforment en maison de pension et en retraite pour ecclésiastiques. Mais une oeuvre nouvelle s'impose à la Communauté. A Lewiston, à Sherbrooke, à Manchester, des hôpitaux se sont ouverts depuis quelques années. Au début, médecins et malades se sont contentés de la bonne volonté des hospitalières pour les soins à donner ou à recevoir; aujourd'hui, ils exigent davantage et il devient nécessaire de préparer à la Maison Mère des gardes-malades compétentes. Ce projet ne peut se réaliser qu'avec un hôpital à proximité. La maison Brodeur que l'on appelle maison Saint-Antoine est affectée à cette destination, et le 9 septembre 1901, un cours de gardes-malades s'ouvre à la Maison Mère; soeur Sainte-Rose-de-Lima (Davignon)

prend la direction des études et 24 religieuses les suivent avec entrain et assiduité.

Entre temps, une grande joie, trop tôt suivie d'un grand deuil, émeut tous les coeurs à l'Hôtel-Dieu. En janvier 1901, Monseigneur Moreau célèbre son jubilé d'argent épiscopal, et cette fois encore le filial hommage des pauvres et de leurs servantes lui est bien sensible. Le vieil évêque, hélas! chante alors son Nunc Dimittis; quatre mois plus tard, il s'éteint doucement en sa maison

épiscopale, et le nom de ce Père saint et vénéré va s'ajouter à la liste déjà longue de ceux que les Soeurs Grises ne doivent jamais oublier.

A la fin de 1901, une nouvelle épidémie de variole vient réveiller toutes les appréhensions que cette maladie a causées en 1885. Mais, grâce à Dieu, les cas sont bénins et des 220 malades que les Soeurs reçoivent et soignent à l'Hôpital Civique, deux seulement succombent à la maladie.

# Au fil des heures



DEPUIS que les Soeurs Grises ont reçu de Rome le bref de louanges, elles ont un protecteur auprès du Siège Apostolique; c'est le Cardinal Ledokowski, dont le dévouement s'est affirmé en maintes circonstances. L'approbation définitive des Constitutions et le règlement de questions épineuses ont trouvé en lui l'homme habile et prudent, capable de faire triompher la justice et le droit. En septembre 1902, le Seigneur rappelle à lui son bon serviteur et l'Hôtel-Dieu reconnaissant lui fait très large part des suffrages de la Communauté. Cette perte sensible ne précède que de quelques mois la mort du grand Pape Léon XIII, tant admiré et tant vénéré. La nouvelle de ce deuil universel arrive au lendemain du jour où les Soeurs ont écouté avec émotion Monseigneur E. Gravel, premier évêque de Nicolet, raconter sa dernière audience chez le Saint-Père. "J'ai 94 ans, disait le Pape, il y a à peine quelques semaines, et je ne songe pas à partir; je veux travailler

encore". Vaillant et généreux, l'illustre Pontife souriait alors à son écrasant labeur. Soldat de la vérité, il meurt sur la brèche et son vertueux courage enseigne encore par delà la mort.

Cette leçon d'inaltérable sérénité arrive opportunément à Saint-Hyacinthe où le feu vient de causer de désastreux ravages. De nouveau, tout un quartier de la ville a été détruit; 2,000 personnes sont sans abri et la charité suffit à peine à dire les mots qui réconfortent, à poser les gestes qui apaisent. L'Hôtel-Dieu reçoit pour sa part les malades et les vieillards, soit 43 personnes en quelques heures, tout en regrettant de ne pouvoir faire davantage, la maison étant remplie au maximum.

Sur les couleurs sombres de ces divers événements les jubilés d'or de quelques soeurs anciennes viennent jeter quelques rayons joyeux, mais mieux encore le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception rassérène les esprits et les coeurs. La

dévotion à Notre Dame de Lourdes est en grand honneur à l'Hôtel-Dieu, et la date du 8 décembre 1904 donne lieu à d'extraordinaires démonstrations. Après une journée entière de prières et de louanges, le soir, toute la maison s'illumine et de partout, du clocher, de la niche et des fenêtres, les hommages à la Vierge toute belle s'écrivent en lettres de feu. Cette solennité clôture l'année jubilaire accordée par Pie X à l'occasion de son avènement au Souverain Pontificat.

Après cette halte radieuse, la vie coutumière reprend ses droits; elle s'attriste bientôt, hélas! pour pleurer la mort de l'évêque diocésain, Monseigneur M. Decelles. De nouveau, l'Hôtel-Dieu perd un pro-

tecteur et un bienfaiteur, et au registre de la gratitude s'inscrit un nom inoubliable.

Le règne de Mère Carpentier s'achève. Plusieurs fois déjà la bonne Mère a dû refuser quelque fondation, les ouvrières sont si peu nombreuses au service du pauvre. Il lui faut tout de même compter sur la Providence, et devant la manifestation évidente de la volonté divine, un orphelinat est accepté à Manchester, et un hôpital à Berlin, N. H. Après ce geste de sur-naturelle confiance que le Seigneur va bénir magnifiquement, la chère Mère remet à d'autres mains la conduite de l'Institut que sa prudence a su garder et sa vertu, édifier.

# Mère Davignon

(1905-1910)

AU début d'octobre 1905, l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe salue en Mère Davignon sa dixième supérieure générale. Nous entrons dans la période contemporaine. En conséquence, gardant un silence discret et déférent sur les personnes, nous insisterons désormais sur leurs oeuvres. Ne sont-elles pas d'ailleurs la meilleure comme la plus décisive des louanges ?

L'administration présente qui s'étend de 1905 à 1910 est marquée d'une forte empreinte liturgique, ce qui suppose une rénovation dans plusieurs domaines. Pie X a remplacé Léon XIII et après la lumière, voici la chaleur : c'est l'heure des grands décrets sur la communion fréquente, sur l'admission des enfants à la table sainte ; c'est la publication du *Motu proprio* et la réforme du chant sacré. Tout cela trouve un fidèle écho à l'Hôtel-Dieu. Saintement avides, les âmes s'alimentent quotidiennement de l'Eucharistie ; les petits orphelins et orphelines sont

soigneusement préparés à la première communion ; le chant de Solesmes commence dès cette heure à s'introduire dans les cérémonies religieuses ; aux grandes fêtes, il arrive que tout le peuple est invité à chanter, et l'on s'y prête avec bonheur sinon avec grand succès ; il fait si bon se dire que l'on répond aux désirs du Père commun de l'Eglise ! La prononciation romaine du latin devient aussi en vogue quoique cela demande de l'étude, des efforts et des sacrifices. Tout un aspect de la vie religieuse prend ainsi un cachet liturgique, et la grande discipline de l'Eglise élargit les horizons des âmes.

Tout cela s'exécute sous le regard vigilant et bienveillant de Monseigneur Bernard, celui de qui on pourra dire "qu'il était l'homme ecclésiastique par excellence". Elu le 9 décembre 1905, sacré le 15 février 1906, le nouvel évêque ne peut que demeurer ce qu'il fut toujours pour l'Hôtel-Dieu : un ami des bons et surtout des mauvais

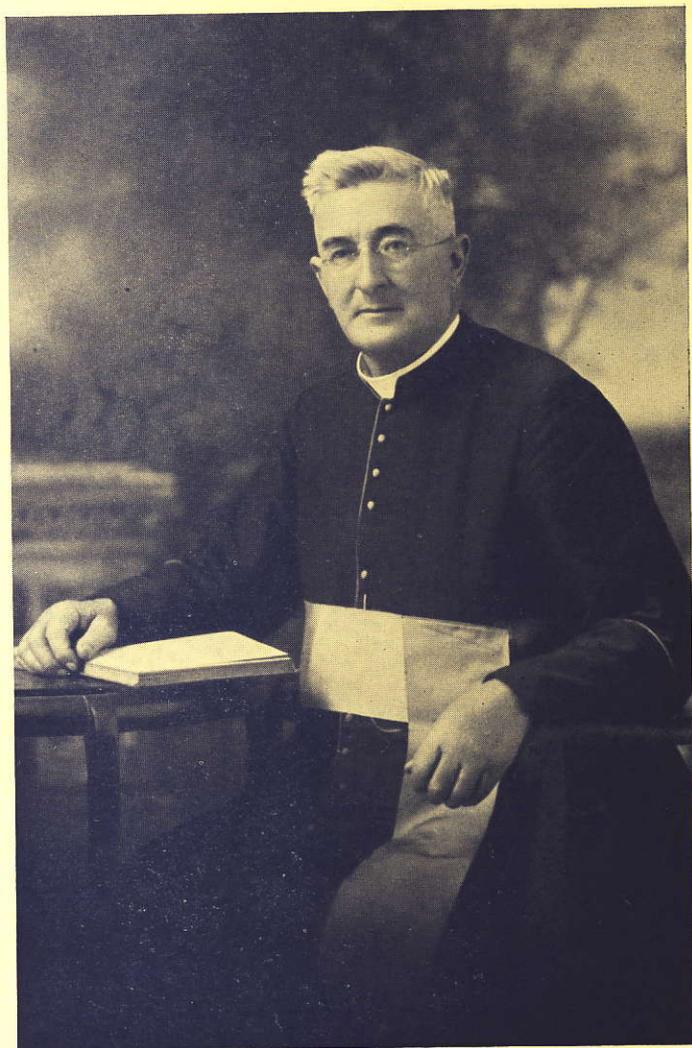
jours. Il préside les solennités familiales: professions, grandes fêtes de communauté, jubilés. Ces derniers reviennent presque chaque année et citent à l'honneur quelques vénérées anciennes. La couronne des cheveux blancs, même si le voile monastique la dérobe au regard, se pose, glorieuse, sur le front de Mère Archambault, des soeurs Côté, Bernard, Dubé et Charbonneau. Et le Père de la grande famille diocésaine sait en relever le mérite et la valeur par des éloges aussi justes que modérés.

L'oeuvre de l'éducation à l'Orphelinat jouit aussi à cette heure d'un essor des plus consolants. Cette oeuvre chère entre toutes à la Supérieure, est aussi assidûment

encouragée par l'assistant-chaplain du temps, monsieur l'abbé Henri Béland. Visiter les classes, préparer les concours mensuels, présider les examens et s'ingénier à récompenser les efforts et les succès d'une façon un peu extraordinaire, afin de les faire apprécier, telle est l'oeuvre de cet apôtre du bien. Il continue ce qu'a très bien commencé monsieur Chaffers que l'obéissance appelle à la cure de Saint-Liboire au commencement de l'année 1907. Mais à ce dernier, il faut plus qu'une simple mention pour rendre hommage à son mérite; c'est toute une page qui lui est due, et c'est la reconnaissance et la justice qui doivent l'écrire.



Domenico Card. Jorio  
Protettore



*Monsieur le chanoine James Chaffers*  
*Chaplain à l'Hôtel-Dieu de 1889 à 1907.*

# Plus que Père



LES pages précédentes ont signalé occasionnellement les travaux entrepris par ce prêtre au dévouement incomparable, qui devient aumônier de l'Hôtel-Dieu en 1889 et qui le demeure jusqu'en 1907. Pendant ces dix-huit années, monsieur J. Chaffers est d'abord le père et le maître des âmes que l'obéissance lui confie. Il les éclaire et les exhorte; il les forge, les arme de foi, d'abnégation et de zèle. Il édifie des temples vivants, et Dieu sait avec quelle sagesse! Cela suffirait à immortaliser sa mémoire à l'Hôtel-Dieu.

Mais certains apôtres ont le talent de se dédoubler en quelque sorte, et de faire produire à leur vie un rendement magnifique. Monsieur Chaffers arrive à l'Hôtel-Dieu au moment précis où la Communauté, en pleine évolution, a besoin de lumière, de soutien et de guide. Homme prudent autant que zélé, monsieur Chaffers ne s'impose jamais; mais d'autre part, il ne refuse aucune des tâches qui

lui sont demandées ou proposées. On l'a vu dresser des lois et des règlements, tant pour la Communauté que pour les oeuvres: Constitutions, coutumier, catéchisme des vœux, manuel de gardes-malades pour la Communauté, directoire et règlement pour l'Orphelinat; règlement du Juvénat, résumé de l'Appendice au Rituel pour les pauvres. Ces travaux qui lui coûtent tant de fatigues et de recherches, il les abandonne à l'examen consciencieux, soit des canonistes du temps pour ce qui regarde les Règles; soit des autorités de la maison pour ce qui regarde les oeuvres de la Communauté. Il sert, il ne gouverne pas, et jamais il ne l'oublie.

L'aumônier s'est doublé d'un législateur; il se révèle encore éducateur émérite, au coeur pétri de charité et de condescendance pour les enfants. Il encourage l'étude, mais aussi le travail manuel. Patient, ingénieux, observateur, il aide, encourage, stimule l'enfance,

et comme le père de la famille, il donne le goût et le sens du travail.

Ces oeuvres n'épuisent pas ses activités; on le voit au besoin se faire menuisier, électricien, chimiste même, pour épargner à la maison des frais d'installation ou des recherches onéreuses. Avec la même libéralité, il communique ses petits secrets afin que ses services se perpétuent.

Aux jours de fête, il accepte les hommages de reconnaissance et d'estime, mais on le sent détaché, élevé au-dessus de ces pauvres louanges terrestres, poursuivant un but tout surnaturel et tout divin. Après dix-huit ans, fatigué de cet incessant labeur, il quitte l'Hôtel-Dieu, mais ne s'en désintéresse pas. En maintes occasions, il

se révèle l'indéfectible ami de toujours. L'heure du grand incendie va venir; il s'inquiète sur-le-champ des effets du malheur; le premier train l'amènera à Saint-Hyacinthe et sa main généreuse offrira \$1,000.00 pour parer aux plus pressants besoins.

Il fait le bien dans le ministère paroissial, et quand arrive la mort, le 25 février 1928, il la reçoit en pleine lucidité et avec une sérénité étonnante. C'est la paix du bon ouvrier qui a loyalement servi le meilleur des maîtres.

Il fait à l'Hôtel-Dieu l'honneur de lui confier sa dépouille mortelle et c'est dans le cimetière de la Communauté qu'il repose en attendant le grand réveil de la résurrection.

# Oeuvres nouvelles



DEPUIS sa fondation, l'Hôtel-Dieu a toujours abrité sous son toit quelques pauvres déshérités de l'esprit. On se souvient qu'à leur arrivée à Saint-Hyacinthe, les Soeurs Grises ont trouvé à leur porte un idiot raclant du violon. Il a de nombreux frères qui le suivent. Disséminés dans l'une ou l'autre salle de pauvres, ils reçoivent les soins nécessaires et quand leur âge et leur santé le permettent, ils sont invités à rendre quelques services à la maison. Mais il serait préférable d'avoir pour eux seuls un logis confortable et gai, où ils pourraient recevoir des enseignements à leur portée et jouir d'un régime de vie plus en rapport avec leurs sentiments. Ce projet, longtemps irréalisable, s'exécute enfin en 1906; une ancienne dépendance est restaurée, et bientôt une quinzaine d'anormaux y sont réunis. Le Refuge Saint-Amable est fondé, très humble, mais très utile et secourable à plus d'une famille affligée dans l'un ou l'autre de ses membres.

Deux autres oeuvres s'imposent aussi à Sherbrooke; déjà dans cette ville industrielle les femmes doivent quitter le foyer pour aller travailler au dehors afin d'apporter un peu d'aisance à leur famille. Pour les enfants qu'elles sont obligées de laisser, hélas! sans surveillance et sans soins pendant plusieurs heures chaque jour, il faut une maison et un dévouement assuré. Monseigneur P. Larocque fonde la crèche Sainte-Elisabeth et c'est aux Soeurs Grises qu'il confie cette oeuvre.

L'Hospice du Sacré-Coeur de cette même ville a, depuis quelques années, cédé une partie de son local à l'oeuvre des malades; mais en 1907, il devient évident que la construction d'un hôpital s'impose à Sherbrooke. Un terrain magnifiquement situé est acheté, une maison solide et vaste s'élève bientôt, et en février 1909, les malades déjà à l'Hospice sont transportés au nouvel hôpital qui nécessite dès son ouverture un personnel de dix-huit religieuses.

Au mois de juillet de cette même année, une grande joie est le partage de l'Hôtel-Dieu; celle de voir l'onction sacerdotale marquer le front d'un ancien orphelin, monsieur Lucien Bernard, neveu de Monseigneur de Saint-Hyacinthe. Il garde de la maison où il passa six années de son enfance, un souvenir reconnaissant qu'il exprime de la voix et du coeur en venant bénir ses anciennes maîtresses et les orphelins d'aujourd'hui. C'est un beau jour pour Mère Davignon qui s'est tant dépensée pour l'oeuvre de l'Orphelinat.

L'épreuve ne doit pas être ignorée cependant de cette administration; en septembre 1906, et en

août 1907, le feu détruit les dépendances de la Métairie Saint-Joseph d'abord, puis celles de l'Hôtel-Dieu. La mort de Monseigneur P. Hévey apporte aussi son grand deuil. C'est à Lewiston et surtout à Manchester qu'il est pleuré et regretté, ce bon père; mais on ne l'ignore pas à Saint-Hyacinthe: c'est un incomparable ami et un bienfaiteur insigne qui disparaît avec lui.

Et l'administration se clôture sur les impressions salutaires qu'éveille dans tous les coeurs canadiens catholiques la tenue à Montréal du Congrès eucharistique international de septembre 1910.

✠ ✠ ✠

# Les grandes croix

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 83 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠



FONDATION D'UN HOPITAL AU PAS—MORT  
SUBITE DE MERE CARPENTIER — ADMINIS-  
TRATION DE MERE SAINT-PIERRE D'ALCAN-  
TARA — LA GRANDE GUERRE — FEU A  
L'HOSPICE DE FARNHAM — INCENDIE DE  
L'HOTEL-DIEU — FONDATION A WOONSOC-  
KET — A ROCHESTER — EPIDEMIE DE  
GRIPPE ESPAGNOLE — FEU A L'HOSPICE  
SAINTE-CROIX DE MARIEVILLE — MORT DE  
MONSEIGNEUR GUERTIN — CAMPAGNE DE  
PREDICATIONS EN FAVEUR DE L'HOTEL-  
DIEU — RECONSTRUCTION — MORT DE  
MONSEIGNEUR A.-X. BERNARD.

# “Soyez prêts”



LACORDAIRE a dit quelque part que c'est une grande heure qui sonne lorsqu'un homme peut dire: Je suis prêt! Il en est de même des institutions; quand le travail du temps et de Dieu les a longuement façonnées, c'est le moment des grandes grâces, des grandes épreuves et des grandes oeuvres.

Lorsqu'en octobre 1910, Mère Carpentier reprend pour une seconde fois le gouvernement de l'Institut, il semble que la Communauté est prête à servir d'instrument docile à la divine miséricorde. Et Dieu lui fait d'abord une grande grâce. On a vu que dès 1850, un souffle apostolique a soulevé un enthousiasme saint et durable à l'Hôtel-Dieu. Plus tard, d'autres coeurs brûlants obéissent au même appel et portent le feu de leur charité dans les régions glacées du Nord canadien. Ce sont des signes non équivoques d'une vocation missionnaire. Plusieurs fois au cours des administrations précé-

dentes, des évêques et des prêtres de là-bas ont rendu visite à la Communauté et lui ont révélé par la parole et l'exemple ce qu'est l'apôtre. Monseigneur Grandin, entre autres, est venu deux fois édifier les âmes et faire pleurer les yeux. Le désir missionnaire grandit, devient impérieux. La belle vocation va s'épanouir et le vénéré Monseigneur Charlebois en a les prémices. C'est en 1912 qu'il dit à l'Hôtel-Dieu le beau rêve d'évangélisation que son coeur d'apôtre a su élaborer. Et dans ce rêve, il a vu des Soeurs Grises travailler à côté de ses collaborateurs, Pères et Frères Oblats de Marie-Immaculée. Ces Soeurs Grises, il vient les demander à l'Hôtel-Dieu et il compte les y trouver. Sa requête est agréée, et c'est au Pas qu'il les amène, tout près de sa pauvre cathédrale, pour partager son dénuement, ses sacrifices, son labeur, et si elles sont généreuses, ses mérites et ses surnaturelles conquêtes. Grâce féconde entre toutes que

celle-là, et pour la Communauté qui la reçoit et pour les âmes choisies qui l'exploitent.

Elle s'estompe pour un temps devant la majestueuse grandeur de la souffrance qui étroit incessamment l'Hôtel-Dieu. Nous sommes au 15 novembre 1912. L'Hôpital Général de Sorel vient de célébrer le cinquantenaire de sa fondation. Les fêtes ont été simples mais consolantes. Avec ses filles, Mère Carpentier a relu les plus belles pages de ce demi-siècle; et elle a chanté le Magnificat comme son âme sait faire toute chose: suavement et simplement. Or, au lendemain de cette solennité, elle croit devoir s'accorder quelques heures de solitude et de repos avant de revenir à l'Hôtel-Dieu reprendre

les grands devoirs du terrible quotidien. Quelques heures! c'est trop peu, généreuse Mère, c'est l'éternel repos que Dieu te réserve! Et soudain la mort vient la saisir. Le jubilé d'or de la maison de Sorel se clôture par les tintements d'un glas auquel font écho les sanglots de tous les coeurs. La nouvelle, foudroyante et terrible, arrive à l'Hôtel-Dieu. La tristesse s'étend partout, et quand elle revient à la maison, couchée dans son cercueil, la Mère au coeur tendre qui s'éloignait hier confiante et sereine, ah! qu'elle apparaît lourde et puissante la main du Seigneur qui s'appesantit sur la famille entière! De nouveau, il semble que tous les courages chancellent.

# M. S.-Pierre d'Alcantara



**M**AIS tout passe ici-bas, la douleur comme la joie, et après l'épreuve, Dieu refait le courage des bonnes volontés. Ainsi en est-il pour l'Hôtel-Dieu. Après le décès de Mère Carpentier, les coeurs se cicatrisent, les âmes se ressaisissent, un Chapitre Général est convoqué, et le 14 février 1913, l'Institut nomme sa douzième supérieure générale, Mère Saint-Pierre d'Alcantara, née Malvina Bengle. C'est une âme forte et un coeur viril, c'est la femme de l'heure, capable de souffrir sans désarmer.

L'ère de la souffrance n'est donc pas close? Hélas! on croirait plutôt qu'elle commence. C'est la Grande Guerre; c'est la mort du doux Pie X; celle de deux insignes bienfaitrices: madame Casimir Dessaulles, en 1914, et madame Samuel Casavant en 1916. Mais la grande douleur, la voici: le 25 octobre 1916, le feu dévore l'Hospice Sainte-Elisabeth de Farnham, causant des pertes matérielles évaluées à \$72,000.00, et faisant hé-

las! vingt-deux victimes parmi le personnel. La nouvelle jette la consternation à l'Hôtel-Dieu. C'est l'anéantissement de bien grands travaux et de durs sacrifices. Il faut que la foi vienne au secours de la sagesse humaine pour lui rappeler que Dieu fait tout avec poids, prudence et mesure.

Pourtant, ce désastre n'est que le prélude de celui qui s'accomplit le 27 novembre 1917, alors qu'au milieu de la nuit le feu éclate à l'Hôtel-Dieu même, dans la partie réservée aux vieillards. Le terrible élément semble avoir pris origine dans une chute à poussière, véritable cheminée qui communique l'incendie à tous les étages. L'alarme est donnée au dedans et au dehors, et pendant que le tocsin appelle au secours, l'évacuation des lieux s'organise avec calme et diligence. Grâce à Dieu, si la nuit est froide, aucune brise ne vient activer l'embrasement. Pendant que le plus grand nombre des soeurs s'emploient à sauver les malades et les invalides, les hospita-

lières de l'Orphelinat sonnent le réveil, et sans rien dire des dangers qui menacent, elles pressent tout le petit monde à s'habiller, de pied en cap comme à l'heure de la sortie. Les enfants ne comprennent rien, mais obéissent docilement, et c'est dans un ordre parfait qu'ils sortent bientôt de la maison. Où faut-il se diriger? Les religieuses de l'Académie de Lorette hospitalisent les petites filles; des personnes charitables accourues à l'annonce du danger ouvrent leur demeure, qui à quelques vieillards, qui à des dizaines d'enfants. Quelques soeurs malades sont reçues à la Maison Mère de la Présentation de Marie; une quarantaine sont accueillies à l'évêché; quant aux autres, elles demeurent là, sur le théâtre du malheur essayant d'arracher au feu tout ce qui est possible.

Les pompiers, le personnel du séminaire, élèves et professeurs, les Messieurs de l'évêché, les révérends Pères Dominicains, les révérends Frères Maristes et du Sacré-Coeur,

tous dévoués jusqu'à l'héroïsme, font un travail surhumain. Bientôt il apparaît avec évidence que la chapelle va être rasée. On sauve les Saintes-Espèces, les ornements précieux. La belle toile (Jésus guérissant les malades)<sup>1</sup> est coupée tout près du cadre afin de la dérober aux flammes, pendant que d'autres charitables amis voient à mettre en lieu sûr archives, livres de comptes, etc. On espère cependant sauver les deux ailes, de construction plus récente: l'Orphelinat et la Maison Saint-Joseph, et l'on y parvient comme par miracle. Les pertes sont encore assez lourdes, puisqu'on les évalue à \$320,000.00. On doit, hélas! compter une victime, c'est l'ex-chef des pompiers, monsieur P.-A. Foisy, qui meurt d'épuisement, après quelques heures d'un dévouement inexprimable.

(1) Ce tableau donné par mademoiselle Adéline Huot fut peint par monsieur Dynes, artiste de Québec d'après une gravure d'Overbeck fournie par le révérend Père Z. Resther, s. j., ancien curé de Notre-Dame de Saint-Hyacinthe. Restauré en 1925 par monsieur Osias Leduc.

# Toujours la croix!



C'EST à Manchester, où elle est en visite canonique, que Mère Saint-Pierre d'Alcantara apprend l'incendie de l'Hôtel-Dieu. Sans tarder, elle revient à Saint-Hyacinthe. D'un coup d'oeil, elle mesure l'étendue du malheur, la désolation de ses soeurs, le poignant de la situation présente. Cependant la population est admirable de bienveillance et de charité, à commencer par Monseigneur Bernard qui pleure avec les Soeurs Grises, qui met à leur disposition son argent, sa maison et son coeur; et par les autorités municipales qui s'empres- sent d'aviser afin d'aider à la reconstruction. \$15,000.00 sont promises pour l'Hôtel-Dieu futur.

Les Soeurs décident de se réinstaller dans les deux ailes épargnées par le feu, en gardant les pauvres les plus nécessiteux, et les enfants sans protection. Mais ce qu'il leur faut avant tout, c'est le bon Dieu avec elles, pour que la croix ne les écrase pas. Deux petites chapelles sont aménagées, l'une à l'Orphelinat, l'autre à la Maison Saint-Jo-

seph, et dès le 30 novembre, Notre Seigneur vient partager la gêne et les souffrances de ses humbles épouses. A cette première messe, pendant que les voix chantent: "O volonté de Dieu, quel bonheur de t'aimer!" les larmes ruissellent sur toutes les figures. Le Saint Sacrifice terminé, monsieur l'abbé J.-B. Nadeau, alors chapelain, entonne le Te Deum que les Soeurs chantent comme sut le chanter jadis la Vénérable Mère d'Youville sur les ruines de son hôpital.

Et la vie recommence, généreuse comme jamais. Deux fondations nouvelles ont été faites en 1913. A Woonsocket, un hospice a été ouvert dans la paroisse du Précieux-Sang, et à Rochester, un orphelinat fonctionne au milieu d'une population très américaine. Ces maisons nouvelles donnent encore plus de soucis que de consolation, mais ce qui dure ne doit-il pas s'acheter par le sacrifice?

Les douleurs de la Grande Guerre prennent fin en novembre 1918, et la perspective d'une paix dura-

ble dilate déjà les coeurs lorsque l'épidémie de la grippe espagnole s'abat sur le monde. La maladie sévit à l'Hôtel-Dieu comme ailleurs et y fait des victimes, hélas! Onze soeurs succombent à la terrible maladie, soit à la Maison Mère, soit dans les missions, et l'on s'étonne même que la mort ne fasse pas plus ample moisson quand on voit les Soeurs se multiplier auprès des malades de la ville. En un mois elles enregistrent 713 patients soignés à domicile, 158 familles secourues, 890 visites faites aux malades et 325 veilles. C'est dire qu'une fois encore l'Hôtel-Dieu joue un rôle utile à Saint-Hyacinthe.

Les yeux, cependant, n'ont pas fini de pleurer: le 16 août 1919, l'Hospice Sainte-Croix de Marie-

ville devient, à son tour, la proie des flammes, causant des pertes considérables. Que de ruines accumulées en moins de quatre ans! Au point de vue humain, elles semblent irréparables; mais "ce qui est impossible aux hommes est bien facile à Dieu", assure Monseigneur Bernard à cette occasion; et sa foi confiante ramène l'espoir dans les coeurs endoloris.

La mort de Monseigneur J.-L. Guertin, vicaire général du diocèse et grand ami de l'Hôtel-Dieu endeuille le début de l'année 1920, et celle du Pape Benoît XV, celui de 1922. O Croix toujours bonne! encore que Dieu la donne avec surabondance. Ainsi parlait Mère d'Youville, ainsi pensent ses filles de Saint-Hyacinthe au milieu de toutes ces douleurs.

# Une grande oeuvre



A U lendemain de l'incendie de 1917, il apparaît à tous que la reconstruction immédiate de l'Hôtel-Dieu est impossible. Les ressources assurées sont insuffisantes, et de beaucoup, pour commencer pareille entreprise. D'autre part, cantonnée dans les deux ailes épargnées par le feu, la Communauté souffre, les oeuvres ne peuvent s'exercer que bien imparfaitement, et le recrutement de l'Institut se trouve en quelque sorte paralysé. Les autorités diocésaines étudient la question, épineuse sur toutes ses faces. Elles en arrivent à organiser dans tout le diocèse une vigoureuse campagne de souscriptions en faveur de l'Hôtel-Dieu à venir. Des prédicateurs de renom sont désignés pour aller, de paroisse en paroisse, dire avec toute l'éloquence et la conviction possibles, et la nécessité de l'oeuvre et son besoin de ressources. Monseigneur F.-Z. Decelles, vicaire général, promoteur de ce grand mouvement, en est aussi le principal réalisateur. Tous ces efforts extraordinaires

sont couronnés d'heureux résultats. La reconstruction est décidée; elle commence le 5 juin 1922. Le plan indique une maison de 735 pieds de longueur sur 56 de largeur et 72 pieds de hauteur, à cinq étages, à l'épreuve du feu, et située au même endroit que l'ancienne. Elle formera un H irrégulier avec une aile venant s'appuyer sur la barre transversale pour la chapelle. Monsieur le chanoine L.-A. Sénécal, curé à l'église-cathédrale, vient bénir le terrain qu'entourent les orphelins, les pauvres et les religieuses de l'Hôtel-Dieu. Moment à la fois heureux et angoissant, tant il ouvre de larges perspectives, et commence l'ère des très lourdes responsabilités.

Après Dieu, — car "si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent" — l'entreprise est confiée à monsieur Hector Durocher de Montréal. Monseigneur A.-X. Bernard voit s'élever avec joie le nouvel Hôtel-Dieu. Hélas! il n'en verra pas le couronnement; les

forces trahissent la vaillance du chef qui, héroïquement, continue de porter le poids de ses lourds devoirs. A la fin de mai 1923, il entreprend, contre toute prudence humaine, la série annuelle des visites pastorales. Après quinze jours la maladie l'arrête et le force à revenir à son palais épiscopal. Il souffre, s'affaiblit doucement et meurt le 17 juin. Saint-Hyacinthe perd son sixième évêque, et l'Hôtel-Dieu, un père estimé et vénéré, au coeur sensible et bon, voilé sous d'austères apparences. Il a fait pour l'Institut tout ce qu'il a cru devoir faire, et parmi les bien-faiteurs, il vient parmi les plus grands.

Ce deuil précède de quelques semaines une bien grande grâce : celle de l'ordination sacerdotale d'un ancien orphelin, monsieur David Petit. Déjà en 1921, son frère aîné, Antonio, recevait les saints ordres.

En ces deux circonstances, l'Hôtel-Dieu tressaille d'une joie toute surnaturelle ; et les Soeurs Grises chantent leur reconnaissance à Dieu qui daigne se choisir des prêtres parmi les chers enfants qu'elles élèvent et instruisent.

Ce rayon de pur bonheur auréole le soir de l'administration de Mère Saint-Pierre d'Alcantara. On peut le dire sans crainte : elle a fourni, cette chère Mère, une rude étape de douleurs et de labeurs. Aussi lorsque son deuxième terme d'office expire en octobre 1923, c'est un lourd manteau de responsabilités qu'elle dépose en même temps que l'autorité générale. Elle l'a enrichi de bien grands mérites auxquels s'ajoute celui de ne pas terminer l'oeuvre commencée. Plus d'une année doit s'écouler encore avant que l'Hôtel-Dieu puisse ouvrir ses portes à toutes les chères oeuvres d'autrefois.

✠ ✠ ✠

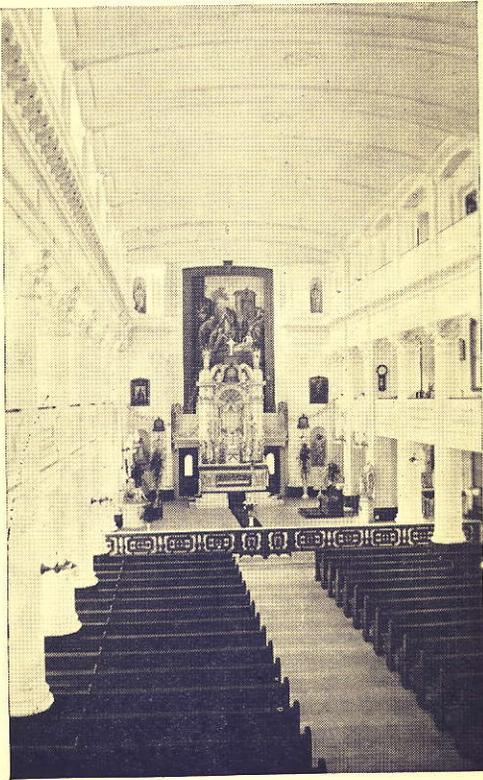
# Aujourd'hui

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 93 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠



ADMINISTRATION DE MERE DU SACRE-  
COEUR — SACRE DE MONSEIGNEUR F.-Z.  
DECELLES — REOUVERTURE DU JUVENAT  
— FONDATION A LEWISTON, Me ET A  
NORWAY HOUSE, MANITOBA — UNE ADMI-  
NISTRATION LOCALE A L'HOTEL-DIEU —  
CENTENAIRE DE MONSIEUR G.-C. DESSAUL-  
LES — REFORME DU CHANT SACRE —  
ETUDES — JUBILE D'OR DE MERE DU SA-  
CRE-COEUR — DECES DE BIENFAITEURS  
INSIGNES — DE QUELQUES DAMES DE CHA-  
RITE — ADMINISTRATION DE MERE STE-  
HELENE — MORT TRAGIQUE DE SOEUR  
LAVOIE — FONDATION A WEST SCARBORO,  
ME. — INCENDIE DU COLLEGE DU SACRE-  
COEUR — GRANDS DEUILS — DEUXIEME  
CENTENAIRE DES SOEURS GRISES — SACRE  
DE MONSEIGNEUR A. DOUVILLE.





*La chapelle de l'Hôtel-Dieu*



*Le tableau du centre*



*L'Hôpital Saint-Charles, S.-Hyacinthe*

# Mère du Sacré-Coeur

(1923-1933)

**A** PRES l'heure de l'épreuve, voici celle des bénédictions. Au mois d'octobre 1923, Mère du Sacré-Coeur (Ernestine Davignon) devient la treizième supérieure générale de l'Hôtel-Dieu. Elle y trouve une moisson blanchissante qu'elle va recueillir avec beaucoup de soin et d'amour.

En ce temps-là, Monseigneur F.-Z. Decelles est Vicaire Capitulaire; il continue à l'Hôtel-Dieu son dévouement très effectif, lorsque le 25 mars 1924, Rome publie sa nomination comme futur évêque de Saint-Hyacinthe. Il ne peut y avoir nouvelle plus heureuse et plus réconfortante pour l'Hôtel-Dieu. Dans l'ami et le bienfaiteur de toujours, comme il sera facile et doux désormais d'aimer et de vénérer un Père! Les cérémonies du sacre sont fixées au 22 mai. Son Excellence Monseigneur Pietro di Maria, délégué apostolique, est le consécrateur, et treize évêques sont présents. Les agapes fraternelles préparées à la salle des bazars permettent aux Soeurs Grises de par-

ticiper de quelque manière à la réussite de cette fête diocésaine.

La maison, en voie de renaître, s'achève durant ce temps-là; peu à peu, la Communauté prend possession des nouveaux appartements; pauvres et orphelins viennent de partout, de sorte que le 5 novembre 1924, date fixée pour la bénédiction, la maison est déjà organisée et fonctionne normalement. Son Excellence Monseigneur F.-Z. Decelles préside la cérémonie et appelle sur tous les lieux de cette maison dédiée à la charité la protection du ciel. Bienfaiteurs et amis sont venus voir dans sa splendeur l'oeuvre de leur charité. C'est un beau jour où la bienfaisance et la reconnaissance fraternisent et partagent le même bonheur.

Le recrutement des vocations est peut-être la plus pressante de toutes les nécessités actuelles. Pour le favoriser, le Juvénat est réorganisé. Par ailleurs, les prédications multiples faites dans les paroisses du diocèse en faveur de l'Hôtel-Dieu ont révélé à bien des

âmes la beauté et le mérite des oeuvres de charité, et le postulat et le noviciat vivent bientôt des jours de prospérité inconnue jusqu'à date.

Quelques fondations sont demandées; elles sont trouvées prématurées; la ruche a encore besoin de se fortifier. Il en est deux cependant qui s'imposent et triomphent de toutes les hésitations: celle de l'Hospice Marcotte, à Lewiston, Me, et celle de Norway House, au Manitoba. La Providence qui réclame ces dévouements pourvoira aux ressources, et c'est sur elle que l'on s'appuie.

Une modification importante s'opère en 1927 dans le gouvernement de l'Hôtel-Dieu; tout en y ayant sa résidence, le Conseil Général ne le gouverne plus, du moins en ses détails, et une administration locale lui est constituée à l'instar des autres maisons dépendantes de la Maison Mère.

Le bien de la maison, comme celui de l'Institut, réclame le partage du labeur et des responsabilités.

C'est au cours de cette même année 1927 que monsieur G.-C. Dessaulles atteint son centenaire. C'est l'unique témoin du vieux passé, c'est l'ami de toujours, c'est le bienfaiteur de l'Orphelinat tout particulièrement. Tout le personnel de l'Hôtel-Dieu a l'honneur d'accueillir en réunion plénière le vénérable vieillard, et de le féliciter avec toute la magnificence qu'il est possible aux humbles de déployer en pareille occasion. Les rôles sont, pour une fois, intervertis: c'est la reconnaissance qui donne et la bienfaisance qui reçoit.

De semblables fêtes se répètent en 1929 pour vénérer cette fois le délégué du Pape en notre pays, Monseigneur Andréa Cassulo. Et c'est un rayon visible de la charité du Christ qui luit sur l'Hôtel-Dieu.

# Toujours mieux!



UN appel au courage et au labeur se fait entendre à l'Hôtel-Dieu sous la deuxième administration de Mère du Sacré-Coeur. Il ne s'agit pas de multiplier les maisons filiales, mais d'assurer la prospérité de celles qui existent déjà, de développer leurs oeuvres et leurs moyens d'apostolat. L'heure est à l'étude, au progrès, aux compétences dans tous les domaines.

La réforme du chant sacré, commencée dès 1925, se poursuit activement, voire même au prix de grands sacrifices, et bientôt, musique et chant sont, à l'Hôtel-Dieu, en conformité avec les désirs de la sainte Eglise. Chaque dimanche, la grand'messe et les vêpres y sont chantées au grand bénéfice du personnel de plus de 830 âmes, privées habituellement des offices paroissiaux. L'oeuvre des hôpitaux réclame des hospitalières et des techniciennes expérimentées et renseignées. La science doit s'ajouter à la bonne volonté, au savoir-faire et à l'expérience. Les orpheli-

nats ont aussi leurs impérieuses nécessités, et il faut travailler à la formation pédagogique des éducatrices et des institutrices. Il en est un peu de même du service des pauvres, l'oeuvre chère par excellence à la Communauté. Chaque année donc voit se réunir à l'Hôtel-Dieu l'une ou l'autre catégorie de ces officières pour des jours d'études, d'échanges de vues et de résolutions que chacune s'efforce de faire entrer dans la pratique de la vie. Les soeurs fermières elles-mêmes sont largement favorisées, et en 1931 tout particulièrement, un grand congrès agricole est tenu à l'Hôtel-Dieu. Il réunit plus de 125 religieuses de dix-huit Instituts différents, et les cours sont donnés par des agronomes distingués.

Pendant que la Communauté cultive ainsi avec ardeur et ténacité sa part de la vigne du Seigneur, elle ne se désintéresse pas des grands intérêts de l'Eglise et du pays. Les Accords du Latran, qui rétablissent le pouvoir temporel du

Saint-Siège et mettent fin à la grande épreuve qui dure depuis 1870, trouvent à l'Hôtel-Dieu un écho qu'une prière reconnaissante ne se lasse pas de répercuter. Les fortes et lumineuses encycliques de Pie XI, les fêtes de son cinquantenaire d'ordination, les jubilés qu'il accorde avec une munificence royale, les canonisations qu'il proclame, autant de réactions heureuses et généreuses qui invitent au toujours mieux.

La vague du communisme bat de ses flots les rivages du pays. Que peut faire contre cette puis-

sante erreur une humble institution de femmes? . . . Mobiliser la prière et la pénitence de tout son peuple, et pratiquer la charité sur une large échelle. De l'Hôtel-Dieu part un mot d'ordre entendu par toutes les maisons dépendantes: "ne rien refuser à personne!" Il est fidèlement suivi. A Sherbrooke, où les besoins semblent plus grands qu'ailleurs, une cuisine municipale est organisée et deux soeurs grises vont en prendre la direction. Dévouement temporaire, mais combien consolant et efficace!

# Grandes dates



LA bénédiction du Seigneur continue de s'étendre sur la Communauté; il ne semble plus opportun de signaler les jubilé d'or de religieuses qui se comptent maintenant par dizaines. Les fêtes jubilaires de 1933 méritent cependant une mention spéciale. Cette fois, c'est la supérieure générale de la Communauté, Mère du Sacré-Coeur qui est à l'honneur après cinquante ans de vie religieuse. Les évêques de Saint-Hyacinthe, — car depuis 1931, Son Excellence Monseigneur Decelles possède un digne auxiliaire en la personne de Monseigneur J.-A. Desmarais, — les prêtres du diocèse honorent cette solennité de leur présence et de leur générosité. C'est un beau jour qui projette un rayon lumineux sur l'administration qui s'achève.

Consolante à tant de titres, l'étape que nous considérons réserve aussi des souffrances et des regrets à l'Hôtel-Dieu qui voit disparaître en ces dix ans toute une phalange de grands coeurs qui lui étaient tout dévoués.

C'est le bon monsieur C. Richard, chapelain de la maison depuis 1919, et qui meurt le 7 décembre 1923, universellement regretté par la Communauté. C'est Mère Archambault, la vénérable et chère ancienne qui s'éteint après une longue vie religieuse, marquée de silence, de sacrifices et de régularité. C'est Monseigneur J.-A. Fontaine, vicaire général du diocèse, ami fidèle de l'Hôtel-Dieu, que la mort fauche au moment où sa carrière semble mûre pour les honneurs et les oeuvres d'éclat. C'est Monseigneur P.-Z. Decelles, le prêtre digne, savant et pieux, qui en des heures douloureuses et difficiles, fut l'avocat et le défenseur des causes de l'Hôtel-Dieu. C'est monsieur le chanoine James Chaffers à l'impérissable souvenir. C'est le généreux monsieur C. Davignon. C'est l'éminent Cardinal Protecteur de la Communauté depuis 1917, le Cardinal Merry del Val. C'est la vénérée doyenne de la Communauté, l'humble et si dévouée soeur Saint-Germain qui s'endort dans la

paix à 96 ans après en avoir passé 75 dans la vie religieuse. C'est la vaillante Mère Sainte-Marthe, la femme au grand coeur, qui a beaucoup travaillé et beaucoup souffert pour l'Institut.

A cette première galerie de portraits si chers à revoir, s'ajoute celle des autres bienfaiteurs disparus. C'est monsieur le docteur Aug. Beaudry, l'homme loyal et droit par excellence; monsieur le docteur Eugène Saint-Jacques, le professionnel consciencieux et dévoué; c'est monsieur G.-C. Desaulles, l'homme d'un autre âge, tout de distinction, de courtoisie et de bonté. C'est monsieur Samuel Casavant, le gentilhomme et l'ar-

tiste au coeur généreux, dont la main gauche ignorait toujours ce que donnait la droite.

Enfin, quatre femmes, aux noms immortels à l'Hôtel-Dieu, sont aussi rappelées à Dieu. Ce sont mesdames A. Denis et J.-O. Dion, femmes du monde, mais ignorant son esprit, usant de leur influence sociale pour faire aimer la vertu et la charité. Mesdames C. Casavant et Eug. Turcot, deux saintes d'autrefois, épouses et mères incomparables, amies personnelles des pauvres à qui elles font l'aumône de pain, de soleil et d'amour. Toutes quatre, Dames de Charité émérites, émules de leurs devancières et modèles de leurs contemporaines.

# En glanant ça et là



DANS le champ si riche de mérites des Dames de Charité, recueillons les noms des femmes généreuses qui assument la présidence de l'Association. C'est, dès la fondation en 1828, madame Jean Dessaulles qui garde l'honneur mais aussi l'onéreux labeur de ce titre jusqu'à sa mort, soit en 1857; sa fille, madame M. Laframboise lui succède dignement jusqu'au moment de son départ pour Montréal. Puis viennent mesdames A. Mailhot, A. Papineau et L. Plamondon. Madame G.-C. Dessaulles honore à nouveau par sa bienfaisance le beau nom qu'elle porte, puis elle cède le devoir et l'honneur à madame R. Raymond. Vient ensuite madame A. Denis qui soutient la tâche pendant vingt-six ans. Madame H. D. Saint-Jacques, petite-fille de madame Jean Dessaulles, répète de nos jours les gestes généreux et tendres des femmes de sa famille.

Les Dames de Charité secondent les Soeurs Grises tout au cours du siècle. Non seulement elles s'occu-

pent du bazar et en assurent le succès; mais en tout temps, elles sont là pour prêter main forte aux soeurs, l'oeil ouvert sur les besoins de l'Hôtel-Dieu, se faisant volontiers intermédiaires entre le monde et le cloître. Leur action est éminemment salutaire et leur zèle, infatigable.

Les Messieurs de la Philharmonique et après eux, les Chevaliers de Colomb s'intéressent tout particulièrement aux orphelins et leur font goûter au superflu dont les prive leur malheur. Les soirées musicales, les distributions de jouets, les étrennes de Noël et les beaux congés en automobiles sont des plaisirs qu'ils accordent avec une véritable prodigalité. Et depuis quelques années, les vieilles personnes de l'Institut goûtent, elles aussi, à quelques-unes de ces douceurs.

Que dire de la bienveillance sans cesse renouvelée que les prêtres du diocèse témoignent à l'Hôtel-Dieu? Chaque printemps voit la série des quêtes recommencer, alors que, deux à deux, les Soeurs Grises

vont, dans toutes les paroisses visiter chaque demeure et recevoir avec reconnaissance ce qu'on veut bien leur offrir. Partout Messieurs les Curés les accueillent avec cordialité et s'emploient à atténuer ce que ces courses ont de pénible à la nature. Cette charité compatissante engage aussi ces messieurs à se pourvoir aux ateliers de l'Hôtel-Dieu de tout ce qui peut leur être utile: cierges, hosties, ornements, habits ecclésiastiques, etc... Car le travail fut et reste en honneur chez les Soeurs Grises, et le pain qu'on y mange est gagné à la sueur des fronts et à l'épuisement des forces.

Cette sympathie effective et inlassable du clergé de Saint-Hyacinthe est l'écho des sentiments de son premier pasteur. Encore vicaire capitulaire, Son Excellence Monseigneur F.-Z. Decelles exhortait les Soeurs Grises à prier pour que le Saint Esprit guidât Rome dans la nomination du nouvel évêque: "Demandez à Dieu qu'il nous donne quelqu'un qui s'occupera de vos affaires, de vos oeuvres, car vous avez besoin d'un protecteur." Ce quelqu'un, ce fut lui-même et il n'a pas trompé son attente.

# Mère Sainte-Hélène

(1933-194.)

LE présent ne fait que semer dans le champ de l'histoire, et sur les sillons encore ouverts, il serait vain de vouloir recueillir. Il vaut certes mieux regarder à la qualité de la semence, laquelle porte en germes les moissons futures.

Depuis octobre 1933, l'oeuvre divine de l'autorité s'exerce à l'Hôtel-Dieu par le ministère de Mère Sainte-Hélène (née Decelles) réélue le 9 octobre 1939 pour un nouveau terme de six ans.

L'épreuve ne va pas plus manquer au présent qu'au passé: et c'est la mort tragique de l'économiste générale émérite, soeur Lavoie, dont la fin prématurée en juillet 1936 consterne tout l'Hôtel-Dieu et ses amis. C'est la maladie qui terrasse de nombreux sujets, qui enchaîne l'ardeur de plusieurs supérieures même; mais alors, c'est Dieu qui veille au gouvernail et Il conduit toujours à bon port. Le travail ne manque pas davantage, et il s'appelle fondations nouvelles, poursuite d'études longues et

onéreuses, formation technique d'un grand nombre de sujets afin que soient de mieux en mieux servis Dieu et les oeuvres.

Les fondations! elles se font, la première, en 1935 à West Scarborough, Me, où un orphelinat en détresse réclame le dévouement des Soeurs Grises. La seconde a lieu en 1938 au territoire du Keewatin, à Flin Flon, Manitoba, où le besoin d'un hôpital catholique s'avère urgent. Toutes deux imposent à l'Hôtel-Dieu le sacrifice de sujets d'élite et le poids de bien lourds soucis, mais l'un et l'autre sont acceptés, car, selon la devise chère à la Supérieure du moment, "il faut que le règne du Christ arrive".

La charité qui pousse à l'action inspire aussi la consolation. Et c'est elle qui tressaille dans les murs de l'Hôtel-Dieu lorsqu'en la nuit du 18 janvier 1938, l'incendie du Collège du Sacré-Coeur jette tant de coeurs dans l'angoisse et le deuil. Outre les secours immédiats que l'Institution essaie de fournir, elle prodigue sa sympa-

thie à la Communauté dans l'épreuve; sa chapelle accueille les restes des victimes, et c'est un spectacle inoubliable que celui de ces vingt-deux cercueils de toutes dimensions où sont enfermés les ossements calcinés des quarante-six frères et élèves qui ont péri dans les flammes. Le jour des funérailles, c'est aux familles affligées que s'ouvre l'Hôtel-Dieu afin de leur donner une hospitalité chaude comme son coeur et large comme la douleur présente.

Appartiennent aussi aux dates sombres de cette administration les grands deuils que causent la mort du Cardinal Louis Sincero, Protecteur de la Communauté, celle du Souverain Pontife Pie XI, de si vénérée et tant regrettée mémoire; celle de nombreux amis et bienfaiteurs, tels que Monseigneur

O. Charlebois, monsieur le chanoine J.-C. Bernard; plusieurs Dames de Charité; monsieur le docteur E. Bousquet. Quant à monsieur le docteur Eug. Turcot, médecin admirable de la Communauté et des pauvres pendant plus de cinquante ans et à monsieur Claver Casavant, l'insigne pourvoyeur à l'ascétique figure, ils disparaissent comme les astres s'éteignent. Longtemps les coeurs, égrenant leurs souvenirs, regretteront leur lumineuse et fécondante charité. Pareil hommage d'admiration et de regret est accordé à Mère Saint-Pierre d'Alcantara qui expire le 19 octobre 1939. A n'en pas douter, la main de Dieu, puissante en ses rigueurs, n'a pas cessé de s'étendre sur la chère maison comme sur tout l'Institut.

# Dieu soit béni!



C'EST le mot de la résignation; c'est aussi celui de l'action de grâces pour quelques dates glorieuses, sanctifiantes et heureuses du passé d'hier.

En novembre 1934, Son Eminence le Cardinal Villeneuve visite l'Hôtel-Dieu et y laisse l'impression bienfaisante d'une rare valeur humaine et ecclésiastique revêtue de la plus simple comme de la plus accueillante bienveillance. Quel doux et reposant souvenir!

Deux grandes manifestations nationales font encore vibrer la note patriotique, puis religieuse des coeurs. C'est d'abord le deuxième Congrès de la Langue Française qui se tient à Québec en 1937 et le premier Congrès Eucharistique national dont la même ville organise en 1938 les inoubliables solennités. Longtemps avant la tenue de ces grandes assises, le but qu'elles poursuivent est étudié à l'Hôtel-Dieu, et les coeurs et les âmes se disposent à en recevoir les bienfaisants effets.

Quelques conversions notoires,

opérées dans l'une ou l'autre des maisons de l'Institut apportent aux âmes religieuses d'indicibles consolations. A l'Hôtel-Dieu, comme au ciel, la joie est immense quand un pécheur fait pénitence.

Et voici que la fin d'octobre 1938 marque le deuxième centenaire des Soeurs Grises. Les très grandes fêtes ont lieu à Montréal, à l'Hôpital Général; mais les Soeurs de Saint-Hyacinthe partagent l'allégresse et les actions de grâces de leurs Mères. Elles aussi fêtent surtout le pauvre en cette circonstance; messes et sermons par Leurs Excellences Nos Seigneurs Decelles et Desmarais, concerts de choix, séance commémorative, grands banquets exclusivement servis par les Soeurs, tel est le programme des 11 et 12 septembre pour les vieillards de l'Hospice, et du 8 octobre pour les orphelins auxquels se joignent 300 enfants pauvres de la ville. Quels beaux jours où la charité prodigue ses trésors en souveraine!

En ce même automne de 1938,

la doyenne de tout l'Institut, soeur Bouchard célèbre le soixante-quinzième anniversaire de sa profession religieuse, ce qui donne lieu à de belles fêtes de famille enrichies par ailleurs de quelques nouveaux jubilés d'or et de diamant.

L'Hôtel-Dieu, ayant pleuré la mort du grand Pie XI, se réjouit aussi de l'élection du Cardinal Paccelli au Souverain Pontificat. Bientôt la pensée du nouveau Pape va s'attarder sur la petite ville de Saint-Hyacinthe pour lui ravir, d'abord, l'évêque-auxiliaire qu'elle vénère depuis 1931 et faire de Monseigneur J.-A. Desmarais le premier évêque d'Amos; pour lui donner ensuite un successeur à

Saint-Hyacinthe dans la personne de Monseigneur Arthur Douville. Le sacre du nouvel évêque a lieu le 29 janvier 1940 par Son Excellence Révérendissime le délégué apostolique, Monseigneur Ildebrando Antoniutti. A cette occasion, l'Hôtel-Dieu accueille avec amour et vénération le représentant du Pape et en reçoit, à son tour, des gages sensibles de bienveillance et de tendresse apostoliques. Les agapes fraternelles qui suivent la cérémonie sont préparées dans l'une des plus vastes pièces de la maison, cette maison que Son Excellence Monseigneur Douville daigne déjà aimer, ainsi qu'il l'assure peu après au cours d'une visite officielle.



*Son Excellence Mgr Ildebrando Antoniutti*  
*Délégué Apostolique*



*Son Excellence Mgr A. Douville*  
*évêque-auxiliaire de S.-Hyacinthe*

# Je me souviens



CE beau témoignage, l'Hôtel-Dieu peut le rendre à tous ceux qui lui ont fait du bien, même s'ils sont innombrables. Depuis le bienfaiteur insigne jusqu'à celui qui, de grand coeur, offre son obole, chacun peut se dire : on me connaît dans cette maison et l'on se souvient que, pour elle, un jour, je fus bon. Le secret de cette indéfectible mémoire est l'oeuvre de la prière. Quotidiennement, la règle ou l'usage invitent à prier pour les bienfaiteurs vivants et défunts, et une fois par mois au moins, le Saint Sacrifice de la messe est offert à leurs intentions. Pour ceux que la mort a déjà touchés, chaque année, en novembre, l'Hôtel-Dieu fait chanter un service solennel. Et comme c'est Dieu qui tient les comptes, personne n'est oublié, et nul mieux que Lui ne sait être reconnaissant.

Mais parmi les bienfaiteurs de l'Hôtel-Dieu, il en est qui, de par leur mission, ont droit d'avoir dans son histoire une mention spéciale. Pères, directeurs et maîtres, ils

ont, à tour de rôle, marqué les âmes de leur empreinte. Ceux de la première période sont désignés sous le nom de confesseurs. Ce sont : monsieur J.-C. Prince, futur évêque de Saint-Hyacinthe, alors directeur au collège ; il est confesseur pendant deux mois au début de la fondation. Monsieur J. Larocque lui succède en 1840 ; il est professeur au collège. En 1847, appelé à l'évêché de Montréal, il est remplacé dans sa fonction de confesseur par monsieur P. Dufresne, autre professeur au collège. Monsieur J. Gravel, de l'évêché, lui succède en 1852, remplacé lui-même par monsieur P. Lafrance, retiré à l'évêché, en 1854. — En 1859, monsieur L.-Z. Moreau est nommé aumônier de l'Hôtel-Dieu et le demeure jusqu'en 1866. Monsieur J. Larocque redevient alors confesseur à l'Hôtel-Dieu jusqu'en 1880.

La deuxième étape bénéficie du service de chapelains résidants. Ce sont : monsieur l'abbé J. Jodoin, en 1880 ; monsieur l'abbé

C. Bernard, 1882; monsieur l'abbé I. Bessette, 1884; monsieur l'abbé J. Chaffers, 1889; monsieur l'abbé V. Lincourt, 1907, monsieur l'abbé J.-B. Larochelle, 1912; monsieur l'abbé J.-B. Nadeau, 1915; monsieur l'abbé C. Richard, 1919; monsieur l'abbé H. Gendron, 1923; monsieur l'abbé G. Vigneau, 1932; monsieur l'abbé A. Lavallée, 1938.

En 1895, le personnel de l'Hôtel-Dieu devient si considérable qu'il exige les services d'un assistant-chapelain. Les prêtres qui suivent exercent cette fonction, à la fois laborieuse et consolante: monsieur l'abbé E. Létourneau, en

1895; monsieur l'abbé M. Létourneau, 1899; monsieur l'abbé N. Blanchette, 1900; monsieur l'abbé R. Guertin, 1901; monsieur l'abbé O. Gadbois, 1901; monsieur l'abbé H. Massé, 1902; monsieur l'abbé A. Fontaine, 1902; monsieur l'abbé H. Béland, 1905; monsieur l'abbé Albert Vézina, 1911; monsieur l'abbé B. Benoît, 1915; monsieur l'abbé E. Saint-Pierre, 1920; monsieur l'abbé L.-P. Phaneuf, 1922; monsieur l'abbé A. Lalime, 1929; monsieur l'abbé M. Godbout, 1933; monsieur l'abbé D. Petit, 1937; monsieur l'abbé N. Benoît, 1938.

# Vue d'ensemble



**I**L y a un siècle! Dans la petite ville en espérance qu'est Saint-Hyacinthe, un prêtre au coeur miséricordieux qui poursuit la réalisation d'une idée si hardie qu'elle est considérée comme une utopie par le plus grand nombre; dans une pauvre maison mal construite et peu adaptée à sa destination, la venue de quatre religieuses inexpérimentées dans l'art de commencer une oeuvre et de lui donner l'élan vital qui assure la survivance; à cette fondation si frêle, une grande sympathie, affective et effective, est offerte par une population généreuse, mais peu fortunée; enfin, sur cet ensemble d'efforts humains, coordonnés vers le même but: le rayonnement bienfaisant et sanctificateur de la charité, la bénédiction de Dieu s'étend à la fois suave et toute-puissante.

Les difficultés foisonnent; l'épreuve vient; la vie du jeune Institut s'épuise dans le labeur et la douleur. Mais ce que Dieu garde est bien gardé; des heures meilleures sonnent: celles de l'expansion,

du progrès des oeuvres, de l'organisation profonde et solide de la Communauté. Au dedans, les sujets et le dévouement se multiplient; au dehors, les amis et les ressources croissent merveilleusement. Et l'Hôtel-Dieu rayonne dans la ville même de Saint-Hyacinthe, puis dans le diocèse. Sa charité va encore se répandre à Sherbrooke, dans quelques diocèses de la Nouvelle-Angleterre et dans celui du Keewatin.

Aujourd'hui, après un siècle d'existence, les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe comptent, outre l'Hôtel-Dieu qui est la maison générale, vingt-quatre maisons locales. Les quatre religieuses de la première heure ont attiré à leur suite tout un bataillon d'âmes généreuses, soit 1232 soeurs professes depuis la fondation. En février 1940, l'Institut se compose de 780 soeurs professes, de 59 novices et de 10 postulantes.

L'on peut additionner les milliers de pauvres, de malades et d'orphelins secourus par l'Institut

au cours de ce premier siècle d'existence. Et ces chiffres sont une louange à la divine Providence, laquelle opère vraiment de grandes merveilles par les plus humbles instruments. Telle est la grande leçon que ces pages ont voulu enregistrer en maints endroits, leçon que les Soeurs Grises sont les premières à apprendre pour orienter équitablement leurs actions de grâces, "car le Seigneur qui est puissant a fait pour elles et par elles de grandes choses . . ."

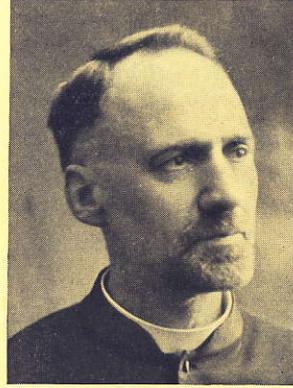
Et maintenant, face à l'avenir, s'appuyant sur un passé d'efforts

couronnés par la grâce, espérant que la coopération de ses amis de toujours ne lui fera pas défaut, confiant dans le même Dieu qui donne le bon vouloir et l'assiste dans son action, l'Hôtel-Dieu espère continuer, sans défaillance, sa mission de charité pour la plus grande gloire de Dieu et la consolation de tous ceux qui, en proie à quelque souffrance, viendront s'abriter sous son toit ou se reposer à son ombre.

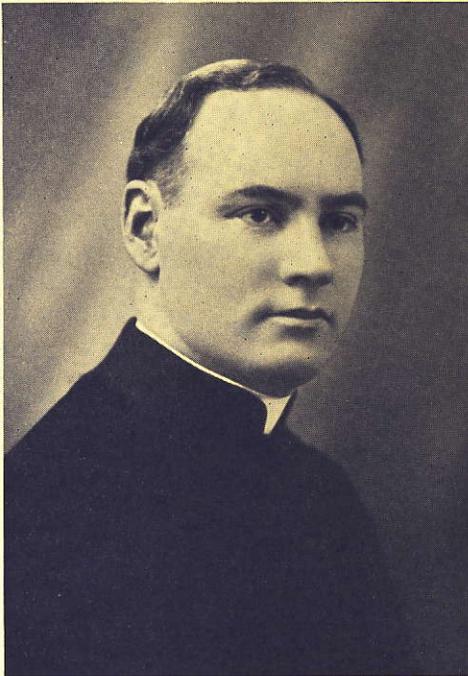
Pour cette mission, que le Ciel lui soit en aide demain comme hier et à jamais!



*Monsieur le Docteur Eugène Jurcot*  
*médecin de l'Hôtel-Dieu*  
*pendant 50 ans*

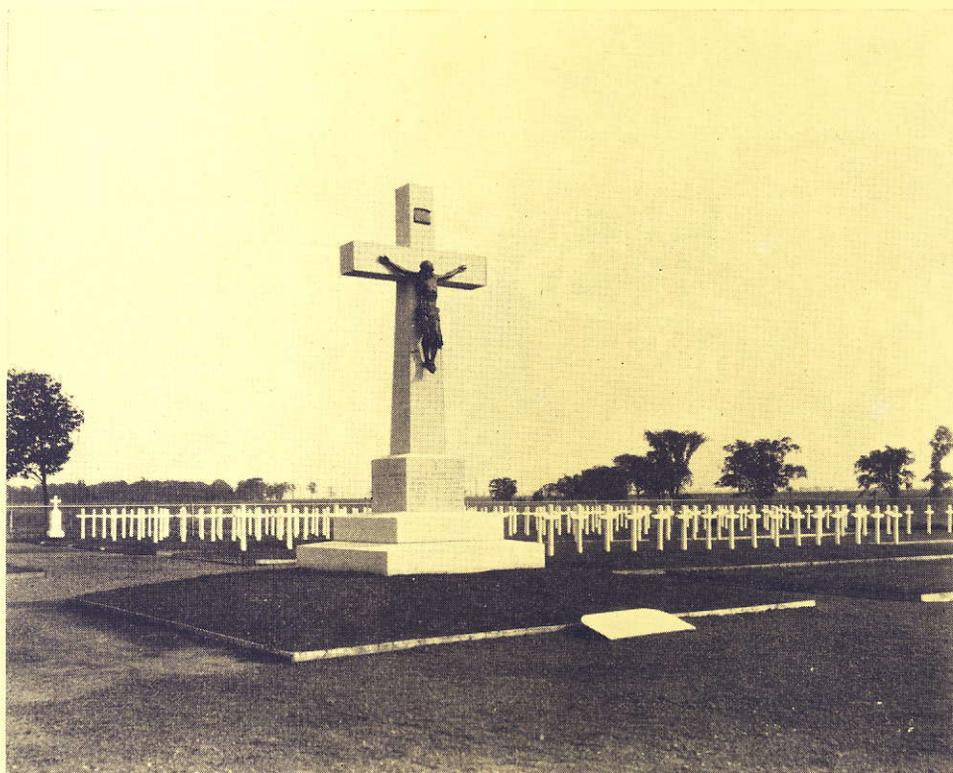


*Monsieur l'abbé E. Decelles*  
*Curé à Farnham au moment de*  
*l'incendie de l'Hospice et de sa*  
*reconstruction*



*Monsieur l'abbé A. Lavallée*  
*chapelain actuel de l'Hôtel-Dieu*

ICI, VRAIMENT, C'EST LA PAIX



*Cimetière de la Communauté*

*Au centre, sur la tombe des Fondatrices et des Supérieures générales décédées,  
le monument du Centenaire*

✠ ✠ ✠

# La couronne des oeuvres

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ iii ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

✠ ✠ ✠

*“Donnez-lui du fruit de ses mains,  
et qu'aux portes de la ville, ses  
oeuvres la louent.”*

PROV. XXXI, 31.

✠ ✠ ✠ ✠ ✠ 112 ✠ ✠ ✠ ✠ ✠

# 1er Fleuron

## HOPITAL GENERAL

SOREL, P.Q.

23 octobre 1862



VOICI la fille aînée de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Elle est désirée depuis longtemps dans la petite ville de Sorel qui a bénéficié jadis des services d'un établissement de charité<sup>1</sup>, et qui ne peut s'habituer à son absence. Groupées en association, les Dames s'efforcent de répondre aux besoins des malheureux, mais elles espèrent, avec le curé du temps, monsieur M. Limoges, qu'un jour des religieuses viendront prendre

soin de leurs malades et de leurs pauvres. Monseigneur Prince leur a parlé des Soeurs Grises. "Encore un peu de temps, assure-t-il, et elles vous viendront en aide." En 1860, cette heure désirée semble prochaine; aussi monsieur Limoges achète-t-il un terrain, grâce à la générosité des familles Sincennes et McCarthy, et une maison en briques y est construite avec diligence. Monsieur Limoges meurt pendant que s'exécute ce travail, réalisation d'un de ses plus chers désirs; mais son successeur, monsieur le curé H. Millier va poursuivre son oeuvre et exécuter ses projets.

A l'automne de 1862, tout est prêt; les soeurs ne se feront pas attendre. Le 22 octobre, les fondatrices: soeurs Elisabeth Lafran-

---

(1) En 1850, les RR. SS. de la Providence fondent à Sorel un établissement qui est à la fois un hospice, un pensionnat et une école. En 1858, alors que les progrès de l'oeuvre sont marquants, ces bonnes religieuses cèdent leur résidence aux RR. SS. de la Congrégation de Notre-Dame, remplacées elles-mêmes à Saint-Hyacinthe par les RR. SS. de la Présentation de Marie, lesquelles sont heureuses d'établir leur Maison Provinciale dans la ville épiscopale. Les Dames de la Congrégation se chargent des classes à Sorel, mais les pauvres perdent leur refuge.



ce dite Bédini.<sup>1</sup> supérieure, Côté, Saint-Michel et Sainte-Genève arrivent à Sorel par le vapeur "CHAMBLY". Elles sont accompagnées de leur supérieure générale, Mère Jauron, et de Monseigneur J. Larocque, évêque de Saint-Hyacinthe, qui a voulu conduire lui-même le premier essaim de ses chères filles à ce nouveau rucher. A cette nouvelle, l'enthousiasme des Sorelois se manifeste par des démonstrations extraordinaires. Les cloches sonnent, la ville s'illumine, une délégation des citoyens en vue se porte à la rencontre des voyageurs; on dirait que c'est grande fête. Les soeurs en sont confuses et touchées. Elles le sentent dès l'arrivée, c'est dans les coeurs d'abord qu'à Sorel elles seront logées.

C'est le 25 octobre qu'elles reçoivent le premier pauvre. Les jours qui suivent lui amènent quelques compagnons, et l'oeuvre de l'hospice se crée. Dès l'hiver de 1862, la maison hospitalise 15 personnes dont une orpheline.

Les ressources de la maison

(1) Sœur Elisabeth Lafrance fit profession en 1853 lors du passage à Saint-Hyacinthe de Mgr Bédini, nonce apostolique au Brésil. Le distingué visiteur prêcha à cette cérémonie, et la jeune professe prit son nom.

vont venir de la pension de quelques hospitalisés, du travail des soeurs, des dons divers et multiples des bienfaiteurs, d'une allocation annuelle du gouvernement, car la maison sert d'hôpital à la Marine, et des recettes du bazar que les Dames de Charité organisent chaque année à Sorel comme à Saint-Hyacinthe.

Les soeurs, tout en soignant leurs hospitalisés, et en procurant l'éducation aux orphelins qu'on leur confie, visitent aussi à domicile les malades et les pauvres de même que les prisonniers. A l'heure des épidémies à Sorel, elles s'enferment avec les contaminés dans un hôpital civique temporaire et luttent énergiquement contre le mal. Vient la grande inondation de 1865; les habitants des Iles sont à la merci des eaux qui envahissent et détruisent tout. De la ville on leur porte secours, et les soeurs grises, bravant le danger, sont des premières à descendre dans les chaloupes, apportant aux victimes du pain, des vêtements et des remèdes. C'est dire qu'elles sont partout où passent le malheur et la mort. Aussi leur labeur, à la longue, devient-il écrasant, vu leur petit nombre. L'une des fondatri-



ces, soeur Sainte-Geneviève (Marie Lalime) succombe à la tâche en 1869. Une petite religieuse qui meurt! cela ne fait pas grand bruit d'ordinaire; mais à Sorel, l'événement cause un grand deuil. On entoure la dépouille mortelle de prière et de vénération; et quand on apprend qu'elle doit être transportée à Saint-Hyacinthe, les pétitions les plus pressantes sont adressées aux Supérieures majeures, pour garder à Sorel les restes de soeur Sainte-Geneviève. Et voilà comment l'humble petite religieuse est inhumée au caveau de l'église Saint-Pierre.

L'Hôpital est régi par les soeurs, mais il appartient à une corporation composée du curé, du marguillier en charge et de deux autres notables de la ville. Ces messieurs pourvoient aux réparations, aux agrandissements, à l'achat des terrains nécessaires ou avantageux. Les soeurs se contentent de l'administration de la maison et de l'exercice de leurs oeuvres.

A Sorel, l'Hôpital est un peu la maison de tous. L'on y vient volontiers chercher secours matériels et réconfort moral. Sa chapelle, pieuse et jolie, attire la population. Les hommes Congréganistes de la

Sainte Vierge en font vers 1880 le lieu de leurs réunions; chaque dimanche, ils y ont la messe, précédée de la récitation de l'office. Cette chapelle reçoit en 1883 les honneurs de la consécration; belle cérémonie où Monseigneur Moreau est l'officiant.

Les années passent... et l'on en est au jubilé d'argent de la fondation. Il est célébré avec pompe, à l'église Saint-Pierre, où le clergé et les paroissiens témoignent aux Soeurs Grises une reconnaissance qui les confond. Le lendemain, la charité prend sa revanche et les Soeurs fêtent leurs pauvres d'une façon si extraordinaire qu'ils acceptent ces démonstrations avec des larmes. Selon leur expression "ils avaient eu peur d'être oubliés dans la circonstance". A cette date, les archives de l'Hôpital révèlent qu'en vingt-cinq ans, 764 vieillards, 849 femmes, 156 orphelins et 175 orphelines ont été reçus.

Pour ces derniers qui se font de plus en plus nombreux, la construction d'un orphelinat s'impose. Grâce au zèle de monsieur le chanoine C. Bernard, alors curé à l'église Saint-Pierre, elle est entreprise en 1895 et mise sous le pa-

tronage de saint Vincent de Paul. Au mois de septembre de cette année-là s'ouvre aussi une salle d'asile. Soeur Gaudry (soeur grise de Montréal), vient mettre sur pied cette oeuvre nouvelle, et passe plus de deux mois à Sorel pour initier les futures maîtresses à son fonctionnement. Que de bien vont faire ces deux foyers d'éducation!

Le prochain jalon historique nous amène à 1912, au jubilé d'or de l'Institution. Monseigneur A.-X. Bernard l'honore de sa présence; il pontifie à la messe jubilaire, célébrée cette fois encore à l'église paroissiale, et le révérend Père Brosseau, o.p. donne le sermon de circonstance. Les agapes fraternelles réunissent à l'Hôpital plus de 200 convives, et ce sont autant d'amis et de bienfaiteurs de la maison. Des sentiments de reconnaissance leur sont exprimés par la voix des orphelins et des orphelines; mais en pareil jour l'action de grâces monte surtout vers Dieu qui bénit et récompense les efforts de tout un peuple.

Les chants de fête ont à peine cessé que la mort frappe soudain, à Sorel même où elle était venue pour représenter la Maison Mère,

la supérieure générale du temps, Mère Carpentier. Les drapeaux flottent encore joyeusement sur les monuments publics; il faut vite les mettre en berne, et pendant que l'on sonne les glas, les bons Sorelois, hier si joyeux avec les Soeurs Grises, pleurent aujourd'hui avec elles.

Après ce coup de foudre et ses douloureuses conséquences, les beaux jours vont revenir. Dans la paix et la sérénité coutumières, de belles dates vont s'intercaler: celles des jubilés d'or de soeur Cabana en 1914, et de soeur Tanguay en 1924, toutes deux supérieures de la maison au moment où le temps les couronne du cinquantenaire; toutes deux vénérées et honorées par la population de Sorel. Puis vient le jubilé sacerdotal de monsieur le chanoine C. Bernard, le prêtre saint, au coeur doux et fort qui s'est comme identifié avec son peuple de Sorel. Plus que partout ailleurs peut-être, il est chez lui à l'Hôpital et son jubilé est celui d'un père que l'on fête avec le coeur et dans une allégresse qui fait du bien pour longtemps.

Pendant six ans encore, il va, par sa vertu et son dévouement,

s'acquérir de nouveaux droits à la vénération et à la reconnaissance de son peuple; et son départ de Sorel provoque, en 1931, des regrets profonds, douloureusement ressentis à l'Hôpital Général comme ailleurs.

Mais Dieu façonne d'autres coeurs à sa divine image. Les Soeurs Grises vont bénéficier des lumières, de la sagesse du nouveau curé, Monseigneur P.-S. Desranleau, alors vicaire général. Elles le fêtent cordialement lors de son jubilé d'argent sacerdotal; elles partagent dans la mesure de leur vocation son labeur et ses soucis, et quand il est fait évêque de Sherbrooke, des prières de reconnaissance l'y suivent.

Alors il est donné à l'Hôpital Général un très rare privilège, celui qui consiste, au dire du poète à "relire, au livre de la vie, la page où l'on aime", celle que monsieur le chanoine J.-B. Nadeau a déjà écrite comme chapelain de l'Institution, et qu'il va rééditer comme curé à l'église Saint-Pierre. Ce n'est pas la seule amitié qui

soit restée fidèle aux Soeurs Grises. Celle des Dames de Charité entre autres, est tout simplement admirable tant elle a de ressources et de moyens de prouver son dévouement, cependant que certains notables de la ville, médecins, conseillers municipaux, simples particuliers mettent généreusement leur influence au service de l'Hôpital.

Cette maison heureuse n'aurait donc plus de soucis? Le penser serait une grave erreur, car la solution d'un problème vital lui cause présentement bien des angoisses. La maison de la première heure, solide il y a quatre-vingts ans, tombe aujourd'hui en ruines. On la quitte, pièce par pièce, à mesure que le danger d'y vivre se fait trop grand. C'est la partie affectée aux pauvres et aux soeurs. Il faudrait reconstruire; les Sorelois le souhaitent. Le dernier mot est à Dieu qui manifestera sa volonté en temps opportun. L'Hôpital Général met en lui toutes ses espérances.



La maison de Sorel a eu, depuis 1862, 17 supérieures, à savoir :

Soeur Bédini	1862	Soeur Cabana	1910
“ Henri	1869	“ S.-Jean-de-Dieu	1915
“ Vincent	1870	“ Saint-Joseph	1921
“ Bernard	1878	“ Dussault	1923
“ Neveu	1884	“ Tanguay	1923
“ Tanguay	1890	“ M.-de-l'Incarnation	1928
“ Bousquet	1899	“ Bailey	1932
“ Charbonneau	1902	“ Béland	1937
“ Chartier	1904	“ Grenon	1939

---

### STATISTIQUES

Vieillards	1,263
Vieilles dames	1,248
Orphelins	1,431
Orphelines	1,482
Congréganistes	270
Domestiques	255
Hommes malades	54
Religieuses	398

# 2e Fleuron

## OUVROIR SAINTE-GENEVIEVE

SAINT-HYACINTHE, P.Q.

26 avril 1864



CETTE maison dont les oeuvres en 1940 ne justifient pas le nom, est vraiment un ouvroir dans les premières années de son existence. Elle surgit vers 1863 alors que les Dames de Charité, la société Saint-Vincent-de-Paul de Saint-Hyacinthe et les Soeurs Grises se concertent pour soulager, le plus efficacement possible les pauvres de la ville. Depuis quelques années, vêtements, vivres et combustible sont distribués gratuitement aux malheureux. Mais cette façon de faire la charité n'est certes pas la manière idéale. Pour son vrai bien et son bonheur d'homme fier et libre, le pauvre a moins besoin d'être pourvu de tout que d'être aidé à gagner honnêtement par lui-même sa vie et celle de sa famille.

L'étude de ce problème d'ordre social conduit à une solution, d'exécution délicate peut-être, mais qui promet d'être salubre au point de vue matériel et surtout spirituel. Les femmes et les filles pauvres de la ville seront réunies dans un local quelconque, et sous la direction des Soeurs Grises, elles seront invitées à donner, chaque jour, quelques heures de travail utile et rémunérateur. Elles prendront ainsi l'habitude et le goût du travail et auront la joie de changer le pain de l'aumône, toujours un peu amer, en celui du labeur sain et honnête.

Ce projet commence à se réaliser dans une pièce de la maison de monsieur L. Gaudette, rue Saint-Simon, puis dans celle de monsieur J.-B. Duval, rue Saint-



Antoine, construction avoisinant l'Ecole des Saints-Anges où les Soeurs Grises font alors la classe. On y carde, puis on y file la laine; on tisse des étoffes qui servent ensuite à habiller les pauvres. Soeurs Saint-Germain et Lalime sont au poste dès huit heures le matin et y passent la journée, distribuant le travail, enseignant à le faire et surveillant son exécution. Elles ont déjà obtenu de consolants résultats lorsque monsieur et madame M. Laframboise, désireux d'asseoir cette oeuvre qu'ils admirent, offrent une bonne maison qu'ils possèdent sur la rue Concorde. Ce don est accepté, et sous le regard bienveillant et approbateur de Messire F. Aubry, alors curé à Saint-Hyacinthe, la nouvelle initiative prend racine au coeur de la ville. L'Ouvroir Sainte-Geneviève est fondé, et c'est le 26 avril 1864.

Des travaux de couture s'ajoutent alors à ceux du tissage; on entreprend aussi la fabrication du savon. Dès le premier hiver, on occupe ainsi douze femmes pauvres qui arrivent le matin, amenant leurs enfants que l'une d'elles amuse et surveille pendant que les autres font tourner le rouet ou marcher le métier. Le produit du

travail est vendu, et après avoir rétribué les ouvrières, on distribue le reste du bénéfice aux pauvres qui se présentent pour avoir de la nourriture ou des vêtements. Cela dure plus de dix ans. En 1876, lorsque l'incendie embrase le bas de la ville, l'Ouvroir échappe aux flammes comme par miracle, mais l'Ecole des Saints-Anges brûle. Après quelques jours de désarroi, et après entente avec les autorités scolaires, deux classes sont ouvertes dans la salle de couture de l'Ouvroir, pour le reste de l'année. Logés plutôt mal que bien dans les autres parties de la maison, les travaux matériels se continuent assez péniblement, cependant que beaucoup de soin et de temps doivent être donnés à la cuisine, 60 à 80 personnes pauvres venant tous les jours de l'hiver chercher leurs repas à l'Ouvroir, car après les deux incendies<sup>1</sup> qui viennent de désoler la ville, la misère est inexprimable. En 1877, un oratoire est aménagé à l'Ouvroir; enfin les chères soeurs

(1) Le premier incendie a lieu le 3 septembre 1876, et détruit plus de 600 maisons. Le second se déclare le 3 novembre de la même année, rasant un carré de maisons épargnées deux mois auparavant et jetant 26 familles sur le pavé.



auront le bon Dieu avec elles pour les fortifier et les bénir. La première messe y est dite le 9 décembre 1877 par Monseigneur L.-Z. Moreau. Cependant la maison est vraiment insuffisante pour les besoins; en 1878, monsieur L. Sarazin achète pour les Soeurs Grises un terrain situé au coin des rues Sainte-Marie et Saint-Antoine. On y fait construire une maison, spacieuse pour le temps, et qui s'achève pour le 8 septembre 1880.

Désormais, à l'oeuvre première, on associe celle de la crèche. Les bébés orphelins du diocèse y sont reçus jusqu'à l'âge de 3 ans. C'est vers ce temps, soit en 1882, que la quête du pain de saint Antoine est mise en activité. Elle rapporte chaque mois quelques ressources à la maison qui ne peut ni ne veut s'en enrichir; à peine suffisent-elles à satisfaire aux besoins les plus pressants des pauvres.

En 1909, les diverses industries de l'Ouvroir sont transportées soit à l'Hôtel-Dieu, soit à la Métairie Saint-Joseph; la mentalité des pauvres est changée: volontiers, ils

recherchent du travail et essaient de subvenir à leurs besoins. Dans les pièces qui ont servi d'ateliers, de vieilles dames sont admises. La maison devient un hospice. L'incendie de l'Hôtel-Dieu va venir et, dans les deux ailes épargnées, les salles mises à la disposition de la vieillesse infirme et indigente sont bien exigües. "Allez à l'Ouvroir!" c'est le conseil que l'on donne aux personnes qui demandent des admissions à l'Hôtel-Dieu. Alors pour suffire aux besoins des pauvres, une maison voisine est achetée; on la relie à la première par une construction nouvelle affectée aux pensionnaires et l'Ouvroir devient ce qu'il est en 1940.

Sa première directrice eut le bonheur d'en voir tous les développements. Lorsqu'en 1928, à l'âge de 96 ans, soeur Saint-Germain ferma les yeux à la terre, sa chère oeuvre ayant grandi, pouvait lui faire hommage de tous ses biens, très modestes au point de vue matériel, mais surabondants dans l'ordre de la grâce! Et c'est la seule richesse que convoite vraiment la Soeur Grise!

L'Ouvroir Sainte-Geneviève a eu, depuis 1864, 16 supérieures,  
à savoir :

Soeur Saint-Germain	1864	Soeur Saint-Edouard	1899
“ Saint-Michel	1869	“ Charbonneau	1904
“ Dubé	1873	“ Millette	1908
“ Larocque	1877	“ Lagorce	1913
“ Cabana	1883	“ Millette	1921
“ Larocque	1887	“ Saint-Antoine	1924
“ Tanguay	1889	“ Jutras	1927
“ Charbonneau	1890	“ Hébert	1933
“ Dion	1895	“ Sainte-Geneviève	1936
“ Bernard	1896		

---

### STATISTIQUES

Vieilles dames	647
Pensionnaires	324
Aides	356
Orphelins bébés	1,232



Vénérée Mère M.-Emilie Jauron  
3e supérieure générale

S<sup>rs</sup> Piquemault, dite S<sup>re</sup> Joseph, Sup<sup>re</sup>.  
S<sup>rs</sup> Heurteloup, M. P. et S<sup>rs</sup> Guyon S<sup>rs</sup> Jauron  
S<sup>rs</sup> Goddey S<sup>re</sup> Marie

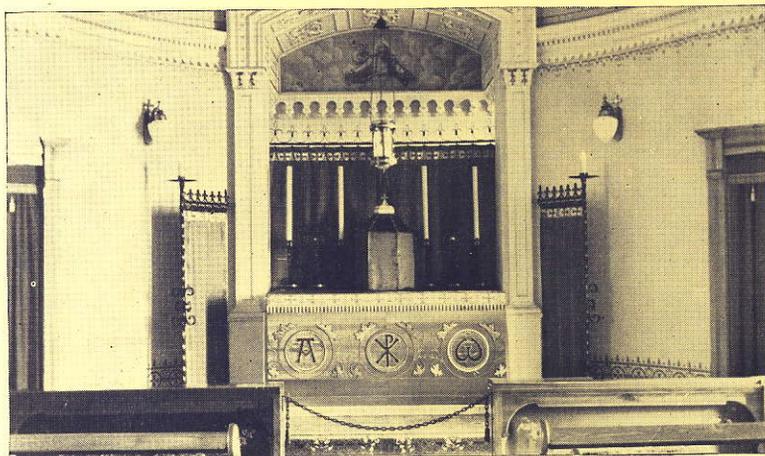
Signatures-autographes des premières Mères et soeurs de l'Institut



Hôpital Général, Sorel



*Métairie S.-Joseph, La Providence*



*Chapelle de la Métairie S.-Joseph,*

# 3e Fleuron

## HOSPICE SAINTE-CROIX

MARIEVILLE, P.Q.

13 octobre 1865



C'EST à Messire E. Crevier que cette maison doit son existence. A Sainte-Marie-de-Monnoir depuis 1852, il a d'abord pourvu à l'éducation des enfants; un collège et un couvent dispensent abondamment aux intelligences le pain et la lumière; mais comme à Saint-Hyacinthe, il aime ses pauvres et veut leur préparer un nouvel asile. Son projet prend corps dès 1860, secondé qu'il est par la générosité de madame Rolland, seigneuresse de Sainte-Marie, et par son frère, monsieur l'abbé J. Crevier, curé à Saint-Pie. En 1862, un terrain est acheté; en 1863, la première pierre du futur hospice est posée et la construction d'une bonne et vaste maison commence. Le 2 octobre 1865, la chapelle est terminée et Messire Crevier la bénit

au cours d'une cérémonie à laquelle participent messieurs les Curés des paroisses voisines, car l'Hospice est un peu leur oeuvre à eux aussi. Une cloche et une statue de Notre Dame de Douleurs sont bénites en ce même jour. La première chante déjà les actions de grâces du fondateur, cependant que la seconde est placée au-dessus du maître-autel de la chapelle, comme le modèle de tous ceux qui souffrent. La maison elle-même est mise sous la garde de la sainte Croix.

Les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe sont présentes à ce moment, mais à titre d'invitées; ce n'est que le 13 octobre 1865 que soeurs Goddu, supérieure, Dubé et L'Espérance y arrivent comme hospitalières de la nouvelle maison.



Pour fêter leur venue, Messire Crevier offrira le Saint Sacrifice dans la petite chapelle au cours d'une messe solennelle où il officie assisté de diacre et de sous-diacre. Il est toujours le même, ce bon Père, et il marque ses oeuvres d'un cachet de grandeur qui impressionne encore à distance. Le 21 octobre, l'Hospice accueille ses premiers pauvres et, le 7 décembre, la première orpheline. Ils sont l'espoir des religieuses qui savent avec quel soin Dieu veille sur les membres souffrants de son Fils. Rien n'empêche que pendant longtemps la pauvreté est en honneur à l'Hospice Sainte-Croix, et la dépendance vis-à-vis de la Providence, affaire de tous les jours.

Les Soeurs ne deviennent propriétaires de la maison qu'en 1869. Avant comme après cette date, elles restent sous la protection affectueuse et vigilante de Messire Crevier dont les années n'éteignent ni l'enthousiasme ni l'ardeur. Et pourtant, voici l'heure de son jubilé d'or sacerdotal. Le 13 octobre 1875, tous ceux qu'il a obligés, — et ils sont innombrables, — partagent ses actions de grâces. Quant aux Soeurs Grises qui lui doivent et leur existence et

leur conservation, cette fête est celle d'un père et les grâces que Dieu lui prodigue font leur joie et leur gloire.

En l'année 1877, Messire Crevier fixe définitivement son séjour à l'Hospice Sainte-Croix. Le vénéré fondateur a bien peu de ressources à cette dernière heure de sa vie; mais le service du pauvre suffit à le rendre heureux, et sa présence est considérée comme une bénédiction vivante. Sa clairvoyance ne tarde pas à constater combien les oeuvres de l'Hospice sont déjà à l'étroit dans la maison primitive; les soeurs n'osent le dire, mais de toute évidence, un agrandissement s'impose. Pour réunir les sommes nécessaires à l'exécution de ce projet, Messire Crevier entreprend à 78 ans, une campagne de charité à sa manière. A pied, s'appuyant sur une canne, car sa démarche est devenue chancelante, le grand et vénérable vieillard visite ses anciens paroissiens de la campagne et du village. Toutes les demeures s'ouvrent grandes à l'arrivée du bon Père; de part et d'autre, on pleure; il reçoit la confiance des peines, il verse le baume des consolations, il accepte ce qu'on lui donne pour



les pauvres, puis il continue sa mission, celle que lui impose son héroïque charité. Quand il s'arrête, épuisé mais heureux, la somme qu'il a recueillie semble suffisante pour commencer l'agrandissement désiré. On est en 1880. Il ne verra pas l'achèvement de cette oeuvre, car il expire le 22 janvier suivant à 81 ans.

De 1865 jusqu'en 1886, une école paroissiale est tenue par les Soeurs Grises dans une des salles de l'Hospice. C'est un service qu'elles n'ont pu refuser à la Commission scolaire. Mais à cette date de 1886, les orphelins et orphelines sont nombreux; ils réclament toute l'attention des maîtresses et les élèves externes ne sont plus admis. L'Hospice bénéficie alors des largesses de monsieur l'abbé H. Balthazar, curé à Saint-Jean-Baptiste, et de la bienveillance de monsieur F.-X. Jeannotte, curé de la paroisse. Tous les pasteurs de Sainte-Marie, d'ailleurs, vont protéger et secourir cette maison.

Et la vie de chaque jour va, pour des années, s'écouler sans beaucoup de variantes; mais en 1907, le petit séminaire de Marieville — car c'est ainsi que l'on désigne maintenant Sainte-Marie-

de-Monnoir — le petit séminaire devient la proie des flammes. L'Hospice héberge professeurs et élèves, et il est décidé que les classes inférieures se feront dans la salle du bazar, pendant que le grenier de cette maison servira de dortoir aux incendiés. Le feu n'a pas fini cependant son oeuvre de destruction: en novembre de cette même année 1907, il consume la vieille et belle église bâtie en 1812, et magnifiquement restaurée par Messire Crevier. En attendant l'élévation de l'église temporaire, la chapelle de l'Hospice rend de grands services à la population. Il va pourtant goûter lui aussi à la brûlante épreuve, et le 16 août 1919, le corps principal est rasé par les flammes. Les soeurs se réfugient avec leurs pauvres et leurs orphelins dans les maisons avoisinantes qu'elles ont achetées pour s'agrandir en ces dernières années. On y vit fort péniblement jusqu'en 1921 alors que la reconstruction est entreprise. Encore se contente-t-on de l'indispensable, remettant à un avenir meilleur le soin de parachever la bonne installation de la maison. Cela dure jusqu'en 1937, alors que les anciens du collège de Marieville, désireux



d'élever un monument à la mémoire de leur père, Messire Crevier, ne croient pas pouvoir mieux faire qu'en édifiant à leurs frais une chapelle pour l'Hospice.— Ce sera "la Chapelle du Souvenir".— Approuvée par Son Excellence Monseigneur F.-Z. Decelles, aidée

par les subsides de la Législature Provinciale, l'entreprise est commencée et menée à bon terme. Les deux oeuvres de l'Hospice Sainte-Croix, hospitalisation des vieillards et soin des orphelins, n'ont plus qu'à se développer à l'aise sous la bénédiction de Dieu.

---

La maison de Marieville a eu, depuis 1865, 19 supérieures, à savoir :

Soeur Goddu	1865	Mère Sainte-Marthe	1908
" Archambault	1870	Soeur Saint-Amable	1913
" Saint-Michel	1873	" du Saint-Esprit	1918
" Dion	1884	Mère Sainte-Marthe	1921
" Cabana	1885	Soeur Guertin	1924
" Dubé	1887	" Millette	1927
" Lajemmerais	1889	" Blain	1930
" Archambault	1895	" Grenon	1933
" Gendron	1899	" Saint-Alexandre	1937
" Mongeau	1904	" Saint-Simon	1939
" McDuff	1905		

---

#### STATISTIQUES

Vieillards	656	Domestiques	158
Vieilles dames	876	Pensionnaires	350
Orphelins	1,831	Congréganistes	167
Orphelines	1,214	Soeurs	88



*Ouvroir Ste-Geneviève, S.-Hyacinthe*



*Hospice Ste-Croix, Marieville*



*Hospice S.-Louis, S.-Denis-sur-Richelieu*



*Hospice Ste-Elisabeth, Tarnham*

# 4e Fleuron

## SAINT-VENANT (HEREFORD, P.Q.)

1871-1875



EN 1871, les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe sont invitées à se rendre dans les Townships de l'Est, à Saint-Venant de Hereford où se trouve un prêtre zélé, monsieur S. Lambert, ancien élève du collège de Saint-Hyacinthe, qui a jadis admiré les oeuvres des Soeurs Grises et qui souhaite voir maintenant ces mêmes Soeurs participer à son apostolat. Il en a besoin pour ses petits paroissiens qui n'ont pas de maîtres et pour ses malades dénués de tous soins. Un des citoyens de l'endroit, monsieur Paquette, offre une bonne maison; la population essaiera de payer aux deux soeurs un salaire de \$200.00 par année, et lui, le curé, verra à ce qu'elles ne manquent pas du nécessaire, au moins. En retour de ces maigres avantages

matériels, il promet beaucoup de bien à faire, avec la perspective d'ouvrir plus tard une vaste maison en cet endroit. La fondation est acceptée.

Le 3 novembre 1871, les soeurs Senay et Blanchard quittent l'Hôtel-Dieu pour se rendre à Saint-Venant. Elles consacrent la première semaine à s'installer le moins mal possible dans la maison qu'on leur a cédée, puis elles ouvrent des classes. 26 enfants, garçons et filles, les fréquentent dès les premiers jours et, en janvier 1872, le nombre des élèves se chiffre à 43. Le courage et le dévouement sont d'usage courant pour les chères soeurs isolées, mais l'un et l'autre sont de bonne trempe et ne défont pas.

Les soeurs vont se dépenser



ainsi pendant quatre ans, espérant toujours que les besoins de la mission nécessiteront la venue de quelques compagnes; mais elles n'ont qu'une école et il ne semble pas que l'avenir réserve autre chose à leur zèle. Elles ne peuvent dans ces conditions prolonger plus longtemps leur séjour loin de la Communauté, privées qu'elles sont des avantages et des mérites de la vie commune. C'est l'avis de Monseigneur de Saint-Hyacinthe et de Monseigneur de Sherbrooke même duquel dépend la mission de Saint-Venant. En juillet 1875, les clas-

ses étant finies, les deux soeurs disent adieu à la bonne et généreuse population qui les a toujours vénérées, aux enfants qu'elles ont instruits avec tant de bonheur; et elles quittent définitivement Saint-Venant, n'apportant de cette mission que les mérites acquis en ces années d'apostolat, et y laissant des regrets et d'édifiants souvenirs.

Saint-Venant de Hereford se nomme aujourd'hui Paquetteville, et les révérendes Soeurs de l'Assomption, de Nicolet, y ont une maison d'éducation depuis 1887.



# 5e Fleuron

## METAIRIE SAINT-JOSEPH

SAINT-HYACINTHE, P.Q.

14 mai 1874



A son départ de Saint-Hyacinthe pour la cure de Marieville en 1852, Messire Crevier possède à la Providence trois terres que lui ont données monsieur et madame Charles L'Heureux, riches cultivateurs de l'endroit, désireux de fournir à leur curé des moyens de faire la charité. Sur l'une d'elles se trouve "la saline", source d'eau aux propriétés curatives appréciées jadis, puisqu'une hôtellerie fut construite à proximité. Mais la renommée de cette eau passe avec les années, l'exploitation de la source cesse, et la maison se délabre vite. Située loin de toute habitation, elle devient un lieu de rendez-vous suspects, si bien que, devenu propriétaire du tout, Messire Crevier souhaite démolir au plus tôt cette demeure pour en

édifier une autre près du chemin du roi; celle-là serait un établissement de charité... et le projet, dans sa pensée, ne prend pas de forme plus précise.

Un jour de l'année 1856, se trouvant à Saint-Hyacinthe et rendant visite aux Soeurs de l'Hôtel-Dieu, sa toujours chère fondation de 1840, Messire Crevier offre aux Supérieures le don de ces trois terres formant une superficie de 120 arpents, estimées alors à \$2,000.00. La Communauté accepte avec reconnaissance ce bienfonds dont elle confie l'exploitation à un fermier. Mais le sol est pauvre, négligé depuis longtemps; il rapporte à peine ce qu'il faut au paiement des taxes et des quelques redevances dont la propriété est grevée. En 1874, un bon ami

de la Communauté, monsieur Lambert Sarazin, informe les Supérieures qu'une terre, voisine de la leur, appartenant à monsieur F. Morison est en vente. En homme expérimenté, il juge que l'acquisition serait avantageuse aux soeurs et il pousse la bienveillance jusqu'à se faire l'intermédiaire entre la Communauté et le propriétaire. Grâce à lui, l'Hôtel-Dieu entre en possession de 60 arpents de terre avoisinant ceux qu'il a déjà. Un château connu sous le nom de **Larkin's Folly** y est à moitié construit, mais il pourrait facilement être transformé et utilisé par une communauté religieuse. Le tout est acquis pour la somme de \$2,000.

Non content de ce bon service rendu, monsieur Sarazin veut encore favoriser l'exploitation de cette ferme en fournissant un roulant de \$1,000.00. Les capitaux engagés dans cette entreprise forcent la Communauté à en suivre de près l'exploitation. Il est décidé que quatre soeurs seront spécialement chargées de la ferme. Après des réparations nécessaires, la maison est bénite le 5 juillet 1874 par Sa Grandeur Monseigneur Moreau, et dédiée à saint Joseph. Les soeurs commencent à l'habiter,

voyageant matin et soir d'abord, jusqu'à ce qu'elles puissent trouver moyen d'aménager une des chambres de la maison en chapelle et y garder le Saint Sacrement, ce qui a lieu le 8 mai 1875. Alors en compagnie de Notre Seigneur, elles demeurent à la Métairie Saint-Joseph. Monsieur l'abbé Eusèbe Durocher, retiré à l'Hôtel-Dieu, est le premier chapelain de la ferme.

La maison est à peine ouverte qu'elle a l'occasion de rendre un grand service à la population de Saint-Hyacinthe en recevant plusieurs malades atteints de la picote. Puis vient le grand incendie de 1876. Alors plus de cent personnes, désolées et manquant de tout, vont chercher refuge à la Métairie Saint-Joseph. Et il semble que le bon Dieu renouvelle en cette occasion le miracle de la multiplication des pains, car avec de minces provisions, les soeurs, sans y prendre garde d'abord tant la consternation est grande, peuvent nourrir tout ce monde pendant plusieurs repas, sans être à bout de rien. C'est quand le sang-froid revient que l'admiration commence.

En 1882 l'exploitation de la ferme donne déjà de tels résultats que la Communauté croit devoir

acquérir 204 nouveaux arpents de terre, geste qu'elle renouvelle à quelques reprises, si bien que la Métairie possède actuellement 573 arpents de terre cultivable et 15 arpents de bois. Une grande partie de cette propriété étant coupée par des côtes difficiles à exploiter, mais favorables aux pâturages, l'industrie laitière est en grand honneur à la Métairie. Le débit du lait se fait tout naturellement à l'Hôtel-Dieu. Pour utiliser le surplus de la production, une fromagerie fonctionne quelque temps en 1882, grâce toujours à monsieur Sarazin qui fournit toute la machinerie nécessaire. Ce bon monsieur devient bientôt pensionnaire à la Métairie avec sa fille, mademoiselle Joséphine; celle-ci va faire don à la chapelle d'un autel en bois sculpté du prix de \$300.00. Monsieur Sarazin donnera la cloche<sup>1</sup>, monsieur le chanoine Misaël Archambault, les ornements d'église et les garnitures d'autel; au cantique de la nature s'ajoutera celui des coeurs pieux et reconnaissants. A cette époque, c'est un révérend

Père Dominicain qui donne le service religieux à la ferme.

En ce temps-là, la Métairie que l'on a agrandie de toute une aile, accueille chaque été un professeur du Grand Séminaire de Montréal qu'accompagnent quelques ecclésiastiques du sud des Etats-Unis, trop éloignés de leur famille pour aller y passer leurs vacances. Tout en se reposant on ne peut mieux, ces messieurs profitent de leur séjour à Saint-Hyacinthe pour apprendre le français. Pourquoi faut-il que l'un d'entre eux, monsieur l'abbé W. Barry se noie, hélas! dans l'été de 1888? — Quelques prêtres âgés ou malades y cherchent aussi une retraite vraiment idéale au sein de cette belle nature.<sup>2</sup>

Lorsqu'en 1897, le Bureau d'Hygiène interdit à la Communauté l'inhumation des soeurs dans le caveau de l'Hôtel-Dieu, la Métairie fournit le terrain nécessaire au cimetière familial, et désormais la ferme devient cent fois chère aux Soeurs Grises; c'est le lieu du grand sommeil où elles espèrent

(1) C'était l'ancienne cloche de l'église de Saint-Dominique, donnée en 1838 par Messire Crevier. Son nom y était gravé.

(2) L'un d'eux, monsieur l'abbé Louis Girard, épileptique, se noie accidentellement en 1900 dans le ruisseau qui coupe la ferme.



toutes venir un jour se reposer, dans la paix et le silence, de leur dure vie de renoncement et de labeur.

Tout cela est beau, trop beau pour durer. L'épreuve va venir, et c'est celle du feu qui rase l'habitation de la Métairie dans la nuit du 15 au 16 mai 1898, faisant douze victimes, hélas! au nombre desquelles trois religieuses. Grâce à la protection d'amis dévoués, et tout particulièrement de Monseigneur M. Decelles, la reconstruction s'opère immédiatement. La maison nouvelle sera moins spacieuse, mais très adaptée aux besoins de la ferme. La bénédiction en a lieu en 1899. Sept ans plus tard, les bâtiments seront détruits à leur tour, et ces lourdes pertes retardent pour longtemps les progrès de la ferme.

Sur une des dernières terres achetées, la Métairie possède une maison d'été, assez vaste, que la Communauté décide de transformer en petit sanatorium pour ses religieuses tuberculeuses. A partir de 1917, la villa hospitalise ces chères malades et le séjour en ce lieu favorise la guérison de plusieurs. Mais en 1931, il faut démolir cette maison qui tombe vrai-

ment en ruines, et le Sanatorium d'Youville se réinstalle à l'ancien Hôpital Saint-Charles.

Cependant la ferme ne cesse d'évoluer en ces dernières années. Guerre à la routine! c'est le mot d'ordre que l'on s'efforce de traduire en actes par l'application des principes scientifiques dans tout le domaine agricole. Si la grande culture se maintient, le jardin a pris une importance inconnue jusqu'à date. Les 59 arpents de terre qui ont été drainés lui sont affectés, et chaque année, il fournit en moyenne 3,000 minots de patates et tous les légumes et petits fruits exigés par la population de la ferme et de l'Hôtel-Dieu, soit près de 900 personnes. L'apiculture et l'aviculture sont pratiquées sur une haute échelle: le rucher de 110 colonies d'abeilles caucasiennes a son laboratoire parfaitement outillé, et le poulailler, divisé par groupements, répond aux exigences modernes et produit d'excellents résultats. Le système de rotation est appliqué à toute la ferme et l'expérience des pâturages permanents a été faite avec succès.

La Métairie a pour fermier un jeune homme intelligent et stu-

dieux, ouvert à toutes les initiatives; de leur côté, les soeurs étudient et se spécialisent dans chaque branche agricole. Elles suivent les cours abrégés d'agriculture qui se donnent presque chaque année, visitent les fermes modèles, réclament les services obligeants des agronomes, compilent et consultent une bibliothèque agricole, se mettent enfin en mesure de faire produire à la ferme tout le rendement possible. Les bâtiments vastes et sains sont tenus avec une méticuleuse propreté; un silo prépare aux bestiaux une succulente nourriture d'hiver; des instruments aratoires de tout genre, depuis la batteuse jusqu'au tracteur, font un excellent et rapide travail. Les légumes sont conservés dans un caveau immense et bien conditionné. Bref, en 1937, la ferme visitée par les inspecteurs provinciaux est classée deuxième sur les quatorze fermes d'amateurs en concours dans la Province, et reçoit la médaille d'argent et le diplôme de très grand mérite agricole.

Depuis cette date, la Métairie s'est pourvue d'un aqueduc; tout son troupeau de vaches laitières a

été renouvelé et il ne compte plus que des individus de race pure; un vignoble, un verger ont été plantés. Elle a gardé ses positions, y ajoutant même quelques avantages. Quinze religieuses s'y dépensent, heureuses sous le ciel du bon Dieu. Nulle part ailleurs peut-être on n'a plus grande foi en la Providence, et plus souvent l'occasion de la bénir. En contact perpétuel avec l'oeuvre divine, les mains se durcissent peut-être, mais l'esprit s'affine, le goût s'épure et les âmes montent. La petite chapelle de la maison, qui a su adopter dans toute son étendue la rénovation liturgique, le dit à son éloquente manière: le labeur austère et sain a détaché les âmes du factice et les a rapprochées de la vraie beauté. En l'année jubilaire de la Rédemption, une croix du chemin en pin de Colombie sur base en pierre des champs a été plantée à la Métairie Saint-Joseph. Cette maison aime et conserve presque jalousement son cachet rustique de bon aloi, tout en se gardant d'être réfractaire au progrès qui la concerne.

Outre les religieuses, la Métairie Saint-Joseph compte un gérant,



six domestiques à gages; une trentaine d'hospitalisés, hommes et femmes, d'âges divers et de capacité variable.

---

La Métairie Saint-Joseph a eu, depuis 1874, 10 supérieures, à savoir:

Soeur Lajoie	1874	Soeur Grenon	1905
“ Henri	1880	“ Saint-Henri	1915
“ Saint-Joseph	1885	“ Grenon	1928
“ Goddu	1890	“ Saint-Bernard	1933
“ Bédini	1896	“ Blain	1939
“ Blanchard	1904		

---

#### Statistiques

Domestiques	432
Hommes	438
Femmes	292
Pensionnaires	132

# 6e Fleuron

## HOSPICE DU SACRE-COEUR

SHERBROOKE, P.Q.

21 avril 1875



C'EST le 21 avril 1875 que les soeurs S. Dupuy, supérieure, Côté, du Sacré-Coeur et McCabe quittent l'Hôtel-Dieu pour se rendre à Sherbrooke où les attend Monseigneur A. Racine. Le premier évêque de Sherbrooke a déjà pourvu à l'éducation des enfants de son diocèse; maintenant ce sont les oeuvres de miséricorde qu'il souhaite voir fleurir dans sa ville épiscopale. Pour la culture de ces fleurs austères, c'est sur les Soeurs Grises qu'il compte.

Désirées depuis longtemps, elles sont reçues à bras ouverts. Son Honneur le maire Griffith et les citoyens les plus marquants de la cité viennent à leur rencontre. A leur grande surprise, on les conduit processionnellement à l'église-cathédrale où plusieurs membres

du clergé et un grand nombre de fidèles les attendent. Les places d'honneur leur sont offertes, puis Monseigneur Racine, le coeur débordant de joie et d'enthousiasme, les salue au nom de tous, assurant que "ce jour de leur arrivée est un jour à jamais mémorable, un jour de vrai bonheur pour Sherbrooke". La bénédiction du Saint Sacrement est donnée, puis la chorale chante le Te Deum comme aux grandes heures d'actions de grâces. Pendant que la foule les escorte jusqu'à leur nouvelle demeure, les quatre pauvres soeurs, touchées jusqu'aux larmes, méditent tout ce qu'elles viennent d'entendre et elles ploient sous le fardeau de tous les espoirs qui sont mis en elles.

La maison qu'on leur a prépa-



rée se trouve sur le chemin de Lennoxville. Elle mesure 100 pieds sur 27, et elle doit servir de refuge aux malades, aux vieillards et aux orphelins, car c'est pour eux tous que les Soeurs Grises viennent à Sherbrooke. Leurs ressources personnelles sont bien minces : à peine de quoi subvenir aux premières nécessités ; mais elles trouvent, dès l'arrivée, des amis et des bienfaiteurs. C'est, outre Monseigneur Racine, monsieur le grand vicaire A.-E. Dufresne, puis une association de Dames de Charité qui va s'ingénier à leur procurer les moyens d'exercer la bienfaisance aussi largement que le souhaite leur coeur. Peu à peu la maison se peuple d'hospitalisés de toutes conditions ; il en vient de la ville et des campagnes aussi ; ce sont des pauvres pour la plupart, que leur Curé amène lui-même, invitant les soeurs à venir quêter dans sa paroisse en retour des bons soins qu'elles accordent à ses gens.

De par le désir de la Supérieure Générale, la maison des Soeurs Grises à Sherbrooke est connue sous le nom d'Hospice du Sacré-Coeur, et elle trace doucement son petit sillon. Monseigneur Racine

surveille ce champ d'apostolat d'un oeil attentif et affectueux ; il a chargé un de ses prêtres de le desservir, mais il se réserve la joie d'y venir souvent, soit pour dire la messe, soit pour prêcher, et toujours avec cette suavité qui trouve le chemin de tous les coeurs.

La petite Communauté va cependant goûter aux privations et à la gêne. L'exiguité du local en est surtout la cause et c'est par un prodige d'ingéniosité qu'elle peut, pendant douze ans, ne refuser à peu près personne. Alors, grâce toujours à la charité de toute la population de Sherbrooke, une demeure spacieuse est élevée sur la rue Belvédère. Tout le personnel de l'Hospice s'y transporte le 8 décembre 1887 ; bientôt on y compte 15 religieuses et 152 hospitalisés.

La divine Providence réserve une autre grâce à cette maison, et c'est l'arrivée de monsieur l'abbé J.-B. Ponton, ex-curé de Brompton, qui se retire du ministère et prend ses quartiers à l'Hospice du Sacré-Coeur. C'est un bienfaiteur émérite que les Soeurs Grises accueillent en sa personne ; pendant trente ans il va édifier par sa

vertu, puis travailler et donner avec un coeur et une générosité inlassables.

Par contre, la mort va frapper, en 1891, le bon monsieur A.-E. Dufresne, vicaire général, et curé à la cathédrale, l'ami constant et désintéressé qui a tant fait pour l'oeuvre; et deux ans plus tard, presque subitement, le vénéré fondateur, Monseigneur Racine s'éteint à son tour. A l'Hospice, on le pleure longtemps; on ne peut se faire à la pensée de ne plus le revoir. Pauvre, le premier évêque de Sherbrooke a encore trouvé moyen de laisser quelque chose à sa chère famille de pauvres; mais le plus précieux héritage, c'est bien la vénération qui s'attache à sa mémoire. Lorsque ses habits sont apportés à l'Hospice, les soeurs ne peuvent songer à les utiliser; elles font mieux; elles les partagent à tous ceux qui viennent réclamer des souvenirs du saint évêque et qui les reçoivent comme des reliques.

Les années qui suivent s'enrichissent de labeurs et de mérites; les trois oeuvres des Soeurs Grises se développent merveilleusement, mais celle de l'Hôpital surtout enregistre des progrès marquants.

Il apparaît bientôt nécessaire de l'installer dans un local plus vaste et mieux approprié à l'oeuvre. Monseigneur Paul Larocque, successeur de Monseigneur Racine et son émule en charité, donne une vigoureuse impulsion à cette réorganisation de l'oeuvre, et la construction de l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul est décidée. Les malades et leurs chères infirmières quittent l'Hospice le 29 mars 1909. Les pièces qu'ils laissent libres seront transformées pour les besoins des pauvres. Il serait déjà temps d'améliorer aussi le sort des enfants qui sont devenus si nombreux qu'il devient impossible de leur trouver des classes dans la maison. Pour quelque temps du moins, ils fréquentent les écoles de la ville, soit de 1909 à 1913, alors qu'il faut revenir à l'ancien état de chose en attendant de pouvoir ajouter à la maison les ailes désirables pour assurer l'essor de cette oeuvre d'éducation et de formation. Il faut attendre jusqu'en 1919, alors que l'agrandissement désiré est entrepris, mené à bonne fin, et béni solennellement le 19 juin 1922. L'Hospice du Sacré-Coeur peut recevoir 650 personnes, et les places, chez les pauvres



surtout, sont rarement vacantes.

Le bien s'y accomplit dans une mesure que Dieu seul connaît. Abjurations, conversions, baptêmes, sont des choses qui n'apparaissent pas aux statistiques, mais qui combent de joie l'âme des hospitalières et les dédommagent des sacrifices qu'elles s'imposent à longue année pour assurer à l'oeuvre sa survivance. En 1925, tous ces motifs d'actions de grâces sont réunis et le cinquantenaire de la fondation est célébré avec magnificence. C'est un très beau jour où Dieu a sa grande part, mais les bienfaiteurs de la terre aussi. Toute la population de Sherbrooke est à l'honneur et à la joie, elle qui n'a pas cessé de protéger et d'aimer l'oeuvre des Soeurs Grises.

Quatorze années sont passées depuis, changeant quelques per-

sonnages de la scène, remplaçant par exemple le bon Monseigneur Larocque par le très digne Monseigneur Gagnon qu'un coadjuteur dévoué, Monseigneur P.-S. Desranleau, assiste en ces dernières années. Les anciennes religieuses ont cédé les armes à des compagnes plus jeunes, les enfants d'autrefois ont grandi: deux d'entre ces derniers, messieurs Roger Maltais et Edgar Parent, recevaient l'onction sacerdotale en 1937 et devenaient cause de joie ineffable pour leurs maîtresses. Mais l'oeuvre en elle-même n'a guère changé; les pauvres et les infirmes sont filialement assistés, les enfants maternellement élevés, le Sacré Coeur cordialement honoré et la Vierge de Lourdes spécialement vénérée et priée par cette grande famille d'âmes humbles et simples.



L'Hospice du Sacré-Coeur a eu, depuis 1875, 14 supérieures, à savoir :

Soeur Dupuy	1875	Soeur Saint-Jacques	1905
“ Bédini	1883	“ S.-Pierre d'Alcantara	1910
“ Marchessault	1885	“ Beauregard	1912
“ S.-Edouard	1890	“ Massé	1913
“ Ouellette	1895	“ Grenon	1921
“ Bédini	1896	Mère S.-Pierre d'Alcantara	1927
“ Carpentier	1897	Soeur Saint-Tancrede	1932
“ Cabana	1900	“ Lanctôt	1936

---

### STATISTIQUES

Vieillards	1,976
Vieilles dames	1,593
Hommes pensionnaires	326
Dames pensionnaires	488
Orphelins	1,950
Orphelines	2,140
Congréganistes	720
Domestiques	296



# 7e Fleuron

## HOSPICE SAINT-LOUIS

SAINT-DENIS-SUR-RICHELIEU, P.Q.

3 février 1876



CETTE maison est fondée en 1876 pour ne pas frustrer les pauvres d'un bien assez considérable légué par mademoiselle Geneviève Demers et madame Alexis Patenaude, née Marie Demers, toutes deux soeurs de Messire F.-X. Demers, ancien curé à Saint-Denis-sur-Richelieu. En mourant, ces dames cèdent leur fortune aux Soeurs de l'Hôtel-Dieu de S.-Hyacinthe, à condition qu'elles fondent un hospice à Saint-Denis même, ou qu'à perpétuité, elles reçoivent dans leur maison de Saint-Hyacinthe six pauvres de Saint-Denis. La seconde manière de remplir les intentions des donatrices s'accompagne de plusieurs redevances, lesquelles rendent l'héritage plus onéreux que bien-faisant pour les Soeurs Grises.

Elles se voient donc dans l'alternative ou de renoncer à l'héritage et par conséquent d'en priver les pauvres, ou de fonder une maison à Saint-Denis. Messire O'Donnell, curé en cet endroit, désire avoir son petit hospice. Monseigneur Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe, l'approuve et encourage les soeurs à résoudre le problème dans ce sens.

La Communauté délibère encore à ce sujet que déjà une propriété s'achète pour servir de berceau à l'oeuvre souhaitée. Il faut accepter et c'est ce que font les Soeurs Grises. Les deux fondatrices, soeurs Sainte-Marthe et Gatien se rendent à Saint-Denis le 3 février 1876. Monsieur J.-B. Paquet et mademoiselle Edesse Hébert, le vieux serviteur et la vieille servante



des dames Demers et Patenaude, attendent les soeurs et seront les premiers hospitalisés, non à titre de pauvres, mais de bienfaiteurs comme leurs maîtresses.

La petite maison mise à la disposition des soeurs ne peut être qu'un pied-à-terre en attendant que l'hospice soit construit. Les plans en sont tracés au cours de l'hiver et la construction commence le 5 juillet 1876. Elle n'est terminée qu'à l'automne 1877. Le 17 octobre, Monseigneur Moreau procède à la cérémonie de la bénédiction de ce nouvel asile des pauvres, qui portera le nom du grand saint Louis, roi de France, l'un des patrons du vénéré prélat.

“Les peuples heureux n'ont pas d'histoire”; ce mot peut être justement appliqué à l'Hospice Saint-Louis de Saint-Denis. Les pauvres et quelques pensionnaires y trouvent, depuis la fondation, une hospitalité simple et familiale qui tient lieu de tout le luxe qui peut exister ailleurs. Une charité, fon-

cièrement la même sous des nuances diverses, anime à son endroit et les curés qui se succèdent à Saint-Denis et les générations de paroissiens. La maison a sa petite chapelle avec un autel privilégié, faveur obtenue de Rome par monsieur le curé O'Donnell lors d'un voyage qu'il fait en Europe en 1876; un prêtre malade ou âgé a la garde du petit bercail où 8 religieuses se dévouent habituellement au bonheur d'une quarantaine d'hospitalisés.

Les moyens employés avec succès à Saint-Hyacinthe et à Sorel pour procurer quelques ressources aux Soeurs Grises sont adoptés à Saint-Denis. Le bazar est une fête paroissiale, bienvenue chaque année, nonobstant tout ce qu'elle coûte de travail, de dévouement et d'argent. Elle est surtout l'oeuvre des Dames de Charité, et il est, parmi elles, des femmes généreuses qui ont écrit leur nom en traits indélébiles dans les archives de l'Hospice.

La maison de Saint-Denis a eu comme supérieures, les soeurs Sainte-Marthe, 1876; Desnoyers, 1880; McDuff, 1888; Bousquet, 1897; Leblanc, 1898; Phaneuf, 1907; Blanchard, 1913; Cabana, 1918; Millette, 1924; Saint-Damase, 1927; Mère Saint-Pierre d'Alcantara, 1933; Houle, 1939.

Hospitalisés depuis 1876: 1006 personnes.



# 8e Fleuron

## HOSPICE SAINTE-ELISABETH

FARNHAM, P.Q.

4 mai 1876



EN 1876, la petite ville de Farnham a comme chef spirituel un prêtre de grande foi et de grand coeur, Messire J.-B. Véronneau, très averti sur les besoins de son peuple. Or, à cette heure, il en est deux qui réclament impérieusement son attention: l'éducation des tout petits garçons que le collège ne peut encore recevoir, et l'hospitalisation des malades et des vieillards pauvres. Il apprend que le village de Saint-Denis a son hospice: pourquoi Farnham n'aurait-il pas le sien? Cette maison apporterait sans doute une solution aux deux problèmes susmentionnés. Des négociations sont entamées avec les Soeurs de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe. Les filles de la charité ne sont pas exigeantes: elles ne réclament

que le moyen d'exercer leurs oeuvres et d'observer leurs saintes Constitutions. A ce compte-là la fondation est vite décidée. Monsieur le Curé a, pour toutes ressources, un capital de \$100.00, un arpent de terre, une grande foi et la confiance que ses paroissiens seront secourables à celles qui viennent pour les aider et les servir.

Une maison est louée, on ne peut guère l'aménager, mais vite on réclame les soeurs. Elles arrivent le 4 mai 1876. Ce sont les soeurs Saint-Joseph (Braün), Desnoyers et Gendron. Elles se trouvent en face d'une extrême pauvreté; courageuses, elles s'accommoderont de l'indispensable et, sans tarder, ouvrent la classe enfantine que monsieur le Curé veut leur confier.

Quelques jours plus tard arrivent les premières vieilles dames pauvres. Chacune d'elles apporte soit quelques chaises, soit une table ou une commode, soit quelques articles de literie. Quelle aubaine pour les soeurs! Tout cela sert à garnir la salle des pauvres, et les bonnes vieilles, gardant leurs choses à leur usage, en sont très heureuses et déjà acclimatées. Cependant, il faut vivre aussi et c'est un problème de tous les jours. La population est sympathique à la nouvelle Communauté, mais peut-elle savoir à quelle nécessité sont parfois réduites les pauvres soeurs? De fois à autre, la cuisinière, à bout de tout, va frapper à la porte du presbytère, oh! bien timidement,—non qu'elle craigne un dur accueil, — mais le charitable monsieur Véronneau, à l'instar de Messire Crevier, donne jusqu'à de son nécessaire; on ne peut donc, très souvent, faire appel à son secours. Et jusqu'en 1878, l'Hospice reste ainsi à la merci de la divine Providence qui non seulement soutient les soeurs mais leur permet de faire bien des charités. Cette année-là, 1878, quelques pensionnaires sont reçus comme des messagers du ciel. Le

prix qu'ils offrent permet à la supérieure, soeur Dubé, de pourvoir à leurs besoins et de procurer à la maison les choses les plus indispensables.

Mais voici que le fondateur est nommé curé à Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville. Devenu propriétaire de la maison qui sert d'hospice, il l'offre à la Communauté avec les charges qu'elle porte, soit une dette de \$2,000.00. Il y a grande hésitation chez les Supérieures majeures. Depuis la fondation, la maison a connu toutes les gênes. . . et cette pauvreté dure encore. Mais aussi que de bien elle a déjà fait! Toutes les raisons de la prudence humaine sont mises de côté et les Soeurs Grises acceptent le don onéreux de monsieur l'abbé Véronneau. A ce moment, le personnel de l'Hospice compte 6 religieuses, 8 vieillards, 6 vieilles dames, 7 orphelins, 7 orphelines et 6 filles, soit 40 âmes.

Alors un comité de Dames de Charité s'organise: elles apportent quelques secours à l'Hospice, toujours sur le point de manquer de tout. En 1884, elles se chargent du bazar et en font un succès sans précédent au point de vue financier. La pauvreté desserre un peu

son étroite tout en laissant encore bien des occasions de mérite.

A monsieur Véronneau a succédé monsieur l'abbé D. Limoges, et il se fait le protecteur de l'Hospice. Puis vient monsieur l'abbé J.-P. Dupuy qui finira ses jours au milieu des pauvres et assisté par les Soeurs Grises, le 29 avril 1900. Monsieur l'abbé M. Laflamme va continuer l'oeuvre de ses prédécesseurs. Peu à peu, la maison s'est agrandie, la vie y est devenue plus aisée et la charité a pu s'exercer largement. En 1907, la chapelle est restaurée selon le désir formel de Monseigneur Bernard. Le bon évêque aidera de ses propres deniers à édifier ce nouveau temple. Bel exemple que suivent quelques bienfaiteurs, ce qui permet d'exécuter le travail sans trop grever le budget de la maison.

Heureuse et simple, la petite vie de l'Hospice se poursuit ainsi jusqu'en 1916. Mais au soir du 25 octobre, la maison est dévorée par les flammes. Vingt-deux personnes, hommes, femmes et enfants y perdent la vie, et une dizaine de fillettes se blessent grièvement en se jetant du haut des fenêtres pour échapper aux flammes. Quelle douleur! C'est une perte irréparable,

pensent les Supérieures majeures de la Communauté, et il est question que les soeurs reviennent toutes à Saint-Hyacinthe après avoir assuré l'hospitalisation de leurs pauvres et de leurs orphelins. Mais monsieur l'abbé E. Decelles, alors curé à Farnham, ne peut consentir à ce sacrifice. Il rassemble ses paroissiens, leur expose la situation dans sa douloureuse réalité et pose catégoriquement la question: "Laisserons-nous partir les Soeurs Grises ou les garderons-nous?" — "Nous les garderons", répondent les paroissiens, acceptant d'emblée les sacrifices qu'impose cette décision. Les soeurs qui, durant trois semaines, ont reçu la plus fraternelle hospitalité chez les révérendes Soeurs de la Présentation, s'installent provisoirement dans une partie du collège Saint-Romuald que la commission scolaire met à leur disposition; les pauvres et les orphelins se hâtent de revenir, aussi heureux que les hospitalières de retrouver un abri, pauvre et étroit sans doute, mais où la charité va briller mieux que jamais.

Monsieur le curé Decelles va commencer son oeuvre de restauration. C'est, chez lui, comme une



hantise; il y pense sans cesse, et pour se procurer des ressources, il fait flèche de tout bois. Il n'a de repos que la reconstruction soit commencée... terminée. Il est tout à la fois ami, bienfaiteur et père de la petite Communauté. L'Hospice neuf est l'oeuvre de son coeur; il a assuré sa survivance. Commencée en 1919, la nouvelle maison devient habitable en 1921. On quitte le collège, non sans quelque regret: il fut témoin de tant de sacrifices et de tant de charité qu'il est devenu cher.

L'année 1926 marque le cinquantième de la fondation. La date est commémorée par une fête intime que l'amabilité des Dames de Charité rehausse d'un beau don. Monsieur le docteur D'Artois n'est pas étranger à ce geste. Médecin de l'Hospice pendant toute sa car-

rière, il aime cette maison et ne peut jamais faire assez pour elle. Il vient y mourir paisiblement en 1928, entouré des soins et des prières reconnaissantes de tout le personnel. Un autre grand ami de l'oeuvre va aussi s'éteindre, trop tôt, hélas! et c'est monsieur le curé Decelles que la mort frappe le 5 septembre 1933. Après avoir tant travaillé pour l'Hospice pendant sa vie, il lui donne à la mort tout ce qui lui reste de biens. Son souvenir vivra donc dans cette maison à jamais.

Sous la protection du nouveau curé de Farnham, monsieur l'abbé P. Darche, l'Hospice Sainte-Elisabeth vit, pauvre toujours, mais bienfaisant et généreux. Cette maison a eu, depuis 1876, 14 supérieures, à savoir:

Soeur Saint-Joseph	1876	Soeur Vincelette	1912
"  Dubé	1877	"  Charon	1915
"  Larochelle	1883	"  Sainte-Hélène	1921
"  Carpentier	1885	"  Massé	1923
"  Saint-Germain	1886	"  Hébert	1927
"  Vincelette	1890	"  Saint-Damase	1933
"  Sainte-Marthe	1901	"  Lanoue	1936
"  Tanguay	1903		

Hospitalisés depuis 1876: 5,727 personnes.

# 9e Fleuron

## SAINT-JOHSNBURY, VT

1877-1879



C'EST encore de la grande cause de l'éducation qu'il s'agit lorsqu'en 1877 monsieur l'abbé J.-A. Boissonnault, curé à Saint-Johnsbury, Vermont, vient à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe demander le concours de quelques religieuses pour ouvrir des écoles dans sa paroisse. Les institutrices catholiques lui font défaut, et les petits canadiens-français doivent fréquenter les écoles publiques où leur foi et leur langue courent de grands dangers. Quelle va être l'attitude des Soeurs de la Charité en cette conjoncture, surtout après l'expérience douloureuse de Saint-Venant? Monseigneur Moreau consulté ne donne aucun avis, mais laisse la Communauté très libre d'accepter ou de refuser la fondation. La décision préparée et mûrie

dans la prière se prononce en faveur de la nouvelle oeuvre, au grand contentement de Monseigneur qui assure: "pour le moment, l'éducation de la jeunesse est l'oeuvre la plus importante que l'on puisse entreprendre aux Etats-Unis. . ."

Les soeurs St-Joseph (Braün), Rhéaume, Galipeau, Marguerite-Marie et Saint-Patrick sont désignées comme fondatrices. Elles quittent l'Hôtel-Dieu le 14 septembre 1877. La supérieure générale, Mère Goddu les accompagne et monsieur l'abbé J.-A. Boissonnault vient à leur rencontre à Sherbrooke; Canadiens et Irlandais catholiques attendent les soeurs, à Saint-Johnsbury et leur font un chaleureux accueil. Une maison spacieuse les attend, de belles clas-

ses sont mises à leur disposition. Dès la première semaine, 188 enfants s'inscrivent et la Supérieure Générale revenant à Saint-Hyacinthe peu après dit son espoir de voir cette entreprise couronnée de succès.

Dans les mois qui suivent, monsieur le curé Boissonnault ne cesse de dire sa satisfaction. Le zèle apostolique de ce bon prêtre est secondé, au moins pour ce qui regarde l'éducation primaire, et il en est très reconnaissant. Au début de 1878, il n'hésite pas à rendre les soeurs propriétaires de l'établissement qu'elles occupent. Et cependant, cette fondation ne durera pas; il lui aura manqué la pauvreté et la croix peut-être, ces deux trésors en lesquels la Soeur Grise met son espoir.

Monsieur Boissonnault poursuit son rêve d'éducation: puisque l'école primaire a si bien réussi, pourquoi ne pas tenter de faire davantage? Et au cours de l'année

1879, il réclame des institutrices de langue anglaise, des maîtresses de musique et de dessin. La Supérieure lui représente que pour des Soeurs Grises, c'est sortir de leur sphère que de se livrer à de telles sciences. N'écoutant que son zèle, monsieur le Curé s'attache à son projet oubliant que, liées par leurs Constitutions, les soeurs ne peuvent aller aussi loin qu'il le désire. — Au mois d'avril 1879, il apparaîtrait avec évidence que ce ne sont pas des Soeurs Grises qu'il faut à Saint-Johnsbury; et oubliant les avantages pécuniaires de cette mission, la petite colonie, attachée par-dessus tout à l'observance des saintes Règles, revient à Saint-Hyacinthe.

Dès septembre 1879, les révérendes Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame continuent l'oeuvre d'éducation abandonnée par les Soeurs Grises, et en 1894, les révérendes Soeurs de la Providence y fondent un hôpital.

# 10e Fleuron

## HOPITAL GENERAL SAINTE-MARIE

LEWISTON, MAINE

21 novembre 1878



C'EST à Lewiston, Me, que les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe sont appelées en 1878. Monsieur l'abbé Pierre Hévey, originaire de Saint-Barnabé-Sud, est alors curé en cet endroit et il désire confier à des religieuses la tenue de son école paroissiale. C'est l'oeuvre qu'il propose à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe au cours de l'été de 1878, ajoutant que les soeurs devront en outre visiter les pauvres et les malades à domicile. Cette dernière condition, qui répond au but de l'Institut, incline la Communauté à accepter cette fondation, la plus éloignée qu'elle ait encore. Les soeurs Côté, supérieure, Leblanc et Galipeau sont désignées comme premières ouvrières et, le 20 novembre, elles arrivent à leur nouveau champ d'apostolat.

Au coin des rues Pierce et Walnut, une demeure composée de deux maisons reliées par une allonge a été préparée. Elle est pauvre, à peine meublée, mais le courage des Soeurs Grises est grand, la générosité du Fondateur, magnifique et clairvoyante, la sympathie de la population, entière. La nouvelle maison religieuse qui est l'accomplissement d'un voeu fait par monsieur Hévey va s'appeler, pendant quelques années au moins, "Asile Notre-Dame-de-Lourdes." Sa bénédiction a lieu le 21 novembre et la fondation date de ce jour.

Le 3 décembre, les soeurs ouvrent les classes; 200 enfants, garçons et filles, se présentent et le travail commence avec autant d'enthousiasme du côté des élèves que du côté des maîtresses. Le

désir de s'instruire gagne même les soeurs aînées des enfants et elles supplient les soeurs de leur donner des cours le soir. Pour répondre à ce désir pressant et si légitime, les sacrifices ne doivent pas compter. Aussi, après avoir enseigné tout le jour, les soeurs ouvrent-elles une école du soir que fréquentent régulièrement 80 jeunes filles. Ce régime épuisant dure dix mois, après lesquels il faut se résigner à embrasser un peu moins, afin de résister à la tâche.

Entre temps, quelques orphelines sont venues chercher refuge à l'Asile et se mêlent aux enfants de l'extérieur pour la classe. Monseigneur Healy, alors évêque de Portland, voit d'un oeil bienveillant et approuvateur l'établissement de cette petite Communauté dans son diocèse.

Les soeurs se dépensent donc dans des conditions vraiment conformes aux Constitutions de leur Institut, et elles ont raison d'espérer qu'elles font quelque bien lorsqu'elles apprennent que leur protecteur et père va les quitter. Afin d'assurer à ses paroissiens le service à perpétuité de prêtres de leur langue, monsieur l'abbé Hévey fait le sacrifice de sa cure en fa-

veur des révérends Pères Dominicains et il décide de quitter le diocèse. Il n'exécutera pas ce dessein avant d'avoir gratifié ses Soeurs Grises d'un don princier par l'achat d'un vaste terrain, sis sur la rue Ash et qu'il paie presque en totalité. Puis il adresse des adieux touchants à son peuple qui le regrette comme un pasteur zélé et un père tendre et bon; et, le 4 octobre 1882, cet homme de Dieu laisse à d'autres mains le soin de faire progresser l'oeuvre de bien qu'il a implantée à Lewiston.

Ce devoir est admirablement rempli par le révérend Père Mothon, premier curé Dominicain. Les classes ont, jusqu'à date, été tenues dans une des deux maisons qui constituent l'Asile Notre-Dame-de-Lourdes, mais les élèves sont au nombre de 370. Le local est vraiment insuffisant. Le bon Père fera élever une vaste maison sur la rue Lincoln. C'est le "Bloc Dominicain" qui servira à la fois d'école et de lieu de réunions paroissiales. Le 8 janvier 1883, maîtresses et élèves prennent possession de leur nouveau domaine. Les enfants sont au nombre de 700, de 6 à 13 ans, et répartis en 6, puis en 8 classes. A l'Asile, les

soeurs ont gardé leurs orphelines qui sont alors au nombre de 18. Le révérend Père Mothon se révèle bon et condescendant comme son prédécesseur et se fait le bienfaiteur des oeuvres des Soeurs Grises. Aussi lorsqu'il quitte Lewiston en 1884 est-il sensiblement regretté par cette partie de son troupeau.

Son successeur, le révérend Père Adam, réclame le secours des révérends Frères Maristes pour assurer le progrès constant de l'éducation. Ces excellents éducateurs arrivent à Lewiston dans l'été de 1886 et au mois de septembre, ils se chargent de l'enseignement aux garçons les plus avancés, en attendant que le local mis à leur disposition puisse leur permettre de les recevoir tous, ce qui n'a lieu qu'en 1887. Pour quelque temps les classes du "Bloc Dominicain" sont décongestionnées, mais le nombre des fillettes croît au point d'exiger bientôt 9 classes. Les Soeurs Grises font face à la situation avec entrain; bien plus, elles décident d'entreprendre une nouvelle oeuvre non moins nécessaire à Lewiston que celle de l'éducation: celle de l'hôpital catholique. Une propriété de 36 acres est en vente au

coin des rues Pine et Sabattus. Elles l'acquièrent en 1888 et entreprennent résolument d'approprier à sa nouvelle destination la maison qui s'y trouve. En novembre de la même année, les soeurs peuvent occuper l'Hôpital. Elles s'y transportent avec leurs 40 orphelines; 30 lits sont réservés aux malades et 6 chambres, aux pensionnaires. A la Noël de 1888, pour la première fois depuis leur séjour à Lewiston, les soeurs ont la messe de minuit dans leur chapelle. C'est un bonheur intraduisible.

Dès le début de 1889, quelques médecins canadiens se réunissent à l'hôpital et organisent pour cette institution un service professionnel régulier et efficace. Relevons les noms de messieurs les docteurs Martel, Matte, Dumont et Vannier; ce sont les pionniers de l'oeuvre et ils ont grand mérite. Car à peine née, la maison va connaître une lutte sérieuse. Il faut dire qu'aucun hôpital catholique n'existe encore dans l'état du Maine. L'élément anglais et protestant croit devoir s'opposer à celui qui tente de s'établir à Lewiston. Un établissement similaire, subventionné par l'Etat et outillé d'une façon très moder-

ne est mis sur pied; les médecins américains lui accordent une sympathie effective qu'ils refusent à l'hôpital catholique. C'est la force humaine qui se dresse devant la faiblesse; mais la divine Providence veille; cette conviction suffit aux coeurs chrétiens pour espérer contre toute espérance. La première malade est reçue le 17 janvier 1889; le 28 avril de cette même année a lieu la bénédiction de l'hôpital par Monseigneur Healy, assisté des révérends Pères Mothon et Ménard. Monsieur l'abbé P. Hévey, maintenant curé à Manchester, est présent à cette cérémonie, et son âme est dans la jubilation à la vue du bien que font ses successeurs dans cette paroisse.

Les années qui suivent sont laborieuses à l'hôpital comme à l'école. La ville de Lewiston prenant chaque jour une importance plus grande, il devient urgent de donner à la population d'Auburn, la ville-soeur, une chapelle et une école qui lui soient propres. Mais les Soeurs Grises ne pourront pas se charger de la direction de cette dernière; bien plus, elles devront cesser de donner l'enseignement au "Bloc Dominicain," dès que des

religieuses enseignantes pourront se charger de cette oeuvre. Ainsi l'exigent quelques articles de leurs Constitutions récemment approuvées par Rome. Les Dames de Sion<sup>1</sup> acceptent ce beau champ d'apostolat qui leur est cédé en septembre 1892.

L'Hôpital et l'Orphelinat de filles réclament tous les soins des Soeurs Grises en attendant la fondation de l'Asile Healy qui ne va pas tarder, et la tenue de la Pension Saint-Joseph, foyer pour jeunes filles, qui va durer près de deux ans. Les premières préventions contre l'hôpital tombent peu à peu; la venue de quelques patients américains a nécessité la visite de médecins de même nationalité. Bien accueillis et bien servis, ils donnent loyalement confiance à cette maison et lui apportent désormais un concours efficace. Mais tout bonheur s'achète: quand cette sympathie étrangère arrive, l'hôpital perd le médecin de la première heure, le bon et savant et dévoué docteur J.-L. Martel qui meurt, le 26 février 1899, après une journée de maladie. C'est plus qu'un ami, c'est un

(1) Les Dames de Sion furent remplacées par les RR. SS. Dominicaines de Nancy en 1904.

fondateur de l'hôpital qui disparaît et les regrets qu'il emporte sont immortels.

Malgré l'épreuve, l'Institution progresse. Elle est déjà insuffisante comme local. Il faut reconstruire et assumer de lourdes responsabilités financières, adoucies par l'aide substantielle de la Législature d'Augusta, Me, de la Société des Patrons et Patronnesses de l'Hôpital et de la protection de Monseigneur Healy. Ce travail s'exécute au cours de 1900 et 1901. En avril 1902, a lieu la bénédiction. Monseigneur Healy n'est plus là, hélas! pour présider cette cérémonie; la mort l'a touché le 5 août 1900, mais à ce moment, comme en tant d'autres, son souvenir est dans tous les coeurs. Le nouvel évêque de Portland, Monseigneur O'Connell, procède à la bénédiction avec une bienveillance consolante pour tous. L'ancien hôpital devient le partage des orphelines qui l'envahissent dans son entier.

Dans une belle maison à l'aménagement confortable, le progrès de l'hôpital s'accroît. L'installation de Rayons-X se fait dès 1903; celle d'un stérilisateur des plus modernes en 1904. En 1906, les

services d'un médecin interne sont requis, et en 1908, une école de gardes-malades séculières est jugée nécessaire. C'est la première du genre que fondent les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe. Le service religieux de l'Institution est assuré par les révérends Pères Dominicains dont le dévouement est inlassable. En cette année 1908, il est demandé et obtenu que désormais cette maison que dirigent les Soeurs Grises sera connue sous le nom d'Hôpital Général Sainte-Marie et qu'il aura les prérogatives et les obligations que comporte ce nom.

La mort de Monseigneur Hévey, survenue à Manchester, le 21 mars 1910, se répercute péniblement dans tous les coeurs de ses anciens paroissiens de Lewiston. Les Soeurs Grises tout particulièrement le pleurent comme un père et elles expriment leurs regrets en faisant chanter des services solennels dans les deux églises Saint-Pierre, Sainte-Marie de Lewiston, et dans celle de Saint-Louis d'Auburn.

Et le temps passe... L'année 1918 amène les douleurs de la grippe espagnole et le grand nombre de ses victimes. Une religieuse

garde-malade est de celles-là; ses compagnes ne cessent pas cependant de soigner les malades, tant à l'hôpital qu'à domicile, et d'ensevelir les morts jusqu'à la fin de l'épidémie.

En 1922 des améliorations importantes sont faites au département du Rayon-X, et les divers secrets que la science la plus moderne a pu arracher à l'électricité sont utilisés. En janvier 1925, l'hôpital fait partie de l'Association des Hôpitaux Catholiques de l'Amérique du Nord et, après examen, les autorités de cette association le rangent dans la classe A.

L'oeuvre des malades y sera bientôt seule abritée; l'Orphelinat des filles a pris une telle importance qu'il importe de la transplanter dans une demeure plus vaste. L'Orphelinat devient la résidence des soeurs et toute la construction de 1902 est mise à la disposition des malades.

A Lewiston comme ailleurs, les Soeurs Grises sont les servantes des pauvres, et elles veulent avant tout travailler à la gloire de Dieu. Soigner les corps, consoler les coeurs, attirer les âmes à Dieu, par la prière, le sacrifice et l'exemple, voilà leur tâche quotidienne.

---

L'Hôpital Général Sainte-Marie a eu, depuis 1878, 16 supérieures,

Soeur Côté	1878	Soeur Barbeau	1907
“ Saint-Charles	1887	“ Sainte-Hélène	1912
“ Perras	1888	“ M.-de-l'Incarnation	1913
“ Bernard	1891	“ Saint-Amable	1918
“ Leblanc	1893	Mère Davignon	1922
“ Dorval	1897	Soeur Marie-de-Lourdes	1928
“ Peltier	1898	“ Mercure	1934
“ Lajemmerais	1900	“ Bélanger	1939
“ M.-de-l'Incarnation	1902		

#### STATISTIQUES

Hommes malades	29,596	Domestiques	1,573
Femmes malades	38,394	Orphelines	
Gardes-malades	539	(1885-1928)	2,047

# 11e Fleuron

## MAISON SAINT-CHARLES

SHERBROOKE, P.Q.

1879-1896



LES Soeurs Grises sont à Sherbrooke depuis 1875 et elles y établissent, dans le travail et la pauvreté, leur oeuvre d'hospitalisation des pauvres et des malades, lorsque Monseigneur Racine veut leur proposer un autre champ de labour qu'il juge propre à leur fournir quelques ressources matérielles tout en leur permettant d'exercer une charité véritable; et c'est la direction de la Maison Saint-Charles où les professeurs et les élèves du séminaire prennent pension au cours de l'année scolaire.

Les Supérieures majeures approuvant le projet, le 21 août 1879, l'oeuvre est acceptée. Les soeurs habiteront gratuitement l'ancien presbytère, l'entretiendront à leurs frais, réserveront une

des chambres de la maison pour les malades du séminaire et recevront professeurs et élèves pour un prix déterminé avec les intéressés. Le 1er septembre 1879 la pension s'ouvre en même temps que le collège. Dès le premier jour, dix professeurs et dix élèves deviennent les hôtes des soeurs. C'est peu, mais ce petit noyau va croître et former bientôt une oeuvre assez importante pour que les deux soeurs qui la dirigent recourent à l'aide de quelques domestiques.

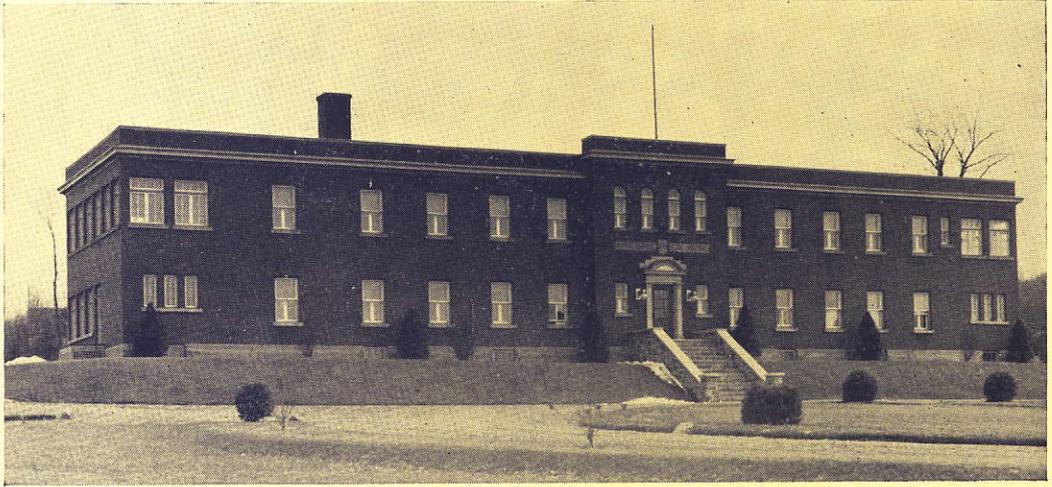
La Maison Saint-Charles n'est pas une maison formée; les soeurs dépendent de la Supérieure de l'Hospice du Sacré-Coeur, mais la vie y est intense, et le dévouement, de toutes les heures. Témoin de leur générosité infatigable, Monseigneur Racine leur donne en



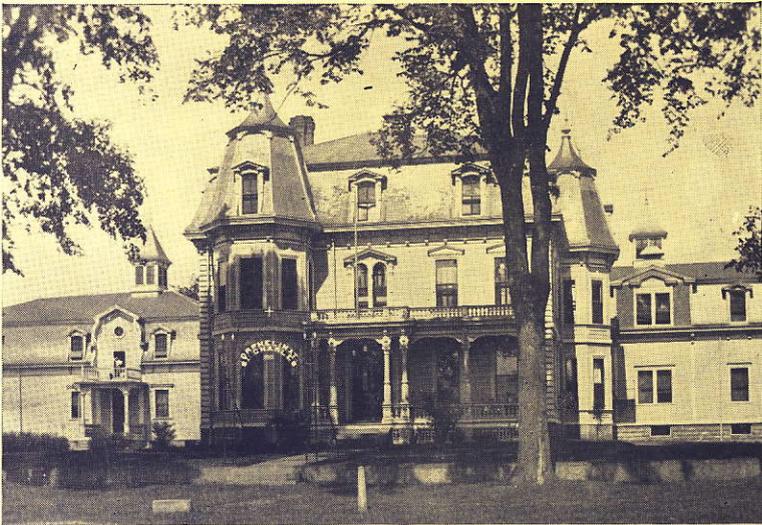
*Hospice du Sacré-Coeur, Sherbrooke*



*Hôpital Général Ste-Marie, Lewiston*



*Hôpital civique, Sherbrooke*



*Orphelinat S.-Charles, Rochester*

1883 une consolation particulièrement douce à des âmes religieuses : celle d'avoir un oratoire où la Sainte Eucharistie leur sera laissée en permanence. Lui-même y dit la première messe le 9 novembre, et il désigne monsieur P.-J.-A. Le-febvre comme chapelain de la maison. Alors les soeurs sont au nombre de 4 et les pensionnaires, 150.

L'oeuvre est à son apogée. Elle va maintenir ses activités à ce niveau pendant quelques années encore. Mais en 1892 les Constitutions des Soeurs Grises ne permettent plus le service aux séminaires, évêchés, presbytères que par ex-

ception. Monseigneur Racine en est informé; en attendant qu'il puisse apporter une solution à ce problème, les soeurs continuent leur mission auprès des collégiens et de leurs maîtres, moins nombreux cependant. Pendant ce temps des négociations heureuses se font avec les Petites Soeurs de la Sainte-Famille dont la Maison Mère est alors à Memramcook, N.-B. Quelques religieuses de cette communauté viennent à Sherbrooke en 1895 pour prendre charge de l'évêché, et le 1er juillet 1896, les Soeurs Grises leur remettent les clés de la Maison Saint-Charles.



# 12e Fleuron

HOLYOKE, MASS.

1881-1887



LA population de la paroisse du Précieux-Sang de Holyoke, composée comme tant d'autres de la Nouvelle-Angleterre d'un nombre considérable de Canadiens-français, a comme curé et comme père vers 1881 le révérend monsieur A. Dufresne, frère du Vicaire Général du diocèse de Sherbrooke. C'est un prêtre instruit et pieux, au zèle judicieux, qui saisit parfaitement les besoins de ses ouailles. En ce temps, ce qui inquiète davantage le bon Curé, c'est le manque d'instruction de ses petits canadiens, faute d'école française et catholique pour leur donner le pain de l'intelligence et du coeur. Dans ses visites à son frère, il

parle de ses soucis de pasteur et il en reçoit une réponse qui semble être celle du ciel à ses ardentes prières: "Ce qu'il te faut pour tes écoles, ce sont des religieuses. . . va chez les Soeurs Grises, elles ne refusent jamais rien". Et monsieur A. Dufresne frappe chez les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe à l'été de 1881. Il expose ses nécessités et ses désirs. L'hésitation de la Communauté est grande; elle prie, consulte les autorités diocésaines de Saint-Hyacinthe et de Holyoke, et la volonté de Dieu lui apparaît manifeste: elle doit accepter cette fondation où les épis semblent mûrs pour la moisson.

Le 8 octobre 1881, les soeurs

Saint-Vincent, supérieure, Saint-Charles, Rhéaume, Sainte-Anne et Peltier se rendent à Holyoke. Elles sont d'abord hospitalisées au presbytère, et deux jours après leur arrivée, elles commencent la classe dans le soubassement de l'église. C'est que 340 enfants les attendent, et que depuis longtemps ils sont avides de s'instruire. Dès l'abord, la communion des âmes s'établit entre maîtresses et élèves, et si les premières prodiguent l'affection et le dévouement, elles recueillent les fruits d'une docilité parfaite et d'une vénération touchante.

Tout va si bien qu'il faut appeler de nouvelles ouvrières; à la fin de l'année 1881 la mission compte 7 maîtresses et 510 élèves. Le bon monsieur Dufresne a fait bâtir une maison aux soeurs afin qu'elles soient bien à l'aise chez elles. Monseigneur O'Reilly, évêque de Springfield, Mass. a daigné venir la bénir lui-même, profitant de cette occasion pour assurer la Communauté de sa bienveillance et de son entière approbation. La mai-

son progresse de toutes manières et le bien s'y fait cordialement. De fois à autre, les inspecteurs de l'Etat donnent bien quelques inquiétudes aux petites institutrices canadiennes; mais la bonne volonté est grande et le travail aussi; les exigences sont satisfaites, et la bénédiction du bon Dieu demeure sur cette maison.

Il y a six ans que les Soeurs Grises sont à Holyoke lorsque monsieur André Dufresne succombe à une pneumonie nonobstant le dévouement et les soins que lui prodiguent les soeurs, et les prières que leur millier d'élèves adressent au Ciel pour ce bon Père. Et sous la plume de la chroniqueuse se lit le grand mot, très familier aux Soeurs Grises: "Il faut que Dieu nous aime pour nous donner une telle croix!" A ce sacrifice déjà si grand, Dieu va en joindre d'autres, et il les impose en maître. Si le regretté monsieur Dufresne avait des prédilections pour les Soeurs Grises, le nouveau Curé a les siennes, tout aussi légitimes, pour les religieuses d'une autre

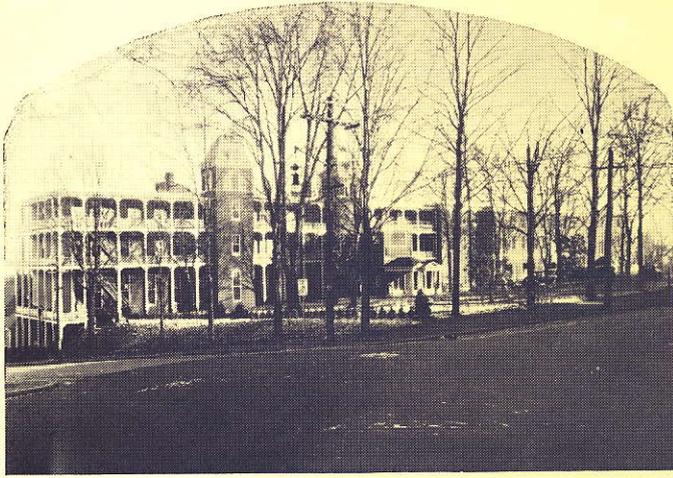
communauté. Après tout, aucun lien permanent n'attache les premières à Holyoke; l'engagement des soeurs a lieu annuellement, au début des vacances. Quand cette formalité se présente en 1887, il devient évident qu'il sera difficile de s'entendre. A un voyage qu'elle fait spécialement à Holyoke pour régler cette question épineuse, la Supérieure comprend que l'oeuvre des Soeurs Grises est terminée en cet endroit. Le même Dieu qui avait daigné leur confier une portion de sa vigne juge bon maintenant de la leur retirer. Sa volonté

reste adorable. Sans retard, sinon sans chagrin, les soeurs quittent Holyoke. Toute la population canadienne est à la gare à l'heure des adieux. Et les soeurs songent: "si la reconnaissance de ce peuple est consolante au point de faire couler les larmes, que ne sera pas celle de Dieu pour la gloire duquel nous avons travaillé depuis six ans?"

Les révérendes Soeurs de Sainte-Anne de Lachine remplacent incessamment les Soeurs Grises à Holyoke.



*Mgr Pierre Hevey, P. D.*



*Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes,  
Manchester*



*Asile Healy, Lewiston*



*Orphelinat S.-Pierre, Manchester*

# 13e Fleuron

## HOPITAL NOTRE-DAME-DE-LOURDES

MANCHESTER, N.H.

9 décembre 1885



**L**A bonne Providence qui s'est cachée sous les traits de monsieur l'abbé P. Hévey lors du premier établissement des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe à Lewiston, revêt la même figure pour ceux de Manchester. L'excellent prêtre arrive en cette dernière ville en 1882. Son prédécesseur a joué le rôle de défricheur dans la paroisse Sainte-Marie. Lui sera le grand bâtisseur d'église, d'école, d'hôpital, de salle paroissiale.

Son premier souci est celui de l'éducation des enfants qu'il veut confier, comme à Lewiston, à une communauté religieuse. Avant même de s'assurer le concours des soeurs, il fait élever une vaste maison, le couvent des Saints-Anges, et quand le local est prêt, il l'offre, confiant et généreux, à la

direction des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe. C'est à l'été de 1885, à la veille des élections générales de la Communauté; Mère Marchessault veut temporiser; le nouveau Conseil Général décidera de l'opportunité de cette fondation. Mais monsieur l'abbé Hévey insiste comme un apôtre, fait appel à la foi en la Providence. Il devient irrésistible. La fondation est acceptée. Les soeurs partiront le 9 novembre et ce sont les soeurs Sainte-Marthe, supérieure, Dorval, Blais, Beauregard, Dubois, Saint-Jean-de-Matha et Sainte-Rose-de-Lima. Cette fois encore, si l'homme propose, Dieu dispose. L'épidémie de variole pénètre à l'Hôtel-Dieu précisément dans ces jours-là; deux des soeurs nommées pour la fondation en sont

atteintes. L'une, soeur Saint-Jean-de-Matha, meurt après quelques jours; l'autre, soeur Sainte-Rose-de-Lima inspire des craintes très sérieuses pendant des semaines. Les autres soeurs qui doivent partir passent quelques jours en quarantaine à la Métairie Saint-Joseph afin de s'éloigner de la contagion et ne pas risquer d'introduire le terrible microbe aux Etats-Unis. Enfin, il leur est permis de partir, saluant de loin la chère Maison Mère, que plusieurs quittent pour la première fois.

Les soeurs sont à Manchester le 9 décembre. Monsieur le curé Hévey les reçoit avec une cordialité ineffable, et au prône du dimanche, il les présente à ses paroissiens de l'église Sainte-Marie en des termes qui inspirent quelque confusion et quelque crainte aux nouvelles ouvrières de la vigne du Seigneur. Comme elles devront être parfaites pour répondre à de telles espérances!

Dès le 14 décembre, elles se mettent à l'oeuvre. Elles ouvrent quatre classes où 200 enfants, garçons et filles, s'inscrivent sans tarder. Elles s'imposent vite à ce petit monde d'ailleurs bien disposé, et dès le dimanche qui suit

l'ouverture des classes, elles donnent à leur vénéré Curé les prémices des consolations qu'il est en droit d'attendre de cette oeuvre qui lui coûte déjà bien cher. Les soeurs accompagnent les enfants à la messe dite spécialement pour eux; elles veillent au défilé, à la bonne tenue, au silence d'action, et guident les mouvements d'ensemble. La messe terminée, le bon Curé, déjà satisfait, commence la récitation du Salve Regina qu'il va continuer seul, comme d'ordinaire, lorsque 200 voix jeunes, pures et pieuses, s'unissent à lui pour louer la "Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance." Lui, le grand dévot de la Vierge, ne peut dominer son émotion et les larmes mouillent sa voix à l'heure des oraisons.

Les soeurs sont encore chargées de la congrégation des Enfants de Marie, association florissante alors et merveilleux organe d'action catholique; dans le temps, le mot n'existe pas, mais la chose s'exerce pour le plus grand bien des âmes. Déjà la première année, les Soeurs Grises reçoivent aussi quelques orphelines, qu'elles protègent et favorisent de tout leur pouvoir. Enfin, comme les classes de l'Ecole

des Saints-Anges ne peuvent suffire à recevoir tous les enfants, monsieur le curé Hévey acquiert une autre propriété qu'il transforme en école pour les garçons. Les Soeurs Grises en reçoivent la direction; mais ici, le cours élémentaire seul sera donné tandis qu'à l'Académie des filles, les études comportent même le cours supérieur.

Cela dure jusqu'en 1890. Alors pour rester fidèles à leurs Constitutions, les Soeurs Grises renoncent d'abord à l'école des garçons qui devient l'héritage des révérends Frères Maristes. Elles gardent l'École des Saints-Anges jusqu'en 1895, pour la céder à cette date aux révérendes Soeurs de la Présentation de Marie.

Si les Soeurs Grises abandonnent l'oeuvre de l'éducation à Manchester, elles ne vont pas quitter cette ville où les oeuvres les plus chères à leur Institut les réclament impérieusement. Elles les ont d'ailleurs exercées depuis dix ans, quoique avec une discrétion obligée, donnant leur meilleur dévouement aux classes. Déjà, en 1888, grâce à monsieur le curé Hévey, une maison modeste, mais assez vaste, située sur la rue Cartier, fut mise

à leur disposition pour les oeuvres de charité. Les pauvres y furent reçus, les orphelins, admis. Depuis la première heure aussi, les malades de la paroisse sont visités régulièrement à domicile. Partout, les soeurs sont accueillies avec une foi touchante; on leur demande d'opérer des guérisons, des conversions; on verse dans leurs coeurs douleurs et alarmes, et le rôle de soeur de charité se fait beau et consolant au point de vue surnaturel.

Mais la nécessité d'un hôpital catholique s'impose. Monseigneur Bradley, évêque de Manchester, souhaite ardemment une telle institution. Avec le même coeur, Monseigneur Hévey, — car il est protonotaire apostolique depuis 1890, — va s'empresser à faire surgir cette oeuvre nouvelle. En 1894, sur un terrain qu'il a donné à la paroisse à condition qu'il servirait aux besoins des oeuvres paroissiales, un édifice de 150 pieds de longueur sur 48 de profondeur, et à 3 étages, est commencé. La nouvelle maison est bénite le 18 octobre 1894 par Monseigneur Bradley, et elle est placée sous le patronage de Notre Dame de Lourdes, dévotion toujours chère au

vénéré fondateur. Deux ans plus tard, soit en 1896, il y ajoute l'Orphelinat Notre-Dame pour les filles. Il jubile, le saint prêtre, en de pareils jours, et vraiment la Providence a comblé tous ses vœux. Pendant 15 ans, il va lui être donné de voir progresser cet hôpital qui se range, dès le début, parmi les meilleures institutions du genre; les soeurs faisant tout en leur pouvoir pour la munir de tout ce que la science médicale et le soin des malades peuvent réclamer. Le 21 mars 1910, presque subitement, la mort arrête le grand travailleur, l'apôtre au zèle puissant qu'est Monseigneur Hévey, cet homme "éminent en bonté" comme le dit son monument funèbre. Il a voulu que son corps soit inhumé dans le parterre de l'hôpital afin de rester près de ses chères soeurs et de leurs pauvres. Car même dans le nouvel hôpital, un département est exclusivement réservé aux personnes âgées, infirmes, malades ou nécessiteuses. C'est l'accomplissement d'un désir très explicite du fondateur et une cause de joie et de sécurité pour les Soeurs Grises qui croient avoir un droit particulier de compter sur le secours de la Providence quand

elles ont quelques chers pauvres avec elles.

L'Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes ne va pas rester sans protecteur; monsieur l'abbé Cyrille Davignon, qui succède à Monseigneur Hévey comme curé à Sainte-Marie, se reconnaît héritier de toutes ses oeuvres et il leur continue, à son exquise manière, une assistance et une sympathie qui réconfortent et encouragent.

L'année 1911 voit s'ouvrir une école de gardes-malades séculières à l'Hôpital Notre-Dame, puis c'est la grippe espagnole et son impérieux appel à un dévouement extraordinaire. L'hôpital se remplit littéralement de ses victimes, et malgré tout, quelques soeurs peuvent encore assister les familles les plus affligées par la contagion. En 1922, l'Hôpital inaugure aussi une clinique gratuite qui va durer cinq ans et qui permet de pratiquer une large charité.

Alors, de nouveau la maison est jugée insuffisante. Mais les conditions financières ne permettent pas une reconstruction. On se contentera d'améliorer la situation et une allonge en briques qui relie l'Hôpital et l'Orphelinat est entreprise. Cette dernière maison sera d'ail-

leurs mise à la disposition de l'Hôpital, les orphelines allant en 1930 rejoindre les orphelins à l'Orphelinat Saint-Pierre. L'oeuvre de la salle d'asile, qui recueille chaque matin depuis 1892 des centaines de petits enfants de l'extérieur, est aussi transférée à cette dernière institution. Pour quelques années au moins, l'Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes pourra ainsi satisfaire aux besoins de la population de Manchester.

En 1936, la chère maison célèbre le cinquantenaire de la venue des Soeurs Grises à Manchester. C'est une occasion extraordinaire de dire ses actions de grâces à Dieu et à ses multiples bienfaiteurs, dont les bénédictions et les largesses n'ont pas cessé, et qui se continuent depuis.

Desservi d'abord par les prêtres de la paroisse Sainte-Marie, l'Hôpital n'a son chapelain particulier que depuis 1930.

---

L'Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes a eu, depuis 1885, 15 supérieures, à savoir :

Soeur Sainte-Marthe	1885	Soeur S.-Jérôme-Emilien	1912
“ Rhéaume	1890	“ Sainte-Marguerite	1916
“ Cabana	1893	“ Brault	1922
“ Larochelle	1895	Mère S.-Pierre d'Alcantara	1923
“ Perras	1896	Soeur Coulon	1927
“ Sainte-Marthe	1903	“ Désilets	1933
“ Carpentier	1905	“ Sainte-Flore	1936
“ Saint-Jacques	1910	“ Gagné	1939

### STATISTIQUES

Malades internes	37,921	Familles assistées	1,548
Nouveau-nés (depuis 1932)	1,562	Visites aux malades et aux pauvres	23,152
Invalides	616	Repas donnés aux pauvres	205,635
Malades externes	19,614		

# 14e Fleuron

## HOPITAL CIVIQUE

SHERBROOKE, P.Q.

1889-1891-1917



DE tout temps, les maladies contagieuses ont causé quelque frayeur et quelque anxiété aux populations, et un peu partout des moyens de préservation sont mis en vigueur contre elles. C'est une mesure de ce genre que la ville de Sherbrooke prend la résolution d'inaugurer lorsque au début de janvier 1889 les autorités municipales décident d'ouvrir un hôpital civique pour y recevoir les malades atteints de quelques-unes de ces maladies. Les Soeurs Grises sont invitées à donner leurs soins à cette catégorie de souffrants, ce qu'elles acceptent. Une maison, dite Maison Rouge (probablement à cause de sa couleur qui signale le danger qu'elle abrite), est mise à la disposition de cette oeuvre et elle est aménagée par le Conseil municipal. Les soeurs n'y résident pas en permanence, mais s'y rendent dès qu'un cas contagieux est signalé. Diphtérie, variole, fièvre scarlatine sont les maladies les plus ordinaires. Cette organisation dure deux ans, qui sont deux années de sacrifices très pénibles; la maison, située à plus d'un mille de la ville est loin de donner le confort nécessaire pour une telle oeuvre; et, ce qui est plus sensible aux âmes religieuses, c'est qu'il leur est impos-

sible d'entendre la sainte Messe et de faire la sainte Communion pendant leur séjour auprès des malades.

En 1891, les soeurs imposent donc aux autorités municipales d'autres conditions tendant à améliorer un peu leur situation. Le Conseil de ville ne croit pas devoir les accepter, et l'Hôpital Civique est remis entre les mains de personnes séculières.

Il revient aux Soeurs Grises en 1917. Comme autrefois, la maison n'est occupée qu'au besoin, mais tous les sacrifices sont faits pour qu'un confort élémentaire soit assuré aux religieuses gardes-malades, tant au point de vue spirituel que temporel. En 1921 cependant, il devient nécessaire de ne pas quitter l'établissement; quatre soeurs sont donc désignées par la Supérieure Générale pour y demeurer. Elles ne cessent pas de dépendre de l'Hospice du Sacré-Coeur, mais elles ne s'y rendent que rarement, et après avoir pris les précautions nécessaires pour ne pas propager les germes qu'elles

combattent. Une chambre de la maison est transformée en oratoire; le bon Dieu y réside comme dans les grands sanctuaires et la sainte Messe y est célébrée chaque jour. Il reste bien la question du local qui est loin de répondre aux exigences de l'oeuvre, au point de vue hygiène particulièrement. Ce problème reçoit sa solution en 1929 alors qu'une jolie maison à deux étages est construite et aménagée suivant un plan spécialement conçu pour sa destination. Les chères soeurs peuvent enfin soigner leurs malades en conformité avec les exigences de l'art médical. Elles ont grand'chance de soigner les âmes aussi. Que de leçons de catéchisme elles donnent à des enfants peu malades, mais que le danger de la contagion oblige à garder durant des semaines parfois. Et quand la mort guette ces jeunes vies, que de sollicitude elles déploient pour les préparer au grand départ, alors que, bien souvent, elles doivent remplacer un père et une mère que les petits mourants, dans l'angoisse,



réclament impérieusement. L'Hôpital Civique ne reçoit pas que des enfants; et l'apostolat à remplir auprès des malades adultes n'est pas moins fréquent ni moins efficace.

Bref, au point de vue spirituel, l'oeuvre est consolante et chère à toutes celles qui s'y dévouent. Dans les années 1889 à 1891, 50 malades ont été admis et soignés par les Soeurs Grises. Depuis la réouverture, avril 1917, 1,613

patients de tous genres y ont fait quelque séjour. Monsieur Joseph Massé, inspecteur d'hygiène est le pourvoyeur de toutes les nécessités de la maison et il s'acquitte de cette fonction avec une inlassable bonté. Aucun malade n'est admis à l'Hôpital Civique sans avoir reçu l'approbation du Bureau d'hygiène, représenté par le docteur J.-A. Dion, médecin hygiéniste de Sherbrooke.



# 15e Fleuron

ASILE HEALY

LEWISTON, MAINE

15 septembre 1893



DES 1892, c'est-à-dire après avoir reçu le décret de louanges de leurs Constitutions, les Soeurs Grises font connaître aux Révérends Pères Dominicains de Lewiston, Me, l'obligation qui leur incombe d'abandonner les écoles paroissiales. Elles temporiseront jusqu'à l'arrivée d'une communauté enseignante à qui elles pourront remettre le précieux dépôt de ces enfants qu'elles aiment et instruisent depuis plus de quinze ans; mais leur détermination, dictée par le devoir, reste irrévocable.

La population de Lewiston laissera-t-elle partir les Soeurs Grises qu'elle a appris à connaître et à aimer? Elle leur confiera plutôt des oeuvres qui lui sont nécessaires et qui sont en rapport

avec l'esprit et les lois de la Communauté. Et c'est ainsi que l'Hôpital Sainte-Marie naît et grandit. Cependant, c'est surtout comme éducatrices que les Soeurs Grises se sont révélées à Lewiston; n'y aurait-il pas moyen de les garder comme telles, sans faire brèche à leurs Constitutions? — Il y aurait la tenue d'un orphelinat. Déjà, elles reçoivent les orphelines à l'Hôpital; qu'il leur soit permis maintenant de recevoir les orphelins dans une maison distincte! Doucement, l'idée fait son chemin dans les esprits et dans les coeurs.

Monseigneur Healy l'approuve et l'encourage; les Supérieures de la Communauté acceptent de se charger de cette nouvelle oeuvre à Lewiston. Un terrain donné jadis par monsieur le curé Hévey est

disponible; les orphelins et les enfants malheureux ne feront pas défaut dans cette ville qui grandit à vue d'oeil; bref, l'orphelinat gagne son droit de vivre. En l'année 1892, une construction est commencée sur la rue Bates, et le 4 septembre 1893, une maison solide, vaste et confortable à tous égards accueille les Soeurs Grises et leurs quarante petits protégés. Soeur Rhéaume est la première supérieure, et six religieuses se dévouent dès le début au bon fonctionnement de l'Institution qui est désignée, en l'honneur de Monseigneur de Portland, sous le nom d'Asile Healy.

Le révérend Père Mothon, o.p. fait de cette maison son oeuvre chère entre toutes, et il va lui procurer l'occasion d'être éminemment bienfaisante. Il lui amène une clientèle à part, difficile à souhait, mais pitoyable au même degré, et à qui le zèle et la charité des soeurs vont avoir à se donner sans mesure. Et ce sont de petits vagabonds, malfaiteurs précoces que la police appréhende et qui sont condamnés à quelque temps de détention. Le révérend Père Mothon, tendre comme une mère, visite ces pauvres enfants, les ré-

conforte, paie caution pour eux, puis les conduit à l'Hospice pour que les soeurs les catéchisent. Là, soeur du Sacré-Coeur les attend; généralement les jeunes loups se changent vite en agneaux sous l'action de la grâce. Tant d'ignorance et surtout tant de misère ont, jusqu'à date, empoisonné ces jeunes vies! Souvent de belles âmes se dévoilent chez eux après quelques mois de bonté et de patience. Il arrive cependant que ces moyens font échec; de fois à autre même, les vilains garnements réussissent à prendre la clé des champs. Il faut recourir à la réclusion, au cachot sous les combles où le bon Père Mothon va gronder, exhorter, et le plus souvent, convertir. Ce n'est qu'en de rares occasions qu'il faut renoncer à tout espoir d'amélioration et diriger ces pauvres enfants vers quelque école de réforme. Le plus souvent, l'instruction religieuse, l'influence salutaire de la discipline et le régime de la bonté conduisent à de consolants résultats dont se réjouissent les Soeurs Grises et le bon Père Curé.

Tous les enfants de l'Asile ne font pas partie de cette catégorie, au contraire; la plupart sont des

orphelins d'excellentes familles de l'endroit ou des alentours, vies en fleurs que le malheur a touchées, mais qui s'épanouissent dans l'atmosphère chaude et saine de l'Orphelinat. Quelques-uns même d'entre ces enfants montrent de telles dispositions pour la piété et la vertu que leurs maîtresses n'hésitent devant aucun sacrifice pour qu'ils poursuivent leurs études. Et c'est ainsi que l'Asile compte au nombre de ses anciens plusieurs prêtres ou religieux fervents à côté d'un grand nombre d'excellents citoyens.

Outre la tenue de l'Orphelinat proprement dit, les soeurs ouvrent une salle d'asile pendant quelques années; mais le bien des orphelins, devenus très nombreux, réclame le local affecté à cette oeuvre surérogatoire et oblige à y renoncer.

Le catéchisme aux enfants de Sabattus fait aussi partie de l'apostolat de l'Asile Healy. Lorsque les révérends Pères Dominicains, faisant la visite de ce petit village,

découvrent que de grands garçons et de grandes filles de 15 ans ignorent tout de notre sainte religion, ils en ont le coeur navré. Pour seconder le ministère de ces bons religieux, les soeurs iront chaque semaine donner quelques heures d'enseignement religieux. Les premières réunions se font dans une remise à voitures; mais qu'importe le lieu pourvu que la bonne nouvelle arrive à quelques âmes droites et bien disposées! Et cela dure des années avec des résultats spirituels très consolants.

Quant à la petite vie intime de l'Asile, elle passe assez uniforme, coupée par quelque fête scolaire, quelque visite des Supérieures majeures, d'évêques, de Son Eminence le Cardinal Rouleau même. Les grandes épreuves lui sont épargnées: celle de la grippe espagnole même semble ignorer l'Asile Healy. C'est une maison d'enfants au coeur pur et à l'âme blanche que le Père des cieux ne cesse de bénir.

L'Asile Healy a eu, depuis 1893, 9 supérieures, à savoir :

Soeur Rhéaume	1893	Soeur Peltier	1923
“ Bédini	1894	“ Sainte-Marguerite	1924
“ Dion	1896	“ Bailey	1928
“ du Sacré-Coeur	1903	Mère Davignon	1932
Mère Davignon	1913	Soeur Marie-Thérèse	1935
Soeur du Sacré-Coeur	1921		

---

#### STATISTIQUES

Orphelins	6,120
Congréganistes	605
Employés	42
Institutrices	16

# 16e Fleuron

## HOPITAL SAINT-CHARLES

SAINT-HYACINTHE, P.Q.

1er juin 1902



LA fondation d'un hôpital s'impose à la Communauté des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe vers 1902. A l'école de gardes-malades pour religieuses qu'elle vient d'inaugurer, il faut nécessairement un champ d'expérience à proximité. Le projet sourit aussi à la population, et c'est heureux; les sacrifices qu'il va imposer seront ainsi plus facilement consentis. Monseigneur Moreau et son coadjuteur, Monseigneur M. Decelles, se font les premiers bien-faiteurs de l'Institution. Monsieur le chanoine C.-A. Beaudry, de par la volonté même de Monseigneur, en devient le procureur habile et infatigable. Il va s'emparer du projet et le mener à bonne fin.

La Communauté désire consacrer à l'oeuvre nouvelle une partie de la Maison Saint-Antoine, ancienne facture d'orgues de monsieur E. Brodeur. Avec monsieur le docteur E. Turcot, monsieur le chanoine Beaudry élabore un plan d'hôpital, suppute ce qu'il peut coûter et s'emploie à trouver les fonds nécessaires pendant que les soeurs font exécuter la transformation. Quelques chambres privées, quatre salles communes pouvant recevoir chacune quatre lits, une salle d'opération, une chambre ophtalmique sont bientôt aménagées. La lumière électrique, luxe pour l'époque, est introduite partout. L'installation est bien modeste mais suffisante lorsque s'inaugure la maison le 1er juin 1902. En reconnaissance



des innombrables services que lui a rendus monsieur le chanoine C.-A. Beaudry, principal artisan de l'oeuvre, la maison s'appellera désormais Hôpital Saint-Charles.

Soeur Bousquet en est la première supérieure, et six religieuses la secondent par leur travail. La plupart des médecins de la ville viennent régulièrement faire du service au nouvel hôpital, mais entre tous, il importe de signaler le dévouement de messieurs les docteurs E. Turcot et L.-A. Beaudry. L'Institution leur doit, en grande part, sa survivance d'abord, puis ses progrès. Car elle entend suivre l'évolution de la science médicale et les méthodes modernes de traitement. Et le petit hôpital qui ne peut être que provisoire, s'outille peu à peu comme ses confrères plus puissants. La clinique, ouverte en 1914 pour les maladies de la tête, est activement fréquentée, et le prestige du docteur E. Bousquet, médecin traitant, n'est pas sans servir les intérêts de la maison. Doucement, au milieu d'hésitations et de difficultés de tous genres, l'oeuvre se développe. Elle a envahi toute la maison, lorsqu'en 1925 s'inaugure le cours

de gardes-malades laïques. Le nombre des élèves sera nécessairement restreint, car le local est insuffisant, mais un projet monte à l'horizon; il favorisera et l'Hôpital et l'École.

Ce projet, c'est celui d'une installation nouvelle, dans une maison spécialement construite pour l'oeuvre qui doit l'occuper. Pendant longtemps on le croit chimérique; mais peu à peu il s'insinue dans les esprits; des subsides sont obtenus du gouvernement provincial, la sympathie de la ville et du diocèse lui est offerte; de plus en plus, l'on se convainc que sa réalisation s'impose. L'entreprise est décidée. Aux limites nord de la ville, un terrain est acheté des Messieurs du Séminaire. Les plans sont confiés à monsieur René Richer, architecte de Saint-Hyacinthe et leur exécution, donnée à monsieur J.-A. Durocher, de Montréal. La bénédiction du terrain et la pose de la première pierre ont lieu le premier septembre 1928.

Et le nouvel hôpital s'élève vaste, clair, salubre et pratique. Les sacrifices nécessaires sont acceptés pour qu'il soit pourvu de tout ce qu'exige la thérapeutique



moderne, et le 13 février 1930, il ouvre ses portes au personnel de l'ancien Hôpital.

Dix ans ont passé depuis, dix ans d'efforts héroïques et de lutte incessante contre ce spectre qui s'est appelé la crise économique mondiale. Mais les soeurs n'ont pas lutté seules. Son Excellence Monseigneur F.-Z. Decelles donne à l'Hôpital Saint-Charles une sympathie active, constante et efficace. Son Excellence Monseigneur J.-A. Desmarais, évêque-auxiliaire de Saint-Hyacinthe de 1931-1939, lui prodigue son dévouement infa-

tigable. Les médecins de la ville mettent à son service leur science et leur prestige. Ceux des campagnes lui amènent volontiers leurs malades. La réputation de l'Hôpital s'établit; ses activités diverses croissent chaque année; son école d'infirmières connaît le mérite et le succès. Dans ses murs, la charité s'exerce sur les corps et sur les âmes. Autant de motifs d'espérer en l'avenir de cette maison qui n'existe que pour servir ceux qui souffrent et procurer quelque gloire à Dieu.

---

L'Hôpital Saint-Charles a eu, depuis 1902, 9 supérieures.

Soeur Bousquet	1902	Soeur Perras	1927
“ Saint-Olivier	1905	“ Sansoucy	1930
“ du Saint-Esprit	1912	“ Chagnon	1936
“ Guertin	1918	“ Gélinas	1937
“ Mongeau	1924		

---

### STATISTIQUES

Gardes-malades	268
Malades	24,853
Domestiques	639



# 17e Fleuron

## ORPHELINAT SAINT-PIERRE

MANCHESTER, N.H.

2 juillet 1902



**L**A charité n'a pas de bornes et celui qui en fait le mobile de ses oeuvres ne peut jamais dire: c'est assez! Monseigneur Hévey l'a compris bien avant cette année 1902 alors qu'une oeuvre nouvelle surgit dans sa pensée et sollicite l'adhésion de son grand coeur. L'Orphelinat qu'il a adjoint à l'Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes en 1896 se révèle insuffisant. Les ébats plutôt bruyants des garçonnetts nuisent d'ailleurs à la tranquillité des malades. Serait-il possible de leur trouver un autre toit? Poser la question, c'est, pour lui, la résoudre.

A quelque distance de l'église paroissiale, à l'angle des rues Amory et Alsace, monsieur le Curé a acheté en 1900 un modeste immeuble. Ce sera l'Orphelinat des garçons que les Soeurs Grises acceptent et dont elles prennent

possession le 3 mai 1902. Monseigneur Bradley qui le visite avec bienveillance, permet d'y ouvrir une chapelle. L'oratoire et la maison sont bénits le 29 juin de cette même année, et de ce jour, l'Institution est désignée, en l'honneur du fondateur, sous le nom d'Orphelinat Saint-Pierre. 6 religieuses, sous la direction de Soeur Marie-de-la-Nativité, première supérieure et 40 orphelins déjà hospitalisés à l'Orphelinat Notre-Dame, en composent d'abord le personnel. En septembre 1902, les orphelins sont au nombre de 80.

Pendant deux ans, l'Orphelinat coule doucement sa petite vie, bien que le nombre croissant des enfants oblige à serrer par trop les rangs dans les dortoirs et les classes. En 1904, la situation est vraiment intolérable. Monseigneur Hévey le voit, et c'est lui qui va y

remédier. Il achète un autre immeuble, voisin de l'Orphelinat, et le cède aux Soeurs Grises qui le transforment et l'agrandissent. Les orphelins prennent possession de leur nouveau nid le 13 septembre 1904, et l'ancien qui tombe en ruines est démoli.

L'Orphelinat se trouve alors situé au coin des rues Alsace et Kelley. Pendant quelques années, le nouvel établissement donne satisfaction à tous, mais il faut l'agrandir en 1909, et de nouveau en 1913. Monseigneur Hévey ne voit que du ciel cette dernière construction en briques de 60 pieds carrés et à trois étages, pouvant hospitaliser près de 125 enfants. L'ancienne partie devient alors la résidence des soeurs. La venue des orphelines en 1930 nécessite d'autres améliorations; l'Institution se met en demeure de

recevoir 200 enfants internes et la salle d'asile s'ouvre facilement à 160 enfants externes.

Jadis, les orphelines recevaient l'instruction à l'Ecole des Saints-Anges, chez les révérendes Soeurs de la Présentation-de-Marie. Depuis 1930, les classes de l'Orphelinat Saint-Pierre reçoivent les garçons et les filles; les programmes d'études des écoles catholiques du New Hampshire sont exactement suivis; les institutrices ne reculent devant aucun sacrifice pour continuer et achever des études supérieures qui leur permettront de mieux servir leur langue, leur religion et les orphelins qui leur devront la préparation de leur avenir. Au nombre de ses anciens, l'Institution compte plusieurs prêtres, quelques religieux, frères, et plusieurs religieuses.

---

L'Orphelinat Saint-Pierre a eu, depuis 1902, 7 supérieures.

Soeur Marie-de-la-Nativité	1902	Soeur Saint-Claude	1927
“ Saint-Damase	1906	“ Beaudry	1933
“ du Sacré-Coeur	1916	“ Saint-Elisée	1939
“ Saint-Alexandre	1921		

#### STATISTIQUES

Filles	2,965	Congréganistes	346
Garçons	3,452	Soeurs	214

# 18e Fleuron

## HOPITAL SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

BERLIN, N.H.

19 juin 1905



VERS 1904, de grandes usines de papier attirent à Berlin, N.H. une population ouvrière de plus en plus nombreuse, composée en grande partie de Canadiens français. Là aussi, un pasteur plein de zèle veille sur les intérêts spirituels de ces déracinés de la vieille terre québécoise. L'éducation de la jeunesse a tous les soins désirables, les révérendes Soeurs de la Présentation dirigeant à Berlin une Académie florissante depuis 1888. Le besoin le plus pressant à cette date semble être celui d'un hôpital.

Monsieur l'abbé L. Laplante propose donc cette oeuvre aux Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe, auxquelles il paraît impossible à ce moment d'accepter une nouvelle maison. Mais ce prêtre sem-

ble avoir appris de la chanaanéenne l'art de demander; une deuxième, une troisième fois, il revient à la charge pour recevoir l'invariable réponse: point de sujets disponibles pour une fondation. Le bon Curé reconsidère son désir, s'assure qu'aucun motif humain ne l'inspire. Il ajoute encore aux sacrifices déjà consentis, car sa générosité a aménagé et outillé un petit hôpital à qui il ne manque que des hospitalières. Il fait surtout prier. Les religieuses de la Présentation de Marie se font en cela ses auxiliaires, et quand il entreprend son quatrième voyage à destination de Saint-Hyacinthe pour demander des Soeurs Grises, il sait que soeurs et enfants vont monter la garde auprès de saint Joseph, le suppliant au nom de ses

douleurs et de ses allégresses, d'exaucer leur bon Père. Mère Carpentier est alors supérieure générale de l'Institut. Devant l'inlassable insistance de ce prêtre, elle s'étonne et s'émeut. C'est, pour elle, un signe sensible de la volonté de Dieu. Et méprisant toute prudence humaine, elle répond affirmativement à cette dernière demande.

Cette bonne nouvelle est donnée le 12 mai. Pendant un mois, les formalités juridiques et la préparation immédiate de la fondation vont se poursuivre. Les fondatrices sont choisies et désignées; ce sont les soeurs Perras, supérieure, Gendron, Voyer et Saint-Jean-de-Dieu. Le 19 juin, elles sont à Berlin explorant leur nouvelle demeure. C'est une maison solide et assez vaste, bâtie sur le versant d'une des collines faisant partie de la chaîne de montagnes qui encercle la ville; la rivière Androscoggin coule par torrents impétueux en face de cette demeure, et ces deux beautés naturelles: la montagne et l'eau, ont déjà un grand charme pour les nouvelles venues. Mais que dire de l'accueil de monsieur le curé Laplante? de celui des révérendes Soeurs de la Présenta-

tion dont la maison avoisine l'hôpital? Quel réconfort et quelle douceur que cette bonne fraternité, surtout en ces heures toujours pénibles des débuts!

L'hôpital possède déjà une chapelle où le bon Dieu résidera en permanence ainsi que l'a permis Monseigneur Delaney, de Manchester, heureux de recevoir une nouvelle colonie de Soeurs Grises dans son diocèse. Deux salles et trois chambres pour les malades sont convenablement aménagées, et une salle d'opération est suffisamment outillée. La maison peut recevoir 15 patients. La bonne volonté a vraiment atteint son maximum dans la préparation du local et elle appelle comme réponse le zèle dévoué et généreux des hospitalières. Le 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, patron de monsieur le curé Laplante, une messe est dite dans la chapelle de l'hôpital et les révérendes Soeurs de la Présentation font les frais du chant. C'est en quelque sorte l'inauguration de la maison, laquelle est mise sous le patronage de l'aimable saint du jour en reconnaissance pour le vénéré fondateur. Le 4 juillet, les soeurs reçoivent leur première malade et

avec elle, l'oeuvre des Soeurs Grises à Berlin commence.

Elle va être étonnamment simple et bénie de Dieu. Les croix ne lui seront pas épargnées; un jour même devant des complications apparemment insolubles, les soeurs se demandent s'il ne faudra pas abandonner le travail commencé. Mais ce que Dieu garde est bien gardé. Les difficultés vont disparaître d'elles-mêmes. Les collaborateurs de l'oeuvre se font plus nombreux, plus généreux, et l'hôpital entre résolument dans la voie du progrès.

En 1909, le bon curé fondateur quitte Berlin pour la paroisse Saint-Georges de Manchester. De part et d'autre, les regrets sont grands; mais monsieur le Curé assure qu'il ne dit qu'au revoir à la chère maison qu'il a fondée. Son successeur, monsieur le curé Paradis, va lui prodiguer, à son tour, intérêt et bonté, en attendant que Monseigneur J. Melançon, l'honneur de la même inappréciable bienveillance.

Déjà l'Institution se fait insuffisante; un agrandissement, fait en 1910, permet de recevoir 30 malades. Une addition nouvelle faite en 1912 porte ce nombre à 50. Les médecins ont, jusqu'à date,

beaucoup travaillé pour l'Institution, lui faisant partager le prestige de leur science et de leur valeur professionnelle. Ils vont l'aider d'une façon plus particulière en favorisant l'acquisition de Rayons X et autres améliorations modernes vraiment indispensables. C'est alors que monsieur le curé Laplanche revient à l'Hôpital. Mais il est malade, infirme, déjà marqué par la mort. Les soeurs l'accueillent avec une affectueuse sympathie doublée de reconnaissance. Elles ont la consolation de l'entourer de soins pendant près de deux ans; et lorsqu'il s'éteint, il a pu expérimenter de quelle utilité peut être l'oeuvre qu'il a un jour fondée dans le sacrifice et l'abnégation.

Viennent en 1918 les terribles angoisses de la grippe espagnole; les salles d'hospitalisation se font insuffisantes. Les soeurs prêtent volontiers la partie de la maison ordinairement affectée à leurs besoins. Il importe peu d'être privé de dortoir et de salle de réunion lorsque, jour et nuit, il faut être sur pieds pour soigner les fiévreux, assister les mourants et ensevelir les morts. Mais ces jours de douleurs passent et la vie redevient normale. Doucement l'Hôpital

Saint-Louis continue son ascension vers le toujours mieux.

En 1927, une école de gardes-malades séculières y prend naissance, à la grande joie des médecins qui se partagent la tâche de compléter l'enseignement de l'institutrice en donnant des conférences sur diverses matières. Les élèves ne sont pas nombreuses, mais les cours sont sérieusement donnés et suivis, de sorte que l'École se fait une excellente réputation. La question épineuse du moment, c'est que la maison, agrandie main-

tes fois déjà, est encore insuffisante. Mais avec les difficultés qu'amène la crise financière peut-on sans témérité entreprendre une construction importante? Il faut temporiser, et cela jusqu'en 1938, alors que, de toute façon, un agrandissement considérable s'impose impérieusement. Il est mené à bonne fin et pour quelques années au moins, l'Hôpital Saint-Louis, ainsi restauré, donnera à la population de Berlin un service conforme à ses besoins.

---

La maison a eu, depuis 1905, 7 supérieures, à savoir:

Soeur Perras	1905	Soeur Saint-Amable	1923
" S.-Jean-de-Dieu	1908	" Gagné	1927
" M.-de-l'Assomption	1913	" Fisette	1933
" Perras	1918	" Sansoucy	1939

### STATISTIQUES

Hommes malades	15,626
Femmes malades	14,584
Nouveau-nés	1,219
Pensionnaires et domestiques	1,186
Baptêmes d'enfants et d'adultes	95

# 19e Fleuron

## CRECHE SAINTE-ELISABETH

SHERBROOKE, P.Q.

12 décembre 1906



**L**A charité est ingénieuse, et c'est elle qui inspire monsieur l'abbé J.-H. Roy, curé à la cathédrale de Sherbrooke en 1906, alors qu'il voit la pauvreté ou du moins la gêne régner en plus d'un foyer de sa paroisse, ce qui oblige les mères à louer leur travail pour apporter le nécessaire à la famille. Mais que deviennent les enfants, parfois bien jeunes, pendant ces heures d'absence? Quelques enquêtes lui révèlent des misères secrètes et de grands dangers moraux sur lesquels sa charité s'émeut profondément. C'est alors que la pensée lui vient d'une oeuvre nouvelle qui se chargerait de ces enfants au cours de la journée, assurerait leur éducation tout en enlevant aux pauvres ouvrières de grands soucis et une lourde

responsabilité. A qui confier cette oeuvre? — Aux Soeurs Grises qui ne peuvent refuser de faire le bien. Où l'abriter? à l'Hospice du Sacré-Coeur? La maison est déjà insuffisante pour les oeuvres qui lui sont confiées, et d'ailleurs, elle est trop loin du centre industriel pour répondre à la nécessité présente. La corporation épiscopale fait alors l'acquisition d'une maison sur la rue Brooks et l'affecte à la nouvelle oeuvre. Monseigneur P. Larocque adopte le projet, se charge des démarches à faire en l'occurrence auprès des Supérieures majeures de la Communauté, et obtient sans peine que quatre soeurs viennent exercer sous son regard ce nouvel apostolat.

Le 12 décembre 1906, les soeurs Vincelette, supérieure, Tes-

sier, Chapdelaine et Robillard prennent possession de la maison, et la Crèche Sainte-Elisabeth est fondée. On le sait: la nouvelle oeuvre est une garderie, et deux soeurs suffisent à l'exercer. Une troisième va visiter les pauvres et, afin de pourvoir aux besoins de ces derniers, une salle de couture est ouverte à la Crèche le 10 janvier 1907. Coupons, retailles, linge usagé, tout y est reçu et utilisé avec un soin et une adresse qui font la joie des bonnes dames qui viennent partager ce travail.

Une pièce de la maison va, avec le temps, être convertie en chapelle; elle est bénite le 15 août 1907, et monsieur le curé Roy y dit la première messe; ce sont les prêtres de l'évêché qui assurent le service religieux à la petite mission.

La maison a peu de ressources; sauf la quote-part du bazar qui se fait chaque année en faveur des oeuvres des Soeurs Grises et quelques aumônes isolées que leur ménage la Providence, la Crèche Sainte-Elisabeth n'a rien d'assuré. Aussi a-t-elle peine à vivre et si elle opère quelque bien, c'est au prix de sacrifices, ignorés pour la plupart, mais très sensibles. C'est

ici qu'il faut rendre hommage à la bienfaisance discrète mais toujours si opportune de Monseigneur O. Chalifoux, évêque-auxiliaire de Sherbrooke. Quand la mort arrête, trop tôt, hélas! ce coeur si généreux, monsieur le chanoine J.-P. Pilette recueille son héritage et se fait pourvoyeur clairvoyant et infatigable de la Crèche.

A quelques reprises, cependant, il est question de réunir cette oeuvre à celle de l'Hospice du Sacré-Coeur; mais le bon Dieu veut qu'elle garde son autonomie et chaque fois, les difficultés s'aplanissent. Enfin elle prend un essor et une importance qui nécessitent un nouveau local; deux maisons lui sont affectées sur la rue Marquette et elle s'y transporte en 1917. Sur le désir de Son Excellence Monseigneur Larocque, à la garderie proprement dite s'ajoute un foyer pour les jeunes filles éloignées de leurs familles et obligées de travailler en ville. Comme on le voit, les deux oeuvres tendent à résoudre un des problèmes de la question sociale: reconstituer à l'enfance et à la jeunesse, privée momentanément ou non de la protection du foyer familial, un milieu où leur vertu sera à l'abri des



grands dangers du monde.

La tenue du foyer va cesser en 1924 et la maison redevient alors la garderie des débuts. Les dures années de la crise financière sont à nos portes, et plus que jamais, les tout-petits vont avoir besoin de protection et d'assistance. En ce temps-là, le nombre des enfants se porte jusqu'à la quarantaine. De bonne heure, les mamans les amènent; ce sont parfois des bébés au berceau qu'il faut consoler, soigner, alimenter, tout en amusant et instruisant les plus âgés

qui ne sont pas encore en état d'aller en classe. Il y a les heures du repos, de la collation, des jeux, du dîner et celles aussi de la classe, des petites leçons de catéchisme et de langage, d'ordre et de propreté. Oeuvre ingrate peut-être, difficile assurément, mais très belle et très chère aux Soeurs Grises. A peu de choses près, elle reste ce qu'elle fut lors de sa fondation, et répond aux mêmes besoins pour lesquels elle fut jadis demandée et acceptée.

---

La Crèche Sainte-Elisabeth a eu, depuis 1906, 11 supérieures, à savoir:

Soeur Vincelette	1906	Soeur Robillard	1929
“ Dussault	1912	“ M.-de-l'Assomption	1931
“ Lamontagne	1915	“ Faubert	1931
“ Jutras	1915	“ Dussault	1933
“ Saint-Théodore	1921	“ Saint-Alexandre	1935
“ du Saint-Esprit	1928	“ Melançon	1937

### STATISTIQUES

Le Foyer a reçu 509 pensionnaires;

La Crèche a reçu 4,097 enfants à qui 187,450 jours d'hospitalisation ont été donnés.



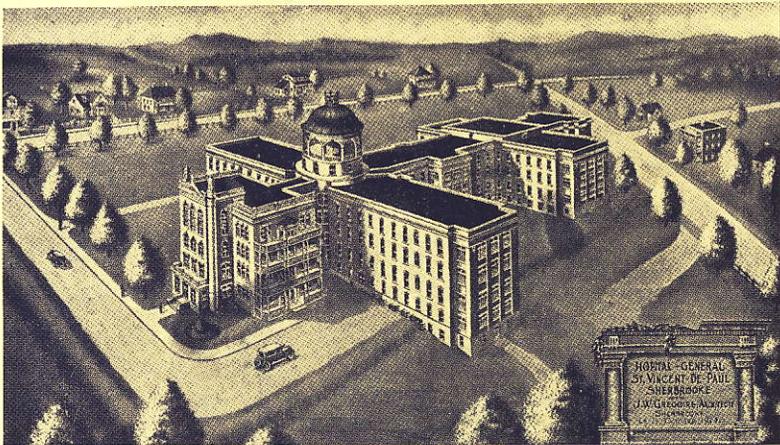
*Crèche Ste-Elisabeth, Sherbrooke*



*Hôpital S.-Louis-de-Gonzague, Berlin*



*Hôpital S.-Antoine, Le Pas*



*Hôpital général S.-Vincent de Paul, Sherbrooke*

# 20e Fleuron

## HOPITAL GENERAL SAINT-VINCENT-DE-PAUL

SHERBROOKE, P.Q.

29 mars 1909



L'OEUVRE de l'hospitalisation des malades à Sherbrooke prend vers 1906 une proportion telle qu'il faut songer à dilater les murs de l'Hospice du Sacré-Coeur si l'on veut que les trois oeuvres qu'il abrite continuent de vivre et de se développer sans se nuire mutuellement. Sherbrooke a vraiment besoin d'un grand et vaste hôpital; sa population croît tous les jours et les campagnes environnantes, dans un rayon de belle étendue, tournent vers elle leurs regards et leurs espoirs aux heures douloureuses de maladies particulièrement sérieuses. Après mûres délibérations, il est décidé par les autorités majeures de l'Institut de séparer l'Hôpital de l'Hospice et de le transplanter en un endroit plus central de la ville, assez isolé ce-

pendant pour assurer aux malades un air pur et une tranquillité relative. Un terrain, propriété de messieurs Branswell et Worthington, est acheté en 1906, des plans de construction sont élaborés et, au cours de 1907, l'exécution de ce projet commence.

La nouvelle maison, située sur une éminence, se trouve dans Sherbrooke-Est, et dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste. C'est un hôpital à pavillons, reliés au centre par une rotonde de 54 pieds de diamètre. Seuls, les trois-cinquièmes du plan total sont d'abord exécutés et ils imposent déjà de bien lourdes charges financières. Comme toute oeuvre digne de survivre et de faire quelque bien, l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul va rencontrer la croix dès son matin,

et souvent encore le long de sa route; mais Dieu garde sa maison, et il le prouve en maintes occasions.

Soeur Perras est la première supérieure de l'établissement. Sur elle pèsent les responsabilités de la construction et de l'organisation initiale de l'Institution, ce qui s'opère au cours des années 1907, 1908 et au début de 1909. La chapelle dédiée à Notre-Dame du Perpétuel-Secours est bénite le 12 février 1909. Le bon Dieu va y résider en permanence, les malades peuvent venir.

Pendant la préparation du nouveau local, l'oeuvre s'est continuée à l'Hospice du Sacré-Coeur. Le 29 mars 1909, il est possible de songer à faire la translation des malades hospitalisés et des religieuses qui les assistent. C'est un jour d'espoir et d'angoisse tout ensemble, mais la foi en la divine Providence est absolue; n'est-ce pas son oeuvre que l'on veut accomplir en cette maison? C'est ce qui encourage et reconforte. Un chapelain résidant est donné à l'Hôpital dans la personne de monsieur W. Dufresne, ami et protecteur de l'oeuvre. Cette grande faveur spirituelle est une nouvelle marque

de bienveillance donnée par Son Excellence Monseigneur P. Larocque qui a approuvé cette maison, qu'il a encouragée dans ses premières difficultés et qu'il voit grandir avec joie. La protection et la sympathie du père du diocèse ne feront jamais défaut à l'Institution et la délicatesse de son esprit et de son coeur trouvera mille moyens de manifester efficacement ses bons sentiments.

C'est ainsi qu'il préside lui-même à la bénédiction de la maison, le 16 juin 1909. Monsieur l'abbé J.-A. Laporte, curé à la paroisse Saint-Jean-Baptiste, donne alors le sermon de circonstance et il y déploie beaucoup de talent et beaucoup de coeur. C'est là d'ailleurs le procédé ordinaire dont usent envers l'Hôpital les messieurs du clergé de Sherbrooke, de la ville ou des campagnes, soit à l'époque du bazar, soit à l'occasion des quêtes; bonne et précieuse sympathie qui adoucit un peu ce que parfois l'oeuvre peut avoir d'amère. Les laïcs ne sont pas moins bienveillants; les médecins d'abord qui apportent à l'Institution une coopération admirable et généreuse; les Dames de Charité ensuite qui adoptent cordialement la nou-



velle maison et l'aident de toute manière. Il s'organise aussi une société de bienfaisance dite des patrons, laquelle apporte son secours très appréciable. Economie et bonne administration d'une part, charité intelligente et généreuse d'autre part, le tout, béni du bon Dieu, permet à l'Hôpital de traverser assez allègrement les heures pénibles des débuts. A travers tout cela, pour consoler les âmes, le bon Dieu fait, de fois à autre, comme toucher du doigt le bien qui s'opère par cette oeuvre. Et ce sont des conversions éclatantes, des retours à Dieu après bien des années d'éloignement, de ces coups de la grâce qui, à l'heure de l'agonie, arrachent de pauvres âmes à l'enfer. De pareilles joies font oublier bien des peines et les expliquent en partie, car tout se paie, surtout le bien à faire.

L'année 1913 va se marquer d'une belle innovation, et c'est l'ouverture d'une école de gardes-malades à l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Puis commence à s'écrire la liste des visiteurs illustres: délégués apostoliques, gouverneurs généraux du pays, lieutenants-gouverneurs, chefs d'état, représentants de sociétés canadiennes

ou étrangères. Dans Sherbrooke, l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul est une oeuvre intéressante et belle que les autorités religieuses et civiles aiment à faire connaître.

En 1925, la maison qui a pu paraître immense au début s'avère insuffisante. Il faut achever la réalisation du plan initial et ajouter les deux ailes qui lui manquent encore; c'est assumer de nombreux soucis d'argent quand les premiers ne sont pas encore éteints; mais s'il fallait attendre l'aisance pour entreprendre de faire le bien, que d'oeuvres ne verraient jamais le jour! Il se trouve alors une femme d'une rare intelligence et d'une expérience avertie pour diriger les travaux et veiller à leur exécution. Elle prévoit les besoins futurs et y pourvoit avec un art achevé. Aussi que de bénédictions entourent la mémoire de soeur Beauchemin qui a vraiment mis le couronnement à sa carrière en surveillant cette construction. Elle expire en effet un mois plus tard, au début de son mandat comme supérieure à l'Orphelinat Saint-Charles de Rochester, N.H.

L'année 1926 voit s'éloigner de l'Hôpital le dévoué chapelain de



la première heure, monsieur le chanoine W. Dufresne. Il a donné, littéralement donné, dix-sept ans d'excellents services, nonobstant une santé chancelante; il aspire maintenant à un repos bien mérité qu'il prendra à l'Hospice du Sacré-Coeur; puis il reviendra à l'Hôpital pour le servir encore par la prière et le silence jusqu'en 1939, date de sa mort. Au matin de l'Assomption de 1924, c'est le si vénéré Monseigneur P. Larocque qui s'éteint. Départ et deuils très sensibles au personnel de l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Son Excellence Monseigneur O. Gagnon, évêque-auxiliaire depuis quelques années, succède à Monseigneur Larocque sur le siège épiscopal de Sherbrooke. Ami de l'Hôpital, il va le demeurer et le couvrir de sa protection jusqu'à ce qu'il recoure à l'appui d'un coadjuteur, Son Excellence Monseigneur P.-S. Desranleau, héritier de belles traditions de bienveillance et de bienfaisance.

Il est d'autres bienfaiteurs chers et précieux entre tous et qu'il ne convient pas d'inscrire nommément dans ce court historique. Et ce sont les médecins, hommes de savoir, de bon vouloir et d'expé-

rience, qui servent l'Hôpital depuis sa fondation avec le zèle que sait déployer pour une belle cause tout homme de coeur. Parmi eux, il en est trois qui ont déjà reçu leur récompense immortelle: monsieur le docteur J.-O. Camirand qui peut personnifier les dévouements de la première étape, ceux qu'a vus et admirés l'Hôpital en germe à l'Hospice du Sacré-Coeur. Monsieur le docteur J.-O. Ledoux incarne, en quelque sorte, les travaux, les succès et la gloire de la seconde étape. Monsieur le docteur F. Bertrand, dont la tombe est encore toute fraîche, est un modèle de professionnel toujours vivant que la troisième étape a admiré et aimé. Et la lice demeure ouverte; et les athlètes du dévouement ne font pas défaut parmi les médecins du présent comme ceux du passé. Et la course dans cette voie conduit infailliblement à la victoire ici-bas ou là-haut.

L'Institution a maintenant 31 ans d'existence. . . Plus que jamais elle est en mesure de servir, et de bien servir. 300 malades peuvent y être hospitalisés. Instruments perfectionnés, procédés modernes de traitement, installations électriques, cliniques diverses y ont trou-

vé place à tour de rôle. Par ailleurs, médecins et infirmières ont enrichi leur science et leur expérience. Mais par-dessus tout, la charité veut et doit être reine de l'établissement, car où qu'elle soit, et quoi qu'elle fasse, la Soeur Grise n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle est la servante du pauvre, de l'infirmes ou du souffrant.

---

L'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul a eu, depuis 1909, 7 supérieures, à savoir :

Soeur Perras	1909	Soeur Saint-Amable	1927
“ Dussault	1912	“ Sainte-Adéline	1932
“ Mongeau	1921	“ Bouffard	1939
“ Saint-Paul	1924		

#### STATISTIQUES

Gardes-malades graduées	274
Congréganistes	1,195
Infirmiers	344
Domestiques	248
Pensionnaires	158
Malades	85,747

# 21e Fleuron

## HOPITAL SAINT-ANTOINE

LE PAS, MANITOBA

2 avril 1912



AU début de la carrière épiscopale de Monseigneur O. Charlebois, de sainte mémoire, le chemin de fer de la Baie d'Hudson est en voie de construction, et il attire par centaines des ouvriers de toutes races dans le territoire du Keewatin. Une scierie importante employant plus de 800 hommes, vient de se construire au Pas, et au cours des hivers, des chantiers s'ouvrent dans la forêt toute proche. Ces grands centres d'activité humaine exposent la population qui les fréquente à de multiples dangers et très souvent des vies d'hommes sont lamentablement atteintes, soit par des accidents de travail, soit par le froid intense qui sévit, l'hiver, dans ces régions.

Il y a trois médecins au Pas vers

1912; mais survient-il un cas de chirurgie ou une maladie un peu longue? Les pauvres travailleurs, sans famille, et presque toujours sans argent, sont exposés à une misère qui fait pitié et qui conduit souvent au désespoir. Une oeuvre s'impose de toute nécessité: la fondation d'un hôpital. Les protestants y songent peut-être; le Vicaire Apostolique du Keewatin n'entend pas se laisser devancer dans cette oeuvre de charité et il fera tout pour réaliser son projet. Et il prie, demandant à Dieu de lui préparer des collaboratrices, car ce sont des mains de femmes et des coeurs de mères qu'il faut pour soigner ses malades.

Ces collaboratrices, il les cherche en vain dans quelques communautés hospitalières de la pro-

vince de Québec. En novembre 1911 il vient exposer sa requête aux Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe. Récemment la Communauté a refusé plusieurs fondations humanement avantageuses, faute de sujets à donner pour les servir. Il n'est pas vraisemblable qu'elle acquiesce au désir du grand évêque missionnaire. Et pourtant c'est une réponse affirmative qu'emporte en s'éloignant Monseigneur Charlebois, réponse que la Supérieure générale fait connaître à la Communauté en ces termes: "La prudence humaine nous eût suggéré plus d'une raison de refuser; mais comptant sur la divine Providence qui saura suppléer à tout, nous avons accepté avec d'autant plus d'empressement et de confiance que l'oeuvre à entreprendre offre moins de ressources et qu'elle exigera plus de privations et de sacrifices". Et les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe deviennent missionnaires. . .

Au mois de mars 1912, soeur Peltier, supérieure, soeurs Senay, Saint-Léon et Sainte-Gertrude quittent Saint-Hyacinthe pour se rendre au Pas. Le voyage ne comporte guère d'autre peine que celle de la durée; mais après avoir vu fuir

les hommes et les choses pendant trois jours et trois nuits, la sensation de l'exil étreint le coeur des pauvres petites religieuses. Comme elles sont loin du berceau religieux! Les communications rares et irrégulières, le contact quotidien avec une civilisation primitive vont bientôt accentuer cette impression d'isolement, si pénible pour le coeur.

Mais elles sont venues pour autre chose que pour gémir; des oeuvres pressantes les attendent; elles ouvrent un hôpital, un petit orphelinat et se chargent temporairement de l'école. Car l'Ouest est alors en pleine crise scolaire; le règlement 17 y est roi et, au Pas comme ailleurs au Manitoba, de petits canadiens-français sont lésés dans leur langue et dans leur foi. Ils sont 70 à attendre impatiemment l'heure où ils pourront se grouper autour d'une institutrice française et catholique, et c'est le service que vont leur rendre les Soeurs Grises en attendant que les révérendes Soeurs de la Présentation de Marie viennent en 1918 exercer parmi eux cette admirable mission.

La première maison occupée par les soeurs n'est guère spacieuse;



elle peut tout au plus recevoir 12 malades et l'aménagement est plus qu'élémentaire. Si la petite communauté ne manque pas du nécessaire proprement dit, du moins a-t-elle l'occasion de connaître, et largement, ces privations et ces sacrifices de toute sorte que leur Mère générale a prévus et acceptés d'avance en leur nom. Pour le soin des malades, leur imagination doit le plus souvent suppléer à ce qui manque en fait de commodité. Au besoin, les gens du pays leur aident à trouver le moyen de sortir d'une impasse et de façon souvent originale. Un jour, un pauvre sauvage reçoit, par maladresse, toute la charge d'un fusil dans une jambe; ses compagnons le traînent dans un canot et se hâtent de l'amener à l'Hôpital du Pas. Le voyage sur la rivière se fait assez bien; mais quand il s'agit de transporter le blessé du débarcadère à la maison, c'est tout un problème. Point de civière ni de brancard et c'est à peine si on peut toucher le malade tant il est souffrant. Alors ses compagnons de haler le canot, et d'entrer le tout dans la maison jusqu'au lit du patient, à l'ébahissement des soeurs. C'est dire que les moyens de fortune en

valent d'autres et qu'ils rendent bien service à la charité.

Les Soeurs Grises se sentent bien chez elles au Pas et leur influence est grande. Elles trouvent moyen d'être utiles à Monseigneur et à ses missionnaires, tout en soignant les sauvages et en instruisant les enfants. La première maison est bientôt insuffisante; de petites allonges s'ajoutent au corps principal au fur et à mesure des nécessités. Puis l'on construira en hauteur, superposant quelques étages à ceux des débuts. Cela suffit jusqu'en 1928. Mais alors la base tombe en ruines et il faut se résigner à reconstruire. Jusque là deux oeuvres se sont maintenues au Pas: l'Hôpital et l'Orphelinat. La nouvelle maison ne conserve que la première. Solidement bâti à l'épreuve du feu, présentant à l'intérieur comme à l'extérieur tous les accommodements des hôpitaux modernes, l'Hôpital Saint-Antoine est une petite merveille pour la région. Il peut hospitaliser cent malades. Un département est spécialement réservé aux Indiens, encore nombreux au Pas; leur conversion est difficile, car ils ne sont plus des primitifs. L'apostolat de la religieuse hospitalière



s'exerce plus efficacement auprès des métis et des blancs; là, elle rencontre l'hérésie et surtout l'ignorance ou une funeste négligence. Après quelques jours de bons soins, que de fois elle entend des malades qui se sont présentés comme protestants ou indifférents, lui dire avec larmes qu'ils sont catholiques comme elle, qu'ils viennent de l'Est comme elle; seulement, depuis trente ou quarante ans, ils vivent comme des païens. La charité et la prière ont réveillé tous leurs anciens souvenirs et les plus consolantes conversions suivent de près.

La communauté du Pas compte 19 religieuses.<sup>1</sup> Les révérends Pères Oblats leur donnent généreusement le service religieux. D'autre

(1) Elle a une école de gardes-malades laïques depuis 1929.

part, monsieur l'abbé G. Marchand, curé à la cathédrale, leur est un ami et un protecteur indéfectible. Monseigneur Charlebois aimait à dire la messe à l'Hôpital et il y prêchait volontiers avant de venir s'y reposer durant quelques jours avant d'y mourir le 20 novembre 1933. Ce fut peut-être la plus grande douleur de cette maison que de voir s'éteindre le grand et saint évêque, son fondateur, son bienfaiteur et son père. Mais il avait pourvu à l'avenir de ses chères oeuvres, les confiant à la sollicitude de son successeur, Monseigneur M. Lajeunesse, héritier des affections et des largesses de son oncle vénéré. Sous un tel patronage, l'Hôpital Saint-Antoine ne peut que prospérer matériellement et grandir dans la ferveur et l'apostolat.

---

La maison du Pas a eu, depuis 1912, 6 supérieures, à savoir:

Soeur Peltier	1912	Soeur Saint-Alexandre	1927
" Mongeau	1918	" Gélinas	1930
" Sainte-Eugénie	1921	" Désilets	1936

#### STATISTIQUES

Hommes malades	10,023
Femmes malades	7,329

# 22e Fleuron

## ORPHELINAT SAINT-CHARLES

ROCHESTER, N.H.

17 septembre 1913



**E**LLES sont quatre soeurs grises à partir de Saint-Hyacinthe le 17 septembre 1913 pour se rendre à Rochester, N.H., afin de répondre aux pressants appels que leur adresse depuis quelque temps le curé de cet endroit en faveur de ses enfants pauvres. Et ce sont les soeurs Sainte-Rose-de-Lima (Davignon) supérieure, Tétrault, Rousseau et Antoinette Labossière. Elles partent, n'emportant guère autre chose que leurs effets personnels; mais elles ont grande confiance en la Providence qui se personnifie déjà dans leur esprit en la personne du bon curé-fondateur, monsieur C. Lacroix. D'avance, il a fait savoir qu'une maison les attend et qu'il voit à son aménagement. C'est donc sans de trop grandes appréhensions que les

quatre fondatrices s'avancent vers leur nouveau champ d'apostolat.

Elles sont à Rochester le 19 septembre. Dès ce jour, elles visitent le futur Orphelinat où les travaux d'adaptation ne sont pas encore terminés. La maison principale est l'ancien château d'un monsieur Wallace, millionnaire américain. Le luxe s'étale partout, sur les murs à peine crépis, mais tendus d'une riche tapisserie que découpent, çà et là, de larges miroirs; sur les peintures aux teintes rares et au vernis fin; sur les parquets de larges planches brutes et disjointes, mais capitonnés et recouverts de tapis superbes et moëlleux. Une angoisse étreint le coeur des fondatrices: comment pourrons-nous pratiquer notre pauvreté de soeurs grises avec

cette apparence de luxe et de confort? N'y aurait-il pas moyen de supprimer tout cet éclat? — Pas pour le moment du moins, car ce serait au dépens de frais considérables qu'il est impossible, tant aux soeurs qu'au fondateur, d'assumer. Le bon Dieu d'ailleurs veille sur la vertu de ses épouses, et c'est de l'héroïsme qu'il va bientôt leur demander.

A l'ancien château proprement dit, deux ailes ont été ajoutées pour recevoir les enfants. Certaines pièces sont tout aménagées; d'autres vont attendre longtemps l'utile et même le nécessaire. Les premiers jours, les repas se prennent sur les caisses et avec les canifs de poche comme seuls ustensiles. C'est assez dire que bien des choses de première nécessité font défaut. Et cela va durer des mois, des années; car les petits enfants que reçoivent les soeurs sont pauvres et les amis des premières heures, plutôt rares et peu au courant de leurs besoins. On leur envoie de belles peintures, des oeuvres d'art, quand elles manquent de chaises, d'armoires et de mille autres choses d'usage courant.

La maison s'ouvre le 30 septembre aux 26 premiers orphelins.

Il en arrive tous les jours et de tous les âges, de tout petits de deux ans et de grandes filles de quatorze ans. Une belle chapelle occupe le centre de la maison. Monsieur le curé Lacroix, grand amant de la sainte Vierge, vient, le 1er octobre, dire la messe en son honneur et y laisser le bon Dieu en permanence. Les soeurs n'auront pas souvent le bonheur d'avoir le saint Sacrifice en leur maison; elles sont desservies par les prêtres de la cure, laquelle est considérable et réclame toutes leurs activités. De temps en temps, elles ont la consolation d'avoir un chapelain d'occasion, quelque abbé malade qui ne peut guère exercer de ministère et qui vient refaire sa santé à l'Orphelinat. Mais après quelques mois, il faut recommencer à se rendre à l'église, qui est à près d'un mille. L'hiver, cela paraît dur à la nature; mais pour avoir la force de vivre comme il convient sa vie de dévouement et de sacrifices, il faut à la Soeur Grise l'exemple quotidien de la Sainte Victime.

Le système de chauffage se révèle insuffisant et dans les ailes de la maison, on souffre cruellement du froid au cours du premier

hiver. La nuit, les plus petits enfants sont amenés au "château", où on leur dresse des lits de fortune; les plus grands s'emmitouffent dans leur costume de sortie et essaient de dormir pendant que les soeurs passent la nuit à surveiller les chaufferettes et les tuyaux de chauffage qui gèlent et qui éclatent, faisant des dégâts désolants dans toutes les parties de la maison.

La buanderie apporte, elle aussi, son lot de souffrances et de mérites; l'installation est des plus sommaires: dans un coin du rez-de-chaussée du château, une machine à laver de famille, quelques cuves, une tordeuse et, à l'étage supérieur, une petite calandre. Or, les enfants sont bientôt au nombre de 46, puis de 50. La plupart sont de pauvres petits malheureux sans famille et sans biens. Leur lingerie est restreinte. . . à peine ce qu'il faut pour changer de vêtements une fois la semaine. Alors le lavage est une corvée hebdomadaire et une dure corvée. Inutile de songer à l'entreprendre durant le jour; les soeurs, peu nombreuses, suffisent à peine aux besoins des offices réguliers de la maison. Alors, quand les enfants sont au repos

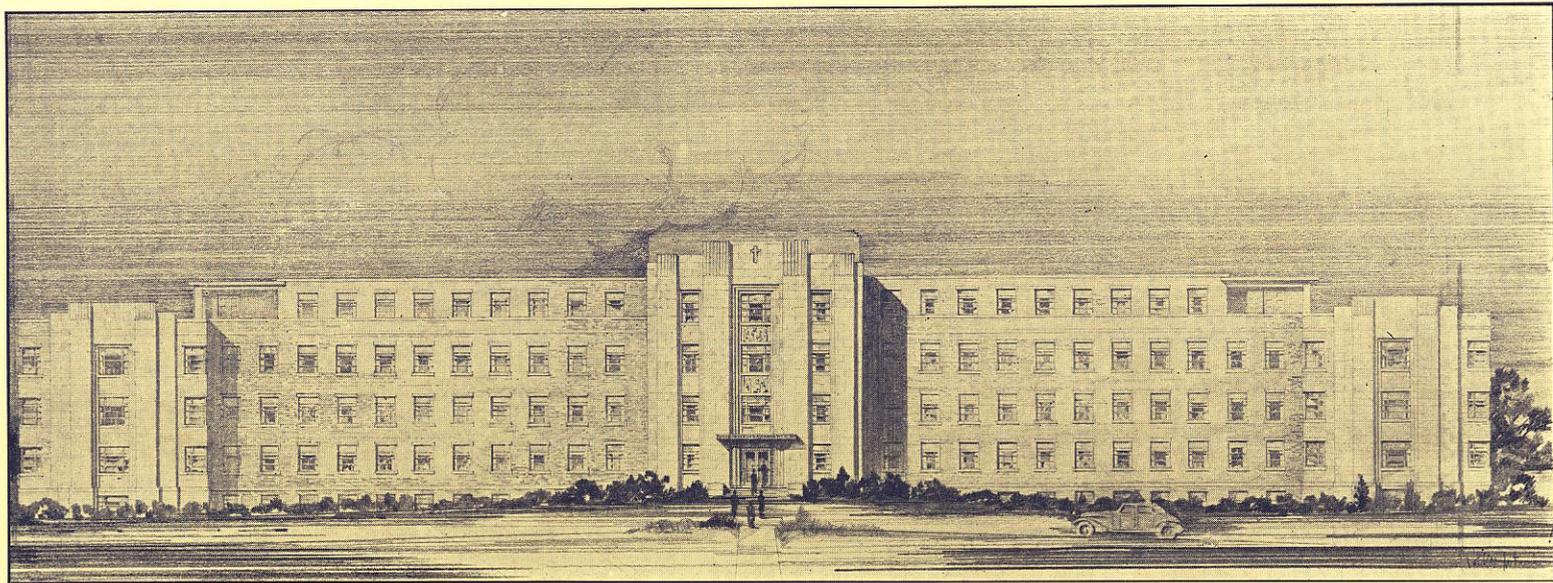
pour la nuit, toutes les soeurs, sauf les gardiennes, descendent au lavoir et le travail commence, se prolongeant parfois jusqu'au début du jour suivant, malgré la fatigue qui accable. L'hiver, il faut se guêtrer jusqu'aux genoux pour aller, malgré la neige, étendre tout ce linge au dehors; puis recommencer le travail dans la maison pour achever le séchage. Les murs deviennent alors ruisselants, puis couverts de frimas. On fait en sorte que les salles des enfants n'en soient pas incommodées, mais partout ailleurs, c'est une grande pénitence que de vivre dans des pièces prosaïquement décorées, où l'atmosphère est humide et la température, malsaine.

Dans les premiers temps, les enfants vont en classe au couvent tenu près de l'église paroissiale par les révérendes Soeurs de Sainte-Croix. Il faut accompagner et surveiller la bande turbulente, et c'est un gros surcroît pour les pauvres hospitalières. Enfin, la permission est obtenue d'ouvrir des classes à l'Orphelinat, et la vie de tout le personnel en est améliorée.

Et les ressources continuent de faire défaut, même pour satisfaire aux besoins élémentaires. Impossi-



*L'Hospice S.-Antoine actuel, Woonsocket*



*L'Hospice S.-Antoine à North Smithfield  
en voie de construction*

ble d'avoir à crédit chez les marchands, à peu près tous américains et qui sont bien indifférents à ces femmes vêtues de gris et dont ils ignorent la profession et les oeuvres. De sorte que la souffrance et un travail surhumain restent pendant longtemps le partage de la petite communauté. A sa première visite canonique, la Supérieure générale, d'abord mal impressionnée par les lambris dorés, ne tarde pas à se rendre compte de tout ce qu'ils cachent d'austère vertu, et elle assure que ses chères filles du Pas n'ont pas eu l'occasion de pratiquer la pauvreté jusqu'à ce degré.

Au début, l'Orphelinat dépend de la corporation paroissiale, plus tard, il passe à la corporation épiscopale. Mais toujours la lourde dette pèse sur les épaules des administratrices. Le grand réconfort au milieu de l'épreuve et des difficultés, c'est de constater qu'il se fait quelque bien chez les enfants que l'on hospitalise, chez les malades et les pauvres que l'on visite. Aussi lorsqu'à une nouvelle visite canonique les difficultés apparaissent tellement grandes qu'il est question de fermer cette mission, Son Excellence Monseigneur G.

Guertin supplie qu'on n'en fasse rien. Et il se montre Père et bienfaiteur dans la mesure où le lui permettent alors ses ressources.

Vers ce temps, il donne aussi à l'Orphelinat un chapelain permanent dans la personne du révérend Père Joseph, o.s.b., de l'Abbaye Saint-Anselme, homme de Dieu et homme de zèle. Il s'occupe d'affilier l'école à l'Etat, visite les classes, catéchise les enfants, donne aux institutrices des leçons aussi instructives que pratiques. Son nom est vénéré à l'Orphelinat Saint-Charles à l'égal de ceux de monsieur le curé Lacroix, de monsieur O.-J. Desrosiers, curé à Somersworth et des demoiselles Laverdière et Plante, ces trois derniers bienfaiteurs ayant agrandi, par leurs dons, le terrain de l'Orphelinat, et lui ayant procuré deux maisons assez spacieuses, dont l'une sert d'habitation au chapelain et aux domestiques, et l'autre, d'école.

En ces dernières années, la maison s'est transformée; le "château" de jadis s'est assagi au point de revêtir enfin le cachet modeste et simple d'une maison religieuse; les finances se sont améliorées; l'Orphelinat et la population de

Rochester ont pris un contact plus intime et se connaissant davantage se sont mieux aimés. Comme aux premiers jours, le clergé de la ville et l'évêque diocésain sont les grands protecteurs de l'Institution ;

bref, après une lente et rude germination, très féconde en mérites cependant, l'oeuvre s'épanouit aujourd'hui et promet de faire vie longue et généreuse.

---

La maison de Rochester a eu, depuis 1913, 8 supérieures, à savoir :

Soeur Sainte-Rose-de-Lima	1913	Soeur Simoneau	1927
“ Mignault	1921	“ Dufrost	1930
“ Perras	1924	“ Saint-Claude	1933
“ Beauchemin	1927	“ Coulon	1934

#### STATISTIQUES

Orphelins	1,138
Orphelines	1,057
Domestiques	118

★ ★ ★ ★ ★ 196 ★ ★ ★ ★ ★

# 23e Fleuron

## HOSPICE SAINT-ANTOINE

WOONSOCKET, R.I.

8 décembre 1913



EN 1912, les Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe se sont rendues jusqu'au coeur du Canada pour y rejoindre la sauvagerie et tenter d'y faire un peu de bien. En 1913, elles vont, dans le même but, pénétrer plus avant dans la Nouvelle-Angleterre, et se rendre au désir de Monseigneur C. Dauray, curé au Précieux-Sang de Woonsocket. Cette fois, c'est pour y retrouver des compatriotes, souvent des co-paroissiens, car la majeure partie de la population canadienne de cette petite ville franco-américaine est issue des vieilles paroisses du diocèse de Saint-Hyacinthe.

Woonsocket a déjà connu les services d'un hospice; en 1903, messieurs les docteurs G.-A. Archambault et J. Hills faisaient un

don magnifique pour cette oeuvre que Monseigneur Dauray jugeait nécessaire; et quelques propriétés situées sur l'avenue Hamlet avaient été achetées à cette intention. Après les restaurations nécessaires, l'oeuvre confiée aux révérendes Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie vécut quelques années, se doublant bientôt d'un Orphelinat qui ne tarda pas à supplanter l'Hospice. Une maison plus spacieuse ayant été construite sur la rue Saint-Joseph pour recevoir les orphelins, les religieuses s'y transportèrent en 1910 et l'Hospice fut abandonné.

Mais on ne tarde pas à regretter l'absence de ce refuge pour les pauvres, les infirmes et les malheureux. Monseigneur Dauray, tout le premier, désire voir ressus-

citer cette oeuvre et il se cherche des collaboratrices. Il songe aux Petites Soeurs des Pauvres, lesquelles ne peuvent accepter dans la circonstance. Des démarches auprès des Soeurs Grises de Québec restent de même infructueuses. Monseigneur Dauray s'adresse alors à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe, et après quelques instances, il voit se réaliser son désir. Pendant que la Communauté sollicite et obtient l'agrément de Monseigneur de Saint-Hyacinthe pour cette nouvelle maison, Monseigneur Dauray soumet son projet à l'approbation de Monseigneur M. Harkins, évêque de Providence. Le Concordat entre ces diverses parties intéressées est signé le 15 juillet 1913.

Le 30 juillet de la même année, soeur Guertin, supérieure, et soeur Brien se rendent à Woonsocket pour préparer la fondation. Trois maisons privées, reliées entre elles, sont mises à leur disposition de même que deux bâtiments situés à l'arrière et déjà transformés en habitations pour vieillards. Ces divers établissements, jugés incommodes et insuffisants en 1910, complètement négligés depuis, sont dans un état de délabrement

peu encourageant. Monseigneur Dauray conseille les soeurs, voit à faire exécuter les travaux d'amélioration, les surveille et les approuve. Cela dure quatre longs mois pendant lesquels les deux premières soeurs sont hospitalisées au presbytère. A l'heure où tout s'achève, Monseigneur Harkins arrive à l'improviste, visite la maison, se déclare content, et exprime le désir que les personnes âgées qui ont sollicité leur admission soient reçues sans plus tarder.

Le 6 décembre, les soeurs Gervais, Lafontaine, Sainte-Eugénie et Robert arrivent comme missionnaires, et le 8, c'est l'ouverture officielle de la maison. Les premiers pauvres sont admis ce jour-là; ils sont d'abord peu nombreux, ce qui permet aux soeurs d'inaugurer la visite des pauvres et des malades à domicile, oeuvre chère aux Soeurs Grises et très féconde au point de vue apostolat. Au cours de l'hiver de 1914, une dame C. Bouvier s'occupe d'améliorer à ses frais la petite chapelle de l'Hospice et le 21 mai, la première messe y est dite. Lorsqu'à la fin de juillet 1914, les soeurs doivent donner le compte rendu de l'année fiscale, elles enregistrent

un personnel de 9 religieuses, de 59 vieillards et un chiffre de 118 hospitalisés pour les six mois que compte alors la fondation.

Comme toute oeuvre qui commence, la maison va connaître bien des difficultés, d'ordre pécuniaire surtout. Durant les premières années, il est impossible d'équilibrer le budget. Monseigneur Harkins s'en inquiète, doute même pendant quelque temps que l'oeuvre puisse survivre. Il permet les quêtes dans certaines paroisses du diocèse, étend les prérogatives de l'Hospice, suit de près tout ce qui le concerne. Après quelques mois d'anxiété, l'oeuvre s'affermi et progresse résolument. La pauvreté reste pourtant à l'honneur et le renoncement quotidien aussi. Si les soeurs s'accordent le nécessaire, elles se refusent toute commodité, tout en donnant aux chers pauvres un confort qui étonne agréablement.

Les heures sombres de la guerre, celles plus dures encore de la grippe espagnole vont venir. Au début de cette dernière épreuve, les soeurs se croient invulnérables et elles se prodiguent aux familles les plus éprouvées. Chaque soir, cinq soeurs quittent la maison pour

les veilles en dehors. Mais un moment vient où il faut arrêter; la contagion pénètre à l'Hospice; fatiguées et surmenées, les soeurs en sont atteintes presque toutes à la fois. La maison est désorganisée; il y règne une atmosphère d'angoisse qui étreint le coeur. Le bon docteur A. Poirier en est touché; un matin, après sa visite, il se dirige vers le couvent des révérendes Soeurs de la Présentation, de Saint-Louis-de-Gonzague, et leur expose la détresse des Soeurs Grises et de leur personnel. Les classes sont fermées, il semble tout simple aux chères religieuses voisines de voler au secours de l'Hospice. Elles sont quatre qui viennent partager le labeur de celles qui ont pu rester debout mais qui défont sous la tâche. C'est en de tels moments que les dettes de reconnaissance se font insolvables.

L'Hospice va connaître des jours plus heureux et ce sont les fêtes jubilaires de la supérieure du temps, Mère Sainte-Marthe, puis de Monseigneur Dauray, en 1920. La sympathie de la population se fait aussi grandissante; vient un moment où la maison semble devenir chère à tous. Une association de messieurs, dite Société Saint-

Antoine et une organisation de Dames Patronnesses se multiplient pour augmenter les ressources des pauvres. Ces derniers sont une centaine à recevoir l'hospitalité des Soeurs Grises, et la vie qui leur est faite est large et heureuse. Cela console le coeur du vénéré fondateur, Monseigneur Dauray, qui peut jouir de son oeuvre jusqu'en 1931, alors qu'il s'éteint entouré de vénération. C'est aussi la joie du chef du diocèse, quel que soit son nom. Aussi lorsqu'en 1937 un commencement d'incendie abîme de triste façon la jolie chapelle de

l'Hospice Saint-Antoine, Son Excellence Monseigneur F.P. Keough, évêque actuel de Providence, vient consoler ses chères Soeurs Grises. et il assure qu'avant longtemps, elles auront "une belle chapelle et un hospice avec". C'est annoncer une reconstruction; elle est en voie d'accomplissement. Sis à North Smithfield, le nouvel Hospice pourra abriter 300 hospitalisés. Puisse ce temple de la charité continuer l'oeuvre de l'ancien et procurer avec largesse la gloire de Dieu et l'honneur de la sainte Eglise!

---

La maison de Woonsocket a eu, depuis 1913, 7 supérieures, à savoir :

Soeur Guertin	1913	Soeur Mongeau	1928
Mère Sainte-Marthe	1915	" Baril	1934
Soeur Charon	1921	" Beaudry	1939
" M.-de-l'Incarnation	1923		

#### STATISTIQUES

Vieillards	418
Vieilles dames	574
Hommes pensionnaires	86
Dames pensionnaires	80
Domestiques	253
Soeurs	95

# 24e Fleuron

## ORPHELINAT N.-DAME DU PERPETUEL-SECOURS

NORWAY HOUSE, MANITOBA

29 juin 1927



IL est permis, même à qui sait sa géographie, d'ignorer où se trouve Norway House. Ce n'est ni une grande ville de l'Ouest, ni un centre minier, ni un ancien fort de traite, mais une petite île de sept à huit milles de long sur trois de large, située au nord du lac Winnipeg. Le climat y est froid, plus humide qu'au Pas; le terrain rocheux se prête mal à la culture; de maigres arbres, pins, épinettes, croissent chétivement un peu partout. La nature est sauvage comme les habitants de cette région, lesquels sont de la race Crise pour la plupart et se chiffrent au nombre de 1,000 peut-être, sans religion bien définie, quoique les méthodistes y aient une mission depuis une centaine d'années.

Vers 1900, les Oblats de Marie-Immaculée y viennent à leur tour et se dévouent avec ardeur à la conversion de ces demi-païens; ils appellent au secours des âmes le zèle des révérendes Soeurs Oblates du Sacré-Coeur, lesquelles ouvrent un petit orphelinat. Mais l'indifférence des sauvages semble invulnérable; les conversions sont rares et peu profondes, et la vie des missionnaires est si dure dans ce poste isolé que Monseigneur Charlebois ferme cette mission en 1913.

Les âmes vont attendre la vérité jusqu'en 1921 alors que cette portion de la vigne du Père de famille est confiée au révérend Père Dubeau. Ce zélé missionnaire trouve les âmes mieux préparées

et les coeurs plus tendres; en cinq ans, il confère quatre-vingt-dix baptêmes d'enfants et d'adultes. Il s'intéresse à la génération qui monte, et il ouvre une petite école catholique. Le grand problème est de trouver des institutrices; car le salaire qu'il peut donner est mince et la vie en cette mission, plutôt pénible. Ce sont des âmes avides de sacrifices et désireuses de travailler à la gloire du bon Dieu qu'il faut à ce poste. Monseigneur Charlebois le comprend; dès 1924 il fait appel au zèle des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe. Pour lui, la chose est bien simple; la Communauté ne peut qu'accepter son invitation. Mais voyons un peu comment pensent et écrivent les saints: "Cette oeuvre ne vous rapportera pas beaucoup d'argent. . . vos soeurs seront installées pauvrement. . . elles seront là les filles de la Providence; or, mon expérience m'a prouvé qu'à ce titre, on ne meurt pas de faim. Vous devez être aussi braves que vos soeurs aînées (les Soeurs Grises de Montréal)? Je compte donc que vous acceptez de grand coeur".

Et pourtant, il faut refuser. . . le recrutement des vocations s'est tellement ralenti depuis l'incendie

de l'Hôtel-Dieu en 1917 que les nouvelles recrues suffisent à peine à combler les vides que cause la mort. Mais l'intrépide évêque missionnaire revient à la charge en 1925, puis en 1926. Enfin, il délègue le révérend Père Dubeau pour plaider la cause de cette mission; le bon Père vient de recevoir une nouvelle obédience et il quitte à regret ses ouailles de Norway House, les laissant aux mains d'un confrère, le révérend Père Boissin. Sous le signe du sacrifice, la semence missionnaire qu'il jette à Saint-Hyacinthe va germer et lever avec vigueur. Un jour, elle s'épanouit en une belle parole d'acquiescement qui s'adresse au Vicaire Apostolique du Keewatin. La fondation se fera dans l'été de 1927.

Les fondatrices sont désignées; ce sont les soeurs Brault, assistante générale, qui sera supérieure, Peltier, déjà à la mission du Pas, et Lajeunesse, nièce de Monseigneur Charlebois. A la mi-juin, les chères missionnaires quittent Saint-Hyacinthe pour se rendre d'abord au Pas, rejoindre leur compagne de là-bas et prendre les derniers avis de leur évêque avant de se rendre à Norway House. Quand le voyage



se fait directement, il dure six jours environ, moitié en chemin de fer, moitié en bateau. Cette fois, les soeurs n'arrivent à destination que le 29 juin. Elles n'y sont pas attendues. Mais quand la sirène du navire se fait entendre, le révérend Père et tout son monde accourent sur la rive. Quelle joie en apercevant les soeurs! C'est en de tels moments que l'on comprend bien ce qu'est la charité chrétienne, qui unit comme des frères des inconnus de toujours.

Une bonne visite à la pauvre chapelle où Jésus attend ses nouvelles missionnaires, un arrêt à la maison d'école où la petite institutrice a appris à ses élèves, 4 filles et 3 garçons, un compliment de bienvenue pour les soeurs, puis c'est l'installation à la résidence qui n'est guère compliquée: deux chambres, une cuisine, une salle à manger et une petite pièce où se trouvent des lits superposés. Voilà le couvent, du moins pour quelque temps.

Et la vie missionnaire commence. Les sauvages et les métis viennent voir les soeurs; la plupart parlent un peu l'anglais et peuvent se faire comprendre. Les quelques malades des environs sont visités

et soignés; cela se fait en canot pendant l'été. Que de misères inimaginables s'étalent aux yeux des soeurs! la terre nue pour lit, des guenilles pour couvertures, une espèce de grosse crêpe de deux doigts d'épaisseur, très dure, appelée "banique" pour nourriture, avec du poisson savoureux mais peu abondant, voilà les agréments de la vie du sauvage. Les soeurs ne peuvent s'habituer à de telles visions et elles pleurent à chaque retour. Le régime du révérend Père et des Frères n'est guère plus doux. Le sacrifice est leur pain quotidien. "J'essaierais en vain de vous décrire la condition matérielle des missionnaires, écrit la Supérieure. Leurs lits n'ont ni draps ni taies d'oreillers; tout leur semble bon et bien fait... La leçon est rude, mais je crois qu'elle forme des saints..."

Deux nouvelles compagnes leur arrivent pour septembre, et ce sont les soeurs Sainte-Eugénie et Sophie Beauchemin, de la mission du Pas. Une vingtaine d'enfants fréquentent l'école et quelques-uns d'entre eux sont pensionnaires. La visite des malades à domicile se poursuit même au cours de l'hiver; la traîne à chiens remplace



le canot et les soeurs font des randonnées de plusieurs milles. Parfois, elles ont le bonheur de baptiser en cachette un enfant à l'extrémité ou de réveiller une étincelle de foi dans l'âme d'un adulte jadis baptisé, mais non pratiquant. Ces consolations se paient: "En arrivant à notre maison, écrit l'une des soeurs, je me cachai pour pleurer, tant j'étais gelée! . . . je n'ai pas toujours la chance de tant souffrir!" Mais cette générosité gagne la confiance des sauvages et prépare les voies au ministère sacerdotal. En 1928, le révérend Père Boissin enregistre 18 baptêmes, 30 en 1929, et 52 en 1930.

Les mois et les années passent. Une nouvelle maison un peu plus confortable est élevée pour les soeurs et leurs petites filles sauvages. Les garçons ont leurs dortoirs à la maison des Pères, mais passent la journée à l'école, sous la garde des soeurs. De bien belles charités sont accomplies, entre autres, l'adoption d'enfants de quelques mois que les soeurs guérissent d'abord, puis qu'elles élèvent et instruisent.— La vie ordinaire est d'un calme impressionnant; en été, la malle arrive une fois la semaine; en hiver, elle suit le

hasard des voyages en traînes à chiens ou les caprices des aéroplanes. Les grands événements de la mission sont le traité, c'est-à-dire le jour où les sauvages reçoivent du Gouvernement canadien la rétribution annuelle promise en échange de leurs terres, soit \$5.00 par individu; ce traité a lieu au cours de l'été. Le concert de Noël donné par les enfants de l'école et la distribution des prix en fin de juin sont les autres dates marquantes. Les visites sont celles des missionnaires, Frères, Pères, Evêques, qui se rendent d'un poste à l'autre, et arrêtent à la petite mission, soit pour se ravitailler, soit pour se reposer entre deux étapes. La visite canonique de la Supérieure générale est la plus grande joie humaine des religieuses. Elles en parlent. . . une année à l'avance et en vivent un an durant. Celle de 1931 cependant menace de finir par une tragédie. En s'embarquant pour aller voir une malade, l'Assistante en visite et la Supérieure de la mission sont précipitées à la rivière qui a 30 pieds de profondeur dès le rivage. Comment se fait-il que ces deux religieuses ne soient pas victimes de l'accident? C'est le secret de sainte Thérèse de



l'Enfant-Jésus ardemment invoquée à cette heure tragique par les deux soeurs en péril.

En ces dernières années, l'Orphelinat a pris un peu l'apparence d'une école industrielle; mais la reconstruction de la grande maison de Cross Lake attire là-bas les petits sauvages pensionnaires. Fau-

dra-t-il renoncer à l'oeuvre de l'éducation? L'avenir a des incertitudes impénétrables. En attendant de connaître les volontés de la Providence sur elles, les soeurs continuent de se dévouer au bien des âmes. En ce domaine, le travail ne manque pas et il fait toute leur consolation.

---

La maison de Norway House a eu, depuis 1927, 2 supérieures, à savoir:

Soeur Brault	1927	Soeur Sainte-Eugénie	1933
	Soeur Brault		1939

#### STATISTIQUES

Enfants résidants	106
Externes à l'école	269
Malades hospitalisés	32
Baptêmes d'adultes	125
Baptêmes de bébés	59
Bébés ondoyés par les soeurs	23

# 25e Fleuron

## HOSPICE MARCOTTE & ORPHELINAT S.-JOSEPH

LEWISTON, MAINE

25 avril 1928



ON est en 1925. A Lewiston depuis près d'un demi-siècle, les Soeurs Grises ont le regret de se dire qu'elles n'y exercent pas encore l'oeuvre pourtant la plus chère à leur Institut: celle de l'hospitalisation des pauvres. A l'Hôpital Sainte-Marie, deux salles sont spécialement réservées aux pauvres malades; mais la vieillesse infirme, solitaire et sans asile n'a encore d'autre refuge que la maison de l'Etat où le pain du corps peut être abondant, mais celui du coeur et de l'âme nécessairement rare. C'est un problème que la charité des Soeurs Grises étudie fréquemment sans lui trouver de solution, car leurs oeuvres déjà existantes épuisent toutes leurs ressources pour vivre et se développer.

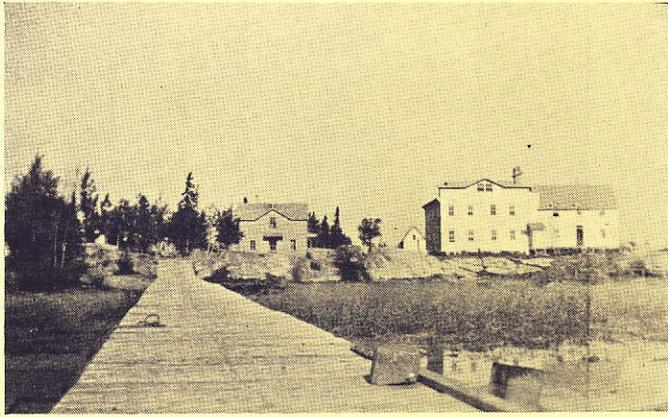
Mais la Providence a son heure, et pour elle, rien n'est difficile. Il n'est pas que les Soeurs Grises à reconnaître l'absence d'une oeuvre catholique pourtant nécessaire à Lewiston. Il est un citoyen au jugement éclairé par la foi qui voit la même lacune et les mêmes besoins. Ce que les soeurs ne peuvent entreprendre faute de biens, il le rendra possible en y mettant sa fortune. Ce citoyen, c'est monsieur F.-X. Marcotte. Son projet va rencontrer l'obstacle et subir la contradiction; on va même essayer de détourner sa charité vers des oeuvres plus urgentes, paraît-il, et plus apostoliques. Mais sa détermination, bien pesée et bien mûrie, reste inébranlable: le don qu'il veut faire est pour un hospice de vieilles gens qui y trouveront se-



*Hospice Marcotte et Orphelinat S.-Joseph, Lewiston*



*St. Louis' Home, West Scarborough*



*Orphelinat N.-D.-du-Perpétuel-Secours  
Norway House*



*Hôpital Général, Flin Flon*

cours et consolations dans leurs infirmités avec l'assurance d'être chrétiennement assistés à l'heure de la mort. Quinze jours après le sacre de Monseigneur Murray, évêque de Portland, monsieur Marcotte se présente à l'évêché pour lui exposer son projet. Il est encouragé et béni par Son Excellence qui le félicite de pouvoir à l'établissement d'une telle oeuvre à Lewiston. La Communauté des Soeurs Grises accepte avec bonheur d'en prendre la direction et les projets de la construction s'élaborent. L'Hôpital Général Sainte-Marie devient insuffisant; le local présentement affecté à l'Orphelinat des filles lui serait une addition substantielle suffisante, au moins pour quelques années. Alors pourquoi ne pas construire un orphelinat en même temps qu'un hospice? Monsieur Marcotte consulté ne s'oppose pas à cette combinaison; il se charge des frais d'une oeuvre: celle des pauvres; les soeurs répondront de celle des enfants; et simultanément l'Hospice Marcotte et l'Orphelinat Saint-Joseph vont naître grâce à de tels dévouements.

En bordure de l'avenue Campus, l'Hôpital Sainte-Marie possè-

de un vaste terrain. C'est le site choisi pour la nouvelle maison. Des plans sont élaborés, des soumissions proposées et étudiées, les entrepreneurs sont choisis, et à l'automne de 1926, la construction commence. Elle aura trois grandes parties: la partie centrale est destinée à l'administration des deux oeuvres; à droite, une aile est affectée à l'orphelinat pendant que celle de gauche est occupée par l'hospice. Le travail dure près de deux ans, nonobstant l'activité qu'on y déploie. Le 24 avril 1928, la maison est en état de recevoir le personnel, soit dès le premier jour, 12 religieuses, 34 vieilles dames, 27 vieillards, 120 orphelines et 12 employés. Monsieur F.-X. Marcotte s'est réservé le bonheur de vivre avec son épouse dans l'Hospice qui lui doit l'existence; des appartements spacieux lui ont été réservés, de sorte qu'il pourra suivre du regard et du coeur cette oeuvre qui fut le grand rêve de sa vie.

La première messe y est dite le 25 avril, en la fête du Patronage de saint Joseph, grand protecteur de cette maison qui portera son nom. La bénédiction de la maison n'a lieu que le 5 juin, par Son

Excellence Monseigneur Murray. Ce jour marque l'ouverture des fêtes commémorant le cinquante-naire de l'arrivée des Soeurs Grises à Lewiston.

Après les grands labeurs des débuts et la période fébrile de l'inauguration de la maison, la vie normale s'établit et les consolations, d'ordre spirituel surtout, commencent à pleuvoir sur l'oeuvre des pauvres. La grâce triomphe dans bien des coeurs et le bon Dieu reprend possession d'âmes qui le méconnaissaient depuis longtemps. Rien ne peut reconforter et encourager davantage. La sympathie humaine ne fait pas non plus défaut; en 1929, à l'occasion d'une visite à la maison, une idée des plus heureuses germe dans le coeur de quelques dames de Lewiston: se grouper en association pour travailler au bénéfice de l'Orphelinat Saint-Joseph. Les "Marchandes de Bonheur" commencent leur oeuvre qu'elles veulent faire douce, certes, mais bienfaitrice aussi à l'âme, à l'esprit et au coeur des orphelines qu'elles

protègent. Et après expérience, l'Association a prouvé qu'elle peut être salutaire à tous points de vue.

Dès cette année 1929, la maladie accable madame Marcotte; elle ne veut croire d'abord qu'à un malaise passager; mais c'est la paralysie, hélas! qui la gagne, et pendant près de quatre ans elle va, sur cette croix inexorable, achever de préparer son âme aux joies de la Patrie. C'est le 12 janvier 1933 qu'elle quitte la terre, pleurée et regrettée par l'admirable compagnon de sa vie et par tous ceux à qui elle a fait du bien. Depuis, monsieur Marcotte continue de demeurer à l'Hospice, toujours généreux et désintéressé, faisant siennes les peines et les joies de cette maison très florissante. Ce n'est pas que la dette qui pèse sur l'Orphelinat ne soit très lourde à porter à certains jours; mais à Lewiston comme ailleurs, les Soeurs Grises savent compter avec la Providence, et elles touchent souvent comme du doigt sa divine intervention.

L'Hospice Marcotte a eu, depuis 1928, 4 supérieures, à savoir :

Mère Davignon	1928	Soeur Brault	1933
Soeur Saint-Alexandre	1931	“ Thérèse de l'Enfant- Jésus	1939

### STATISTIQUES

Vieillards	616
Vieilles dames	628
Orphelines	1,196
Hommes pensionnaires	45
Dames pensionnaires	223
Congréganistes	199
Employés et domestiques	255

# 26e Fleuron

## CUISINE MUNICIPALE

SHERBROOKE, P.Q.

16 mai 1932



EN 1932, c'est l'heure à peu près la plus tragique de la crise financière qui sévit chez nous comme un peu partout dans le monde. Les affamés et les nécessiteux sont devenus légion, et la charité chrétienne accomplit des prodiges pour atténuer la souffrance des pauvres. Mais il vient un temps où l'aumône particulière ne peut suffire; il faut organiser la charité afin de faire oeuvre plus complète et plus sûre.

C'est ce que va entreprendre la cité de Sherbrooke. Des travaux publics sont commencés, les pauvres sont embauchés, et en retour de leurs services, une abondante distribution de vivres leur est faite, proportionnée moins à la quantité du travail fourni qu'au nombre de membres que compte la famille.

L'idée d'une Cuisine municipale surgit et se développe; c'est une innovation, mais qui apparaît réalisable à condition que des personnes de tout repos au point de vue dévouement et honnêteté consentent à en prendre la direction. L'évêque et les prêtres du diocèse sont consultés, et leur avis confirme l'opinion publique, unanime à trouver que les Soeurs Grises peuvent assumer pareille tâche. L'élection est honorable, surtout au point de vue surnaturel; mais elle s'accompagne de telles difficultés que les Supérieures majeures hésitent. Il faut céder cependant et se rendre à un désir qui paraît vraiment surhumain. Cette fois encore, l'Institut aura maintenu sa réputation et n'aura rien refusé.

Les soeurs Bourgeois et Moreau



sont nommées pour ce poste d'honneur. Elles seront affiliées à la Crèche Sainte-Elisabeth, mais elles se dépenseront à la Cuisine municipale, située sur la même rue, dans l'ancienne Maison Mère des Petites Soeurs de la Sainte-Famille, tout près du séminaire. C'est là que vers 8 heures elles se rendent chaque matin; une trentaine d'employés les attendent pour commencer leur travail. Dès la veille, le programme du lendemain a été tracé; il ne s'agit que de se mettre à l'oeuvre et de faire toutes choses avec ordre et diligence. C'est que la tâche est considérable; il s'agit de préparer de la nourriture pour 840 familles environ et distribuer à peu près 4,000 repas quotidiennement, sauf le samedi et la veille des fêtes, alors qu'il faut doubler la ration.

La distribution commence vers 9 heures 30 l'avant-midi pour se continuer jusqu'au dîner, et vers 4 heures de l'après-midi jusqu'au soir. Le représentant de chaque famille présente sa carte où sont inscrits le nombre et la qualité des membres qui la composent: enfants, vieillards, malades, etc. Et chacun reçoit ce qui convient à ses besoins. En général, 3,600 pains,

1,400 livres de beurre, 800 livres de biscuits, 725 livres de graisse sont donnés par semaine. Deux soupes sont préparées chaque jour et offertes au goût; du boeuf, du lard, des fèves, du poisson composent les menus ordinaires. Les malades peuvent recourir à une cuisine particulière où les régimes sont préparés avec autant de soin qu'il est possible. Des remèdes même sont fournis à l'occasion. Et tout ce service occasionne une dépense hebdomadaire de \$2,000.00 environ.

Cette organisation étrange et colossale fonctionne à merveille. Au début, la force constabulaire croit devoir venir faire un peu de surveillance au dehors et même au dedans de la maison; mais toutes choses s'exécutant avec aisance et dans un silence presque religieux, elle juge bientôt son intervention régulière inutile, sauf à faire de fois à autre des apparitions inattendues afin d'entretenir une crainte salutaire. Mais en somme, c'est la charité qui a le beau rôle. Que de misères défilent ainsi chaque jour sous les yeux attentifs de la Soeur Grise! Elle a la chance de donner, avec le pain qui nourrit le corps, le sourire qui va au coeur,



le mot qui reconforte, le conseil qui redresse ou oriente. La misère est navrante à certaines heures, mais la bienfaisance se fait alors d'autant plus douce et compatissante.

Après deux ans de ce régime, les travailleurs réclament plutôt un salaire en argent qu'en nature. C'est plus logique et plus normal. On fait droit à leur désir et la Cuisine municipale ferme ses portes. Les Soeurs Grises sont les dernières à la quitter, remettant tout à l'ordre, disposant de toutes choses. Elles emportent un souvenir à la fois douloureux et consolant de cette oeuvre où elles ont travaillé et souffert, mais non sans sympathie. Il est des noms qui leur res-

sent particulièrement chers: celui de monsieur Précourt, le généreux et obligeant pourvoyeur; celui du procureur du Séminaire, monsieur l'abbé N. Codère, si attentif à leurs besoins, si prévoyant et si empressé en toutes occasions; celui des Soeurs de la Sainte-Famille chez qui elles ont trouvé chaque jour un dîner bien servi et un lieu de détente pour quelques instants. Les Messieurs de l'évêché leur ont aussi été très secourables, et les membres de la corporation municipale, très confiants jusqu'à la dernière heure. L'oeuvre de la charité put ainsi s'exercer dans des conditions idéales de paix, de coopération et de dévouement.



# 27e Fleuron

SAINT LOUIS' HOME

WEST SCARBORO, MAINE

1935



L'ETABLISSEMENT des Soeurs Grises à West Scarboro, Me, résulte d'une de ces dispositions providentielles dont la compréhension entière est réservée à l'éternité. Alors seront sans doute révélés de ces actes d'abnégation qui ravissent les anges, grâces éminemment sanctifiantes que Dieu réserve à ses privilégiés, dont se trouve assurément la communauté précédemment établie à West Scarboro.

En cet endroit du Maine situé à quelques milles d'Old Orchard, un orphelinat de garçons existe depuis quinze ans. Placé sous la direction des révérendes Soeurs de la Merci, il est la propriété de la corporation épiscopale de Portland. La maison qu'il occupe fut premièrement construite pour un hôtel d'été, et a été plus ou moins adaptée à sa nouvelle destination.

C'est dire que les bonnes religieuses qui font là oeuvre d'éducation sont admirables à tous égards.

Mais la situation ne peut se prolonger: le bien des orphelins réclame impérieusement des réparations et améliorations que les finances diocésaines, pressées d'autre part par toute sorte de nécessités, ne peuvent endosser. Les révérendes Soeurs de la Merci, connaissant les exigences matérielles de cette maison, en refusent l'acquisition qu'elles jugent par trop onéreuse. Sous peine de voir cette oeuvre qu'il trouve nécessaire s'éteindre d'inanition, Son Excellence Monseigneur McCarthy songe à la confier à une autre famille religieuse en mesure de prendre à sa charge les lourdes responsabilités de sa restauration.

C'est la proposition qui est faite en 1935 aux Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe par l'entremise de Mère Davignon, alors supérieure à l'Asile Healy de Lewiston. La situation est délicate à bien des points de vue et les Supérieures majeures hésitent et prient avant de prendre une détermination. Enfin, il apparaît avec évidence que le bon Dieu veut des Soeurs Grises à West Scarboro, et une fois de plus, comptant sur la toute-puissante assistance du ciel, la nouvelle mission est acceptée.

L'oeuvre ne cessera pas d'exister un seul jour, l'ineffable charité chrétienne rendant soeurs les âmes de celles qui partent et de celles qui arrivent. Jusqu'à la venue des religieuses de la Charité, celles de la Merci continuent l'oeuvre qui leur est chère, et qu'elles ne quittent pas sans regrets. Mais les réparations jugées nécessaires commencent incessamment. La vaste grange située à l'arrière de la maison va se transformer de telle sorte que les enfants pourront y être logés. Le travail est considérable, mais les résultats obtenus récompensent pour la peine. L'hygiène et la propreté seront satisfaites, bien qu'il faille se borner à l'in-

dispensable, et ajourner l'exécution de plus d'une commodité élémentaire.

Pendant ce temps, les fondatrices ont été désignées, et ce sont : Mère Davignon, supérieure, et les soeurs Méлина Comtois, Jodoin, Ferron, Fabiana Cyr, Saint-Camille-de-Lellis et Lettre. Elles prennent possession de la mission le 4 septembre 1935, et ce jour même, après de touchants adieux aux orphelins, les révérendes Soeurs de la Merci quittent Saint Louis' Home, non sans avoir cordialement échangé avec leurs remplaçantes des vues et des leçons d'expériences très salutaires, et expérimenté de nouveau la grande joie d'appartenir au même Père et au même Dieu.

Les enfants sont en ce moment-là au nombre de 57. Ils appartiennent à diverses nationalités et parlent tous l'anglais. Ils sont bons, un peu rudes peut-être, mais le coeur est tendre sous l'écorce. Les soeurs vont le chercher, ce coeur, le trouver, se l'attacher et ensuite, à West Scarboro comme partout ailleurs, la partie est gagnée.

La mission a un chapelain résidant, et Son Excellence Monseigneur McCarthy a la délicate bon-

té de donner aux Soeurs Grises un prêtre de langue française pour les desservir. La petite chapelle est pauvre mais très pieuse avec son autel conforme aux dernières exigences de la liturgie. Le nombre des enfants s'accroît, jusqu'à dé-

passer la centaine à certaines heures. L'oeuvre progresse, non sans sacrifice; mais c'est la monnaie spirituelle du chrétien; et non sans croix: c'est le trésor de la Soeur Grise.

---

La maison de West Scarboro a eu, depuis 1935, 2 supérieures, à savoir:

Mère Davignon                      1935    Soeur Saint-Tancrede                      1938

#### STATISTIQUES

Enfants	426
Pensionnaires	21
Congréganistes	37
Institutrices laïques	5
Domestiques	10

# 28e Fleuron

## HOPITAL GENERAL

FLIN FLON, MANITOBA

8 décembre 1938



SI le coeur du Vicaire Apostolique du Keewatin a des prédilections pour les missions sauvages, pour ces pauvres qu'à titre d'Oblat de Marie Immaculée il est particulièrement chargé d'évangéliser, il ne se désintéresse pas pour autant des besoins spirituels des centres de civilisation qui lui sont confiés. Aussi, est-ce avec un zèle tout apostolique qu'à la fin de 1936 Son Excellence Monseigneur M. Lajeunesse plaide auprès du Conseil Général de l'Hôtel-Dieu la cause de la population de Flin Flon. Quel champ d'apostolat magnifique que cette petite ville minière située à quelque quatre-vingt-dix milles au nord du Pas, peuplée de 8,000 âmes environ, de 34 nationalités différentes. Là, on exploite surtout des

mines de cuivre, et la Compagnie ne garde que des mineurs en bonne santé et dont l'intelligence, le jugement et l'habileté sont éprouvés, il en résulte que la population est jeune, ardente, enthousiaste et plutôt cultivée. Les salaires sont superbes, mais la vie très chère puisque tout comestible doit être importé. Les gens ne sont pas méchants, mais jouisseurs; la course au plaisir est la plaie de l'endroit.

Un petit noyau de catholiques est perdu dans cette ambiance matérielle. L'oeuvre la plus pressante et la plus salutaire à entreprendre pour y faire rayonner la foi semble être celle d'un hôpital. Soigner les corps pour mieux atteindre les âmes, c'est un des grands secrets de la charité; et Monseigneur Lajeunesse propose



aux Soeurs Grises d'en tenter l'exercice à Flin Flon.

L'acceptation ne se fera pas d'emblée; Monseigneur devra revenir plusieurs fois à la charge et représenter la grande détresse des âmes de cette région avant de triompher des hésitations. Mais si l'enthousiasme est raisonné, il n'en est que plus fort et plus durable.

Les Soeurs Grises iront donc à Flin Flon. Cette détermination appelle la construction d'un hôpital. Or, en pays minier on ne songe pas à bâtir pour les siècles à venir, l'existence de la ville étant subordonnée à la richesse de la mine. Le minerai épuisé, la population disparaît, tout autre moyen de subsistance faisant défaut. Pourtant l'Hôpital Général de Flin Flon devant abriter quelque trente-cinq vies humaines sera construit à l'épreuve du feu. Ainsi le décide Monseigneur Lajeunesse. Il sera en outre pourvu de toutes les améliorations et commodités modernes.

La supérieure, soeur Larocque, et l'économe, soeur Manseau, se rendent à Flin Flon dès juillet 1938, mais la maison ne s'ouvre qu'en décembre de cette même

année, alors que les trois autres missionnaires, soeurs Chagnon, Gouin et Saint-Martin sont au poste du dévouement, du sacrifice et de la prière. Car cette maison doit être d'abord un foyer ardent de vie intérieure d'où rayonnera la chaleur de la vie et la lumière de la vérité. C'est le souhait de Son Excellence Monseigneur Lajeunesse; c'est la surnaturelle ambition des fondatrices.

L'oeuvre a d'heureux débuts; les malades s'inscrivent et se disent contents des services reçus; les médecins, d'abord un peu distants, évoluent bientôt à l'aise dans le nouvel hôpital; quelques dames de la ville s'organisent en association de charité et se font les bienfaitrices de cette maison. L'apostolat surtout est consolant; la maladie est le chemin de Damas d'un grand nombre, à Flin Flon comme ailleurs, et bien des âmes reviennent à Dieu sous l'étreinte de la douleur ou en face de la mort. C'est la plus grande joie des religieuses qui ne sont pas venues chercher autre chose si loin de leur famille et de leur berceau religieux.





# Epilogue



IL est raconté quelque part qu'un jour saint Thomas d'Aquin priait avec ferveur devant le crucifix. C'était sans doute après avoir composé l'office du Très Saint Sacrement, office qui alimente depuis des siècles la dévotion des âmes ferventes. Et voici qu'au cours de sa prière, le Saint entra dans un de ces ravissements qui lui étaient ordinaires, et de la bouche du Crucifié une voix miraculeuse se fit entendre: "Thomas, disait le Christ, tu as bien écrit de moi; quelle récompense veux-tu que je te donne?" Et le Saint de répondre: "Nulle autre que Vous-même, Seigneur!"

Histoire ou légende? Qu'importe! Le récit est admirable et riche d'enseignement. A n'en pas douter, l'Angélique Docteur avait souventes fois médité et savouré l'ineffable douceur de la parole sainte: "Moi qui suis Dieu, je serai moi-même ta récompense trop grande". Et la contemplation avait préparé la sagesse de sa réponse.

Au soir de son premier cente-

naire d'existence, l'Institut des Soeurs de la Charité de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe s'agenouille, lui aussi, au pied de la croix, "son unique espérance", pour se recueillir et pour prier. Devant le signe du salut, symbole et gage du plus grand amour qui soit, "il secoue la poussière de la route, il mesure la distance parcourue", celle qui reste encore à franchir, car il n'a pas la prétention d'avoir atteint la perfection ni dans ses oeuvres ni dans leur exercice. Le "toujours mieux" le sollicite et le presse.

Mais si, malgré les déficiences et les impuissances du passé, Notre Seigneur Jésus-Christ, infiniment miséricordieux et tendre, allait se rappeler surtout les oeuvres entreprises pour son nom, s'il allait dire à l'humble famille religieuse: "Tu as bien travaillé pour moi. . . tu m'as bien servi. . . que veux-tu que je te donne?" Que faudrait-il répondre? Pour être digne de son passé et pour affirmer son indéfectible confiance en la Providen-

ce, — car lui aussi peut dire avec l'Apôtre: "Je sais en qui j'ai cru", — l'Institut pourrait faire un peu sienne la réponse du grand Docteur: "Nulle autre, Seigneur, que de continuer à Vous servir dans la personne de ceux avec qui Vous Vous êtes identifié: les malheureux, les souffrants et les pauvres; nulle autre que de travailler, de souffrir et de mourir s'il le faut pour que soit sanctifié votre Nom, que votre Règne arrive, que votre

Volonté soit faite sur la terre comme au ciel; nulle autre que de voir se renouveler ma charité, s'intensifier mon dévouement pour que soient davantage connues, aimées et glorifiées la bonté et la clémence de votre Père!"

Daigne la Toute-Puissance exaucer ces vœux et ratifier le dernier mot de ce livre:

AINSI SOIT-IL!

# TABLE DES MATIERES



## I PARTIE

### AVANT-PROPOS

Lettre de monsieur le Chanoine J.-B.-O. Archambault  
Avis au lecteur 1

### LA FONDATION

Le lieu d'attente — Le rêve d'un curé — Les Fondatrices —  
L'arrivée — Les premiers jours — Les oeuvres — Les ressources —  
Esquisse psychologique de Mère Thuot — La dévotion à la croix —  
Administration de Mère Pinsonnault. 3

### LA LUTTE POUR LA VIE

Séparation définitive d'avec Montréal — Départ de deux fondatrices—  
Administration de Mère Jauron — Reconstruction — Les Soeurs  
Grises, institutrices à Saint-Hyacinthe — Premières fondations —  
Administration de Mère Marie Robidoux — Consécration de l'église 27

### L'EXPANSION

Administration de Mère Goddu — Fondation à Saint-Venant de  
Hereford — Incorporation de l'Orphelinat de l'Hôtel-Dieu — Exploi-  
tation de la Métairie Saint-Joseph — Fondation de l'Hospice du Sacré-  
Coeur à Sherbrooke — Mort de Monseigneur C. Larocque — Sacre de  
Monseigneur L.-Z. Moreau — Fondation de l'Hospice Saint-Louis à  
Saint-Denis, de l'Hospice Sainte-Elisabeth à Farnham — Incendie de  
1876 à Saint-Hyacinthe — Une fraternité de tertiaires à l'Hôtel-Dieu  
— Fondation d'une maison à Saint-Johnsbury, Vt, à Lewiston, Me —  
Mort de monsieur l'abbé E. Durocher — Un chapelain résidant — Un  
orgue, don de monsieur E. Brodeur — Relations avec les communautés  
voisines 39

## PERIODE D'AFFERMISSEMENT

Administration de Mère Marchessault — Codification des Règles — Mort de Messire E. Crevier — Fondation à Holyoke — Fondation des Soeurs de Sainte-Marthe par une tertiaire de l'Hôtel-Dieu, Eléonore Charon — Typhoïde à Saint-Hyacinthe — Notice biographique de Messire Crevier — Introduction de la cause de Mère d'Youville — Cinquantenaire de vie religieuse de vénérée Mère Jauron — Jubilé d'or de Monseigneur Larocque — Administration de Mère Archambault — Epidémie de variole — Fondation à Manchester — Fondation autonome à Nicolet — Maison de Holyoke, fermée — Mort de Mère Jauron — Mort de Monseigneur S. Raymond — Mort de Monseigneur J. Larocque; des Mères Pinsonnault et Guyon, à Montréal

51

## L'ESSOR

Monsieur Chaffers, chapelain — Ses oeuvres — Cinquantenaire de la fondation — Mère d'Youville déclarée Vénérable — Bref laudatif de Rome à la Communauté — Jubilé sacerdotal de Léon XIII — Sacre de Monseigneur M. Decelles; de Monseigneur P. Larocque — Ouverture du Juvénat — Les premiers jubilé d'or des soeurs — Administration de Mère Sainte-Marthe — Approbation définitive des Constitutions — Jubilé sacerdotal de Monseigneur Moreau — Un cimetière — Incendie de la Métairie Saint-Joseph — Administration de Mère Carpentier — Fondation de l'Hôpital Saint-Charles — Mort de Monseigneur Moreau — Second incendie à Saint-Hyacinthe — Mort de Monseigneur M. Decelles — Fondation à Manchester, à Berlin — Administration de Mère Davignon — Rénovation liturgique — Notice biographique de Monsieur Chaffers — Un refuge pour les anormaux — Une crèche et un nouvel hôpital à Sherbrooke.

63

## LES GRANDES CROIX

Fondation d'un hôpital au Pas — Mort subite de Mère Carpentier — Administration de Mère Saint-Pierre d'Alcantara — La Grande Guerre — Feu de l'Hospice de Farnham — Incendie de l'Hôtel-Dieu — Fondation à Woonsocket; à Rochester — Epidémie de grippe espagnole — Feu à l'Hospice Sainte-Croix de Marieville — Mort de Monseigneur Guertin — Campagne de prédications en faveur de l'Hôtel-Dieu — Reconstruction — Mort de Monseigneur A.-X. Bernard.

83

## AUJOURD'HUI

Administration de Mère du Sacré-Coeur — Sacre de Monseigneur F.-Z. Decelles — Réouverture du Juvénat — Fondation à Lewiston, Me et à Norway House, Manitoba — Une administration locale à l'Hôtel-Dieu — Centenaire de monsieur G.-C. Dessaulles — Réforme du chant sacré — Etudes — Jubilé d'or de Mère du Sacré-Coeur — Décès de bienfaiteurs insignes; de quelques Dames de Charité — Administration de Mère Sainte-Hélène — Mort tragique de soeur Lavoie — Fondation à West Scarboro, Me — Incendie du collège du Sacré-Coeur — Grands deuils — Deuxième centenaire des Soeurs Grises — Sacre de Monseigneur A. Douville.

93

## II PARTIE

### LA COURONNE DES OEUVRES

Hôpital Général, Sorel	113
Ouvroir Sainte-Geneviève, S.-Hyacinthe	119
Hospice Sainte-Croix, Marieville	123
Saint-Venant (Hereford)	127
Métairie Saint-Joseph	129
Hospice du Sacré-Coeur, Sherbrooke	135
Hospice Saint-Louis, S.-Denis-sur-Richelieu	140
Hospice Sainte-Elisabeth, Farnham	142
Saint-Johnsbury	146
Hôpital Général Sainte-Marie, Lewiston	148
Maison Saint-Charles, Sherbrooke	154
Holyoke	156
Hôpital Notre-Dame-de-Lourdes, Manchester	159
Hôpital Civique, Sherbrooke	164
Asile Healy, Lewiston	167
Hôpital Saint-Charles, S.-Hyacinthe	171
Orphelinat Saint-Pierre, Manchester	174
Hôpital Saint-Louis-de-Gonzague, Berlin	176
Crèche Sainte-Elisabeth, Sherbrooke	180
Hôpital Général Saint-Vincent-de-Paul, Sherbrooke	183
Hôpital Saint-Antoine, Le Pas	188
Orphelinat Saint-Charles, Rochester	192
Hospice Saint-Antoine, Woonsocket	197
Orphelinat Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, Norway House	201
Hospice Marcotte et Orphelinat Saint-Joseph, Lewiston	206
Cuisine Municipale, Sherbrooke	210
Saint-Louis' Home, West Scarboro	213
Hôpital Général de Flin Flon	216

<b>EPILOGUE</b>	219
-----------------	-----

---

---

*Achevé d'imprimer le 26 juillet  
1940. Le texte, sur les presses de  
l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe.  
Les hors-texte, dans les ateliers du  
" Courrier " de Saint-Hyacinthe.*

---

---



